



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

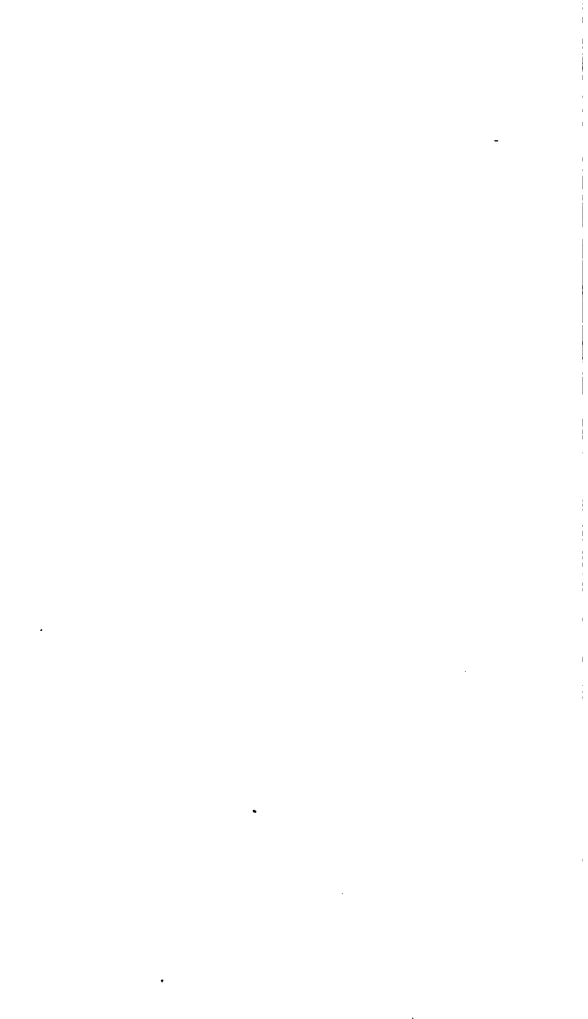
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

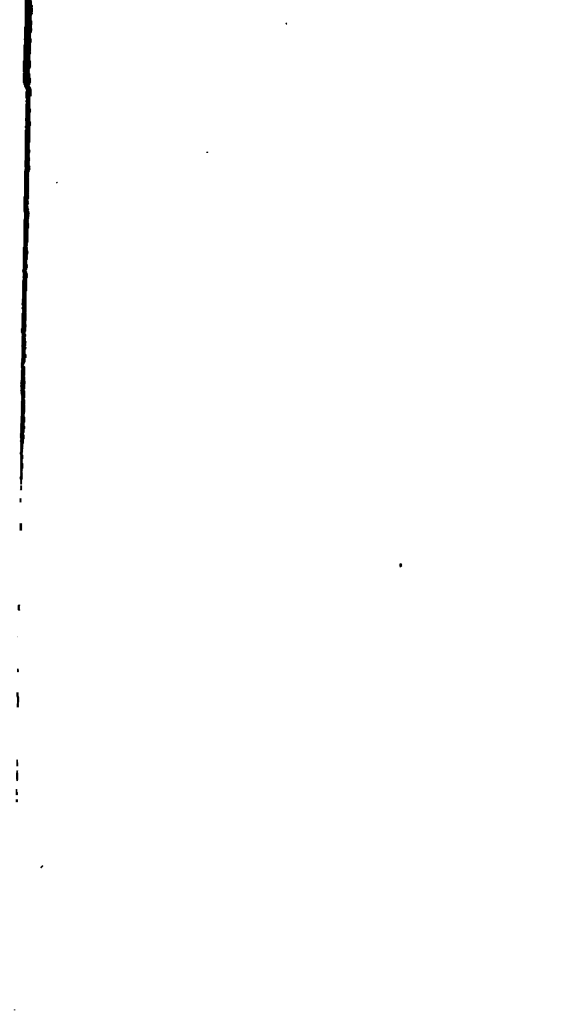




Vet. Fr. III A. 405







NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DES
CLASSIQUES FRANÇAIS.

T

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

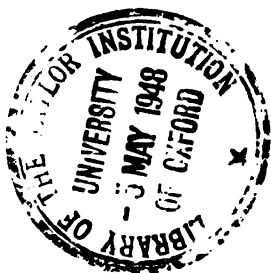
OEUVRES
DE GRESSET.

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE LECOINTE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1830.



NOTICE SUR GRESSET.

J.-B.-L. GRESSET naquit à Amiens en 1709, vers la fin du regne de Louis XIV. On a remarqué que les hommes les plus célèbres du XVIII^e siècle ont vécu plus ou moins de temps avant la mort de ce monarque.

Le pere de Gresset occupoit des places honorables, mais il étoit peu fortuné; il plaça son fils chez les jésuites d'Amiens, qui furent frappés des grandes dispositions du jeune élève et chercherent à l'attirer dans leur société. Pressé par les instances de sa famille, et par les sollicitations des jésuites, qui ne négligèrent aucun moyen de fixer parmi eux les hommes de mérite, Gresset commença à seize ans son noviciat : le goût des belles-lettres fut encore un des motifs qui le déterminèrent. On l'envoya à Paris, dans la maison de Louis-le-Grand.

Sous des professeurs célèbres, environné des grands modeles, dont il étoit enthousiaste, Gresset, pendant plusieurs années, s'exerça secrètement dans l'art difficile des beaux vers. Il a fait un grand nombre d'essais qu'il n'a jamais communiqués : aussi cette sévérité avec laquelle il se jugeoit contribua-t-elle au succès de ses ouvrages ; et, quoique en petit nombre, ils n'en ont pas moins mérité à leur auteur l'avantage d'être devenus classiques.

Ver-Vert est, comme on sait, le premier ouvrage de Gresset : il avoit vingt-quatre ans lorsqu'il le publia. Les gens de lettres y admirerent la nouveauté du sujet, la peinture aussi chaste que fidele de l'intérieur d'un couvent, la malice des détails, qui ne passe jamais les bornes d'une décente gaieté. La finesse, l'élégance, et la naïveté que l'on trouve

réunies dans ce petit poëme , le placèrent au nombre des ouvrages qui dureront autant que la langue.

« J'ai lu le poëme que vous m'avez envoyé , écrit J.-B. Rousseau à un de ses amis ; je vous avouerai sans flatterie que je n'ai jamais vu de production qui m'ait autant surpris que celle-là. Sans sortir du style familier que l'auteur a choisi , il y étale tout ce que la poésie a de plus éclatant , et tout ce qu'une connaissance consommée du monde pourroit fournir à un homme qui y auroit passé toute sa vie.... Je ne sais si mes confreres et moi ne ferions pas mieux de renoncer au métier , que de le continuer après l'apparition d'un phénomène aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer , qui nous efface tous dès sa naissance , et sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté , que nous serions trop heureux de ne pas avoir. »

Ce grand lyrique préféra depuis *la Chartreuse à Ver-Vert* , parceque , disait-il , elle conserve l'empreinte originale du talent de l'auteur , cet abandon facile , et ces négligences qui sont même des graces de plus.

La peinture des agrémens dont Gresset avoit joui à la campagne , au milieu d'une société aimable , qu'il venoit de quitter pour rentrer dans une cellule obscure du college de Louis-le-Grand , est le sujet de ce poëme , et la source des beautés que l'on y admire. Plusieurs poëtes , séduits peut-être par la maniere de Gresset , ont fait de pareils rapprochements , mais la plupart sans succès , parceque personne n'a manié avec plus d'art , ou plutôt avec plus de naturel que lui , la période poétique dans les vers de huit syllabes. On peut appliquer à *la Chartreuse* ce mot de la Fontaine sur l'apologue : *C'est proprement un charme.*

Les Ombres, suite de *la Chartreuse*, ont été entrepris par complaisance pour la personne à laquelle Gresset avait dédié ce dernier poëme, et pour lui donner une idée du pays latin. Il est aisé de voir, par l'exagération qu'affecte le poëte, que cette piece n'est qu'une plaisanterie.

Gresset était encore jésuite quand il fit *le Carême in-promptu* et *le Lutrin vivant*, deux modeles de poésie narrative.

La nécessité lui avait fait embrasser un état pour lequel il n'avoit point de vocation : ses talents lui ayant procuré des connoissances utiles, il quitta l'habit religieux pour entrer dans le monde; mais il n'eut pas l'ingratitude de dénigrer l'asile où il avoit été reçu et élevé. Ses *Adieux aux jésuites* n'ont été dictés que par la plus vive reconnoissance. Le savant Tournemine disoit d'un ton chagrin que son corps avoit perdu le sujet le plus difficile à remplacer.

La renommée avoit porté le nom de Gresset à la cour de Berlin. Frédéric II, qui avoit lu les ouvrages de notre poëte, écrivoit à Voltaire, en 1738 :

« La muse de Gresset est à présent une des premières du Parnasse français : cet aimable poëte a le don de s'exprimer avec beaucoup de facilité ; ses épithetes sont justes et nouvelles ; avec cela il a des tours qui lui sont propres. On aime ses ouvrages malgré leurs défauts. Il est trop peu soigneux, sans contredit ; et la paresse, dont il fait l'éloge, est la plus grande rivale de sa réputation. Gresset a fait une ode sur l'amour de la patrie, qui m'a plu infiniment : elle est pleine de feu et de morceaux achevés.... »

Frédéric-le-Grand adressa les vers suivants à l'auteur de Ver-Vert.

Tandis qu'appesantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéants,

Végetent sans penser, et n'ouvrent la paupière
Que par l'instinct des sens ;

Tandis que des auteurs l'éloquence déchue
Croasse dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en serpent, ou se traîne en tortue
Loin des pas d'Apollon ;

O toi, fils de ce dieu, toi, nourrisson des Graces,
Tu prends ton vol aux lieux qu'habitent les neuf sœurs ;
Et l'on voit tour-à-tour renaître sur tes traces
Et des fruits et des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégants sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfants du dieu du goût, enfants de la nature,
Prêchent la volupté.

Tes soins laborieux nous vantent la paresse,
Et chacun de tes vers paroît la démentir :
Non, je ne connois point la pesante mollesse
Dans ce qu'ils font sentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes
Tu moissonnes en paix la gloire des talents,
Tandis que l'univers, envieux de la Seine,
Applaudit à tes chants.

Berlin en est frappée : à sa voix, qui t'appelle,
Viens des muses de l'Elbe animer les soupirs,
Et chanter, aux doux sons de ta lyre immortelle,
L'amour et les plaisirs.

Depuis sa sortie des jésuites, Cresset, en fréquentant les spectacles, avoit pu étudier l'art dramatique. Possédant à un haut degré le talent des vers, il choisit pour sujet de sa tragédie d'Edouard une époque célèbre de l'histoire d'Angleterre. Cette pièce a été jugée très sévèrement par J.-B. Rousseau. « J'ai trouvé de belles choses dans cette tragédie, écrit-il, et le coup de poignard du quatrième acte

« m'a paru aussi théâtral que hardi. Je suis peut-être
« en partie cause que l'auteur donne aujourd'hui
« dans un genre si opposé au génie qui l'a si heureusement distingué. Je lui ai si fort prêché la
« nécessité de sortir de son anacréontisme, et des rê-
« pétitions où ce style l'engageoit, que j'ai peur que
« mon sermon n'ait fait trop d'impression sur lui,
« et ne l'ait fait passer d'une extrémité à l'autre. »

On doit cependant observer qu'après les chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire, cette pièce est une des mieux écrites que l'on connoisse, et qu'elle renferme de grandes beautés. Malgré quelques succès dans sa nouveauté, elle n'a point resté au théâtre.

Gresset s'essaya dans un genre où La Chaussée s'est fait une grande réputation ; il donna *Sidnei* en 1745. D'Alembert regarde cette pièce comme un drame éloquent, touchant et moral, contre le suicide, où il y a plus d'intérêt que de comique.

Le Méchant parut quelque temps après *Sidnei*, et mit le sceau à la réputation de Gresset. Cette comédie, où le ton du grand monde est le mieux soutenu, et où l'élégance du style est portée à la perfection, est un modèle de dialogue ; la plupart des vers ont mérité de passer en proverbes : on a fort bien dit que Gresset, auteur d'une seule comédie, étoit le poète comique dont on retenoit le plus de vers.

Le succès du *Méchant* ouvrit les portes de l'académie à son auteur : il y fut reçu aux acclamations du public et des gens de lettres. Peu de temps après sa réception, rappelé à Amiens par une tendre sœur, et peut-être aussi dégoûté d'un monde qu'il avoit si bien peint dans sa comédie, il se retira dans le sein de sa famille.

Gresset s'étoit marié à Amiens : il fut bon époux,

bon ami : il recevait chez lui la meilleure compagnie , et il en faisoit les délices par l'enjouement de son esprit.

J.-J. Rousseau passa par cette ville ; Gresset lui demanda quelques explications sur ses opinions. Le Genevois lui répondit : « Vous avez eu l'art de faire « parler un perroquet , mais vous ne pourrez faire « parler un ours. »

A la sollicitation de l'évêque d'Amiens , homme d'esprit , mais d'une piété plus que sévère , Gresset écrivit sa Lettre sur la comédie , en 1759 ; ce qui fit dire à Gentil-Bernard , dans son épître à madame de Pompadour :

Plus de La Fare, encor moins de Chaulieu ;
Piron s'endort, Gresset est tout en Dieu.

Cette lettre valut encore à Gresset une épigramme de Piron , dans laquelle on voit percer son dépit contre le succès du *Méchant*, et une autre de Voltaire.

En renonçant à la carrière du théâtre , Gresset sacrifia , par esprit de dévotion , plusieurs comédies. Il avoit fait aussi deux poèmes , intitulés *le Gazetin*, et *le Parrain magnifique* : il paroît que ces ouvrages ont subi le sort des deux chants qu'il avoit ajoutés à *Ver-Vert*, *les Pensionnaires*, et *l'Ouvroir*. Gresset récita ce dernier, en 1753, à une séance publique de l'académie d'Amiens , et à la cour, en 1775 , lorsqu'en qualité de directeur de l'académie française il complimenta Louis XVI sur son avènement au trône. Voici le début de *l'Ouvroir* :

Temple secret des petites sciences ,
Il est un lieu tapissé de sentences ,
D'emblèmes saints, de mystiques vertus ,
D'anges vainqueurs, et de démons vaincus.

On se rappelle encore ces vers sur les occupations des religieuses :

L'une découpe un agnus en losange,
 Ou met du rouge à quelque bienheureux ;
 L'autre bichonne une vierge aux yeux bleus,
 Ou passe au fer le toupet d'un archange ;
 Tandis qu'ailleurs la mere Saint-Bruno
 Tout bonnement ourloît un *lavabo*.

On a retenu aussi quelques vers des *Pensionnaires* :

Les petits noms sont nés dans les couvents....
 Un jour du monde efface un an de cloître....
 Le cœur s'éveille avec l'impatience ;
 Le desir naît de l'inexpérience....
 On ne sait rien, on cherche à deviner....
 Car, comme on sait, qui dit religieuse,
 Dit femme prude, et sur-tout curieuse....

Dans un morceau sur l'éducation, le poëte s'écrie :

O jour heureux du cœur et du bon sens,
 Où chaque mere, élevant ses enfants,
 Ne laissoit point remplir à l'aventure
 Ce devoir saint qu'impose la nature.

Ces fragments font regretter plus vivement la perte des pieces auxquelles ils appartenoient, et que Gresset a brûlées lui-même, avec plusieurs autres, quelque temps avant sa mort, arrivée en 1777.

On en a recueilli quelques unes qui ont échappé aux flammes, telles sont *l'Abbaye*, *le Chartreux*, *l'épître sur l'Egalité*, *la Requête au roi* : on retrouve dans chacune de ces pieces l'aimable facilité, l'abondance fleurie et naturelle, la douce philosophie, qui sont le cachet de l'auteur.

Gresset respire par-tout le malin enjouement

d'Horace : il a néanmoins montré une fois une causticité que l'on a comparée à l'indignation de Juvénal ; c'est dans l'*Abbaye*. Cette pièce , qui est de 1741 , s'est retrouvée par les soins de M. François de Neufchâteau.

Voltaire , dans ses pièces fugitives , tient le même rang que La Fontaine dans ses fables ; il s'y est mis hors de toute comparaison. Où trouver en effet une alliance plus heureuse de la langue poétique et de la langue familière , un sentiment plus délicat des convenances , une philosophie plus profonde , dans des vers plus aimables ? c'est la pompe du génie sous le négligé de la grace. Gresset doit être placé après Voltaire : comme lui il compose de premier mouvement , et la philosophie guide elle-même son pinceau ; mais sa versification a un autre caractère : nul n'a possédé comme Gresset la mollesse élégante et l'abondance animée du style poétique. Voltaire peint toujours à grands traits , il choisit le point saillant de son idée ; Gresset semble se complaire dans la sienne , et on le voit ramener les mêmes images dans ses périodes nombreuses , comme un ruisseau revient sur lui-même en multipliant ses détours. L'auteur de *Gertrude* joint l'esprit à l'enjouement ; celui de *la Chartreuse* respire une douce mélancolie : en un mot , Voltaire fait penser son lecteur , et Gresset le fait rêver.

OEUVRES DE GRESSET.

VER-VERT.

A MADAME L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les graces solitaires
Brillent sans fard et regnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austeres
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma muse, échauffez mes accents,
Et prêtez-moi ces sons intéressants,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,

On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs :
On auroit pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux ;
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui.
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages ;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes :
Puissent vos lois se lire dans mes rimes !
Si, trop sincère, en traçant ces portraits
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vêtiles,
Votre enjoûment me passera ces traits ;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesesses
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir :
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plait moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montrait aux mortels,
Ce ne seroit ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air ou sous celui des Graces,
Qu'elle viendrait mériter nos autels.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde ;
Très rarement en devient-on meilleur :
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.

Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares ,
Et conserver , paisibles casaniers ,
Notre vertu dans nos propres foyers ,
Que parcourir bords lointains et barbares ;
Sans quoi le cœur , victime des dangers ,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers ,
Si l'on en doute , attesteront mes vers.

A NEVERS donc , chez les Visitandines ,
Vivoit naguere un perroquet fameux ,
A qui son art et son cœur généreux ,
Ses vertus même , et ses graces badines ,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux ,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
Ver-Vert (c'étoit le nom du personnage) ,
Transplanté là de l'indien rivage ,
Fut , jeune encor , ne sachant rien de rien ,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau , brillant , leste et volage ,
Aimable et franc , comme on l'est au bel âge ,
Né tendre et vif , mais encore innocent ;
Bref , digne oiseau d'une si sainte cage ,
Par son caquet digne d'être en couvent.

Pas n'est besoin , je pense , de décrire
Les soins des sœurs , des nonnes , c'est tout dire ;
Et chaque mere , après son directeur ,
N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur ,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincere ,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le pere.
Il partageoit , dans ce paisible lieu ,
Tous les sirops dont le cher pere en Dieu ,
Grace aux bienfaits des nonnettes sucrées ,
Réconfortoit ses entrailles sacrées.

Objet permis à leur oisif amour ,
Ver-Vert étoit l'ame de ce séjour :
Exceptez-en quelques vieilles dolentes ,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes ,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison ,
Libre , il pouvoit et tout dire et tout faire ;
Il étoit sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux ,
Il béquetoit et guimpes et bandeaux.
Il n'étoit point d'agréables parties
S'il n'y venoit briller , caracoler ,
Papillonner , siffler , rossignoler :
Il badinoit , mais avec modestie .
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant :
Par plusieurs voix interrogé sans cesse ,
Il répondoit à tout avec justesse ;
Tel autrefois César en même temps
Dictoit à quatre en styles différents.

Admis par-tout , si l'on en croit l'histoire ,
L'amant chéri mangeoit au réfectoire :
Là tout s'offroit à ses friands desirs ;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs ,
Pour occuper son ventre infatigable ,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table ,
Mille bonbons , mille exquises douceurs ,
Chargeoient toujours les poches de nos sœurs .
Les petits soins , les attentions fines ,
Sont nés , dit-on , chez les Visitandines ;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour :
Plus mitonné qu'un perroquet de cour ,
Tout s'occupoit du beau pensionnaire ;
Ses jours couloient dans un noble loisir .

Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire :
Là de cellule il avoit à choisir :

Heureuse encor, trop heureuse la mere
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !
Très rarement les antiques discrettes
Logeoient l'oiseau ; des novices propres
L'alcove simple étoit plus de son goût :
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorete
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux agnus.
A son réveil de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas :
Oni, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fideles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile ;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile ;
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante ;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir :
Ceci soit dit entre nous en silence.
Sans autre écart revenons au héros.

Dans ce séjour de l'oisive indolence
Ver-Vert vivoit sans ennui, sans travaux ;
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
Pour lui sœur Thecle oublioit les moineaux :
Quatre serins en étoient morts de rage ;
Et deux matoux, autrefois en faveur,

Dépérissent d'envie et de langueur.

Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un temps viendrait, temps de crime et d'alarmes

Où ce Vert-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

CHANT SECOND.

Où juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquoit du don de la parole
L'oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparloit pas:
Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'étoit point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Ver-Vert étoit un perroquet dévot,
Une belle ame innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot:
Mais en revanche il savoit des cantiques,
Des *oremus*, des colloques mystiques;
Il disoit bien son *benedicite*,
Et *notre mere*, et *votre charite*;
Il savoit même un peu de soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque.

Il avoit eu dans ce docte manoir
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il étoit là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les Noël's anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes ;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes :
Finalement Ver-Vert savoit par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes ;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau Ver-Vert ne bougeoit du parloir.
Sœur Mélanie, en guinpe toujours fine,
Portoit l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine ;
Son air heurenx ne manquoit point les cœurs ;
Mais la beauté du tendre néophyte
N'étoit encor que le moindre mérite ;
On oublioit ces attraits enchanteurs
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesces
Que lui dictoient les plus jeunes professes ,
L'illustre oiseau commençoit son récit ;
A chaque instant de nouvelles finesses ,
Des charmes neufs varioient son débit.
Eloge unique et difficile à croire
Pour tout parler qui dit publiquement,

Nul ne dormoit dans tout son auditoire :
Quel orateur en pourroit dire autant ?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire :
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec, et parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos sœurs traitoient dans leur enclos.

Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Pere Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé ;
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime ! ô honte ! ô cruel souvenir !
Fatal voyage ! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire !
Ah ! qu'un grand nom est un bien dangereux !
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire ;
Trop de talents, trop de succès flatteurs,
Traignent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, Ver-Vert, tes prouesses brillantes,
Ne furent point bornés à ces climats ;

CHANT SECOND.

9

La Renommée annonça tes appas ,
 Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
 Là , comme on sait , la Visitation
 A son bercail de révérendes meres ,
 Qui , comme ailleurs , dans cette nation
 A tout savoir ne sont pas les dernieres ;
 Par quoi bientôt , apprenant des premieres
 Ce qu'on disoit du perroquet vanté ,
 Desir leur vint d'en voir la vérité.
 Desir de fille est un feu qui dévore ,
 Desir de nonne est cent fois pire encore.
 Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ;
 Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
 Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
 En Nivernois à la supérieure ,
 Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
 Soit pour un temps amené par la Loire ;
 Et que , conduit au rivage nantais ,
 Lui-même il puisse y jouir de sa gloire ,
 Et se prêter à de tendres souhaits.

La lettre part. Quand viendra la réponse ?
 Dans douze jours. Quel siecle jusque-là !
 Lettre sur lettre , et nouvelle semonce :
 On ne dort plus ; sœur Cécile en mourra.

Or à Nevers arrive enfin l'épître.
 Grave sujet ; on tient le grand chapitre :
 Telle requête effarouche d'abord.
 Perdre Ver-Vert ! ô ciel ! plutôt la mort !
 Dans ces tombeaux , sous ces tours isolées ,
 Que ferons-nous si ce cher oiseau sort ?
 Ainsi parloient les plus jeunes voilées ,
 Dont le cœur vif , et las de son loisir ,
 S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :
 Et , dans le vrai , c'étoit la moindre chose
 Que cette troupe , étroitement enclose ,
 A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquoit ,

Eût pour le moins un pauvre perroquet.
L'avis pourtant des meres assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours ; car , en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les bronillât avec nos sœurs de Nantes :
Ainsi jugea l'état embéguiné.

Après ce bill des myladys de l'ordre
Dans la commune arrive grand désordre :
Quel sacrifice ! y peut-on consentir ?
Est-il donc vrai , dit la sœur Séraphine ?
Quoi ! nous vivons , et Ver-Vert va partir !
D'une autre part la mere sacristine
Trois fois pâlit , soupire quatre fois ,
Pleure , frémit , se pâme , perd la voix.
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage ;
Pendant la nuit des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! l'instant funeste arrive :
Ja tout est prêt sur la fatale rive ;
Il faut enfin se résoudre aux adieux ,
Et commencer une absence cruelle :
Ja chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
(Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut Ver-Vert ! Quelles tendres alarmes !
On se l'arrache , on le baigne de larmes ;
Plus il est prêt de quitter ce séjour
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour :
Du monastere avec lui fait l'Amour.
Pars , va , mon fils , vole où l'honneur t'appelle ;
Reviens charmant , reviens toujours fidele ;

Que les zéphyrs te portent sur les flots ,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai , forcément exilée ,
Sombre , inconnue , et jamais consolée :
Pars , cher Ver-Vert , et dans ton heureux cours
Sois pris par-tout pour l'ainé des Amours.
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine ,
Qui pour distraire et charmer sa langueur ,
Entre deux draps avoit à la sourdine
Très souvent fait l'oraison dans Racine ,
Et qui , sans doute , auroit de très grand cœur
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.
Mais c'en est fait , on embarque le drôle ,
Jusqu'à présent vertueux , ingénu ,
Jusqu'à présent modeste en sa parole :
Puisse son cœur , constamment défendu ,
Au cloître un jour rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit , déjà la rame vole ;
Du bruit des eaux les airs ont retenti ,
Un bon vent souffle , on part , on est parti.

CHANT TROISIEME.

LA même nef , légère et vagabonde ,
Qui voituroit le saint oiseau sur l'onde ,
Portoit aussi deux nymphes , trois dragons ,
Une nourrice , un moine , deux Gascons :
Pour un enfant qui sort du monastere
C'étoit échoir en dignes compagnons !
Aussi Ver-Vert , ignorant leurs façons ,
Se trouva là comme en terre étrangere :
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendoit point leur style :
Ce n'étoient plus paroles d'évangile ;

Ce n'étoient plus ces pieux entreciens,
 Ces traits de bible et d'oraisons mentales,
 Qu'il entendoit chez nos douces vestales;
 Mais de gros mots, et non des plus chrétiens:
 Car les dragons, race assez peu dévote,
 Ne parloient là que langue de gargotte;
 Charmant au mieux les ennuis du chemin,
 Ils ne fêtoient que le patron du vin:
 Puis les Gascons et les trois péronnelles
 Y concertoient sur des tons de ruelles:
 De leur côté les bateliers juroient,
 Rimoient en diem, blasphémoient, et sacroient;
 Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
 Articuloit sans rien perdre des termes.
 Dans le fracas, confus, embarrassé,
 Ver-Vert gardoit un silence forcé;
 Triste, timide, il n'osoit se produire,
 Et ne savoit que penser et que dire.

Pendant la route on voulut par faveur
 Faire causer le perroquet rêveur.

Frere Lubin d'un ton peu monastique
 Interrogea le beau mélancolique:
 L'oiseau bénin prend son air de douceur,
 Et, vous poussant un soupir méthodique,
 D'un ton pédant répond, *Ave, ma sœur.*
 A cet *Ave* jugez si l'on dut rire;
 Tous en *chorus* bernent le pauvre sire.
 Ainsi berné le novice interdit
 Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,
 Et qu'il seroit mal mené des commeres
 S'il ne parloit la langue des confreres:
 Son cœur, né fier, et qui jusqu'à ce temps
 Avoit été nourri d'un doux encens,
 Ne put garder sa modeste constance
 Dans cet assaut de mépris flétrissants.
 A cet instant, en perdant patience,

Ver-Vert perdit sa première innocence.
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête :
Ils furent tous oubliés en deux jours ;
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne !
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile :
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier ;
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés ; il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire ;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un mor... Ver-Vert faisoit l'écho :
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur ;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane.
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur

Du ciel au diable emporte un jeune cœur !

Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers ?

Sans doute, hélas ! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.

Sans doute alors l'accès du monastère
Étoit d'ennuis tristement obsédé ;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.

Cessez vos vœux : Ver-Vert n'en est plus digne :

Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend,

Ce perroquet d'une humeur si bénigne,

Ce cœur si pur, cet esprit si fervent :

Vous le dirai-je ? il n'est plus qu'un brigand,

Lâche apostat, blasphémateur insigne ;

Les vents légers et les nymphes des eaux

Ont moissonné le fruit de vos travaux.

Ne vantez point sa science infinie ;

Sans la vertu que vaut un grand génie ?

N'y pensez plus : l'infâme a sans pudeur

Prostitué ses talents et son cœur.

Déjà pourtant on approche de Nantes,

Où languissoient nos sœurs impatientes ;

Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit,

Des cieux trop tard le jour disparoissoit.

Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,

A nous tromper toujours ingénieuse,

Leur promettoit un esprit cultivé,

Un perroquet noblement élevé,

Une voix tendre, honnête, édifiante,

Des sentiments, un mérite achevé :

Mais, ô douleur ! ô vaine et fausse attente !

La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une touriere étoit assise au port :
Dès le départ de la première lettre
Là chaque jour elle venoit se mettre ;
Ses yeux , errants sur le lointain des flots ,
Sembloient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la bégueine ,
L'oiseau madré la connut à la mine ,
A son œil prude ouvert en tapinois ,
A sa grand' coiffe , à sa fine étamine ,
A ses gants blancs , à sa mourante voix ,
Et mieux encore à sa petite croix.
Il en frémit , et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable ;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon
Dont il savoit le bachique jargon ,
Qu'aller apprendre encor les litanies ,
La révérence , et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris , la touriere l'emporte :
Il la mordoit , dit-on , de bonne sorte ,
Chemin faisant ; les uns disent au cou ,
D'autres au bras ; on ne sait pas bien où :
D'ailleurs qu'importe ? à la fin , non sans peine ,
Dans le couvent la béate l'emmene ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne : on étoit lors au chœur ;
On quitte tout , on court , on a des ailes :
« C'est lui , ma sœur ! il est au grand parloir » !
On vole en foule , on grille de le voir ;
Les vieilles même , au marcher symétrique ,
Des ans tardifs ont oublié le poids ;
Tout rajeunit ; et la mere Angélique
Court alors pour la première fois.

CHANT QUATRIEME.

On voit enfin , on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'étoit raison , car le frippon , pour être
Moins bon garçon , n'en étoit pas moins beau ;
Cet œil guerrier et cet air petit-maitre
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il , grand dieu ! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer et connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :
En entendant cet essaim bourdonner
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui cependant , parmi tout ce vacarme ,
Sans daigner dire un mot de piété ,
Rouloit les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief : cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu , quand la mère prieure
D'un air auguste , en fille intérieure ,
Voulut parler à l'oiseau libertin ;
Pour premiers mots , et pour toute réponse ,
Nouchalamment , et d'un air de dedain ,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce ,
Mon gars répond avec un ton faquin :
« Par la corbleu ! que les nonnes sont folles » !
L'histoire dit qu'il avoit en chemin
D'un de la troupe entendu ces paroles ,
A ce début la sœur Saint-Augustin ,

D'un air sucré, voulant le faire taire,
En lui disant : Fi donc, mon très cher frere !
Le très cher frere, indocile et mutin,
Vous la rima très richement en tain.
Vive Jésus ! il est sorcier, ma mere !
Reprend la sœur. Juste Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin ?
Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Greve,
L'apostropha d'un *La peste te creve !*
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier, chacune eut son paquet :
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafonoit leur sermon nasillard.

Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colere,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux,
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue ;
Les B, les F, voltigeoient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.
« Jour de Dieu !... mor !... mille pipes de diables » !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur ; les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix :
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent ;
Et sur son nez la mere Cunégonde
Se laissant choir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe :
Pere éternel ! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde ! ah ! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné ?

Mon doux sauveur ! en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Ver-Vert si chéri, si prôné ?
Qu'il soit banni ! qu'il soit remis en route !
O dieu d'amour ! reprend la sœur Écoute ,
Quelles horreurs ! chez nos sœurs de Nevers
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse !
Quel hérétique ! ô divine sagesse !
Qu'il n'entre point ! avec ce Lucifer
En garnison nous aurions tout l'enfer.

Conclusion ; Ver-Vert est mis en cage :
On se résout , sans tarder davantage ,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pèlerin ne demandoit pas mieux.
Il est proscrit , déclaré détestable ,
Abominable , atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs : toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt , en pleurant le coupable ;
Car quel malheur qu'il fût si dépravé ,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge ,
Et qu'il portât , sous un si beau plumage ,
La fière humeur d'un escroc achevé ,
L'air d'un païen , le cœur d'un réprouvé !

Il part enfin , porté par la tourière ,
Mais sans la mordre en retournant au port :
Une cabane emporte le compère ,
Et sans regret il suit ce triste bord.

De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir , lorsqu'enfin de retour
Il vint donner pareille sérénade ,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs , les sens d'horreurs troublés ;

En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discréttoire entrent neuf vénérables :
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Ver-Vert paroît sans gloire et sans appui.
On est aux voix : déjà deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort ;
Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir brachmane ;
Mais de concert les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix :
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence ;
Jardins, toilette, alcoves, et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est point tout : pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geolier,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs :
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines ;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.

Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin :

Il oublia les dragons et le moine ;
Et , pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton ,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion ,
Le vieux divan , désarmant sa vengeance ,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel , sans doute , l'heureux jour
Va pour ces lieux être un jour d'alégresse ;
Tous ses instants , donnés à la tendresse ,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? hélas ! ô plaisirs infidèles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
Café parfait , chansons , course légère ,
Tumulte aimable et liberté plénier ;
Tout exprimoit de charmantes ardeurs ,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs :
Mais , de nos sœurs ô largesse indiscrete !
Du sein des maux d'une longue diete
Passant trop tôt dans des flots de douceurs ,
Bourré de sucre , et brûlé de liqueurs ,
Ver-Vert tombant sur un tas de dragées ,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante et son dernier soupir ;
Ce doux excès hâtant sa destinée ,
Du tendre amour victime fortunée ,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin , lui fermant les paupieres ,
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets
Le mene au rang des héros perroquets ,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort

Fut regretté ! La sœur dépositaire
 En composa la lettre circulaire
 D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
 Pour le garder à la race future,
 Son portrait fut tiré d'après nature.
 Plus d'une main, conduite par l'amour,
 Sut lui donner une seconde vie
 Par les couleurs et par la broderie ;
 Et la Douleur, travaillant à son tour,
 Peignit, broda des larmes à l'entour.
 On lui rendit tous les honneurs funebres
 Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
 Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
 Qui couvre encor le Mausole nouveau :
 Là, par la main des tendres Artémises,
 En lettres d'or ces rimes furent mises
 Sur un porphyre environné de fleurs :
 En les lisant on sent naître ses pleurs :

- « Novices, qui venez causer dans ces bocages
 « A l'insu de nos graves sœurs,
- « Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages ;
 « Apprenez nos malheurs.
- « Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,
 « Parlez, mais parlez pour nous plaindre ;
- « Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
 « Ci gît Ver-Vert, ci gisent tous les cœurs. »

On dit pourtant (pour terminer ma glose
 En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
 Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
 Que son esprit dans les nonnes repose,
 Et qu'en tout temps, par la métempsychose,
 De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
 Transportera son ame et son caquet.

LE CAREME

IN-PROMPTU.

Sous un ciel toujours rigoureux ,
Au sein des flots impétueux ,
Non loin de l'armorique plage ,
Il est une isle , affreux rivage ,
Habitacle marécageux ,
Moitié peuplé , moitié sauvage ,
Dont les habitants malheureux ,
Séparés du reste du monde ,
Semblent ne connoître que l'onde ,
Et n'être connus que des cieux .
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords ;
On n'y sait que par aventure ,
Et par de très tardifs rapports ,
Ce qui se passe sur la terre ,
Qui fait la paix , qui fait la guerre ,
Qui sont les vivants et les morts .

De cette étrange résidence
Le curé , sans trop d'embarras ,
Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance ,
Vit de baptême et de trépas ,
Et d'offices qu'il n'entend pas ;
Parmi les notables de l'isle
Il est regardé comme habile
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an , le jour du mois ,
On va penser que j'exagère ,
Et que j'ontre le caractère ;

« Quelle apparence, dira-t-on ?
« Quelle isle assez abandonnée
« Ignore le temps de l'année ?
« Non, ce trait ne peut être bon
« Que dans une isle imaginée
« Par le fabuleux Robinson. »

De grace, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon.
Un fait narré sans fiction

Va vous enlever ce scrupule :
Il porte la conviction ;
Je n'y mettrai que la façon.

Le curé de l'isle susdite,
Vieux papa, bon Israélite,
(N'importe quand advint le cas
N'avoit point avant les étrennes
Fait apporter de nos climats
De guide-ânes ni d'almanachs ,
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconut sa négligence ;
Mais trop tard vint la prévoyance.

La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France :
Abandonnée aux noirs frimas
La mer n'étoit plus praticable ,
Et l'on n'espéroit les bons vents
Qui rendent l'onde navigable ,
Et le continent abordable ,
Qu'à la naissance du printemps.

Pendant ces trois mois de tempête
Que faire sans calendrier ?
Comment placer les jours de fête ?
Comment les différencier ?
Dans une pareille méprise
Quelque autre curé plus savant

N'auroit pu régir son église ,
Et peut-être dévotement ,
Bravant les fongues de la bise ,
Se seroit livré sans remise
Aux périls du moite élément ;
Mais , pour une telle imprudence ,
Doné d'un trop bon jugement ,
Notre bon prêtre assurément
Chérissoit trop son existence.
C'étoit d'ailleurs un vieux routier ,
Qui , s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier ,
Officioit sans trop d'étude ,
Et qui , dans sa décrépitude ,
Dégoisoit psaumes et leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine ,
Il annonce le premier mois ,
Et recommande par trois fois
A son assistance chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chommer la fête des rois.
Ces premiers points étoient faciles ;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux ,
Il décida , ne pouvant mieux ,
Que ces fêtes , comme ignorées ,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand au retour du zéphyr ,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu :
Ce fut celui de son vicaire ,
De Javotte sa ménagère ,

Et de son magister Mathien ,
La plus forte tête du lieu.

Ceci posé , janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours ,
Février fuit , mars le remplace ,
Et l'aquilon régnoit toujours :
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour ,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance ,
Ou , bonnement et sans détour ,
Par faute de réminiscence ,
Notre vieux curé chaque jour
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant , poursuit la chronique ,
Le carême depuis un mois
Sur tout l'univers catholique
Étendoit ses austeres lois :
L'isle seule , grace au bon homme ,
A l'abri des statuts de Rome ,
Voyoit ses libres habitants
Vivre en gras pendant tout ce temps.
De vrai ce n'étoit fine chere ;
Mais cependant chaque insulaire ,
Mi-paysan et mi-bourgeois ,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytere ,
Tous , dans cette erreur salubre ,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux ,
Tandis que nous jeûnions pour eux.

Enfin pourtant le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impénitents ,

Le diable, content de lui-même,
Ne retarda plus le printemps :
C'étoit lui qui, par stratagème,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement,
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon :
Fait digne de réflexion ;
Car de la sainte quarantaine
Déjà la cinquième semaine
Venoit de commencer son cours.
Il vient ; il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'église
Pâque revenoit dans dix jours :
« Dieu soit loué ! prenons courage ,
« Dit-il enfonçant son castor ;
« Grace au Seigneur notre voyage
« Se trouve fait à temps encor
« Pour pouvoir, dans mon hermitage ,
« Fêter Pâque selon l'usage ».
Content il rentre sur son bord ,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes.
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux ,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême :
« Mais, poursuit-il, j'ai mon système,

« Mes freres , nous n'y perdrons rien ,
« Et nous le rattraperons bien :
« D'abord , avant notre abstinence ,
« Pour garder l'usage ancien ,
« Et bien remplir toute observance ,
« Le mardi-gras sera mardi ;
« Le jour des cendres , mercredi ;
« Suivront trois jours de pénitence ,
« Dans toute l'isle on jeûnera ;
« Et dimanche , unis à l'église ,
« Sans plus craindre aucune méprise ,
« Nous chanterons l'*Alleluia*. »

LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBÉ DE SEGONZAC.

D^U mes écrits aimable confident,
Cher SEGONZAC, ma muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de mémoire
Je placerois le pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance et la gloire.
Je l'ai promis; je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut? non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie
Quoi! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie,
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits,
Et, les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : honni qui mal y pense!
Attention : j'ai toussé; je commence.

Non loin des bords du Cher et de l'Auron,

Dans un climat dont je tairai le nom,
 Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres
 A pour clergé le plus gueux des chapitres.
 Là ne sont point de ces mortels fleuris
 Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
 Exempts d'étude et libres d'abstinence,
 N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris :
 On ne voit là que pâles effigies
 Qui du champagne onc ne furent rougies,
 Que maigres clercs, chanoines avortons,
 Sans rabats fins et sans triples mentons ;
 Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
 A chaque office, et de chanter eux-mêmes.
 Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
 Un chapelain, et quatre enfants de chœur :
 Ces jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
 Chez dame Barbe ; elle leur sert de mere
 Et de soutien : le public est leur pere.

Il faut savoir, pour plus grande clarté,
 Que dame Barbe est une octogénaire,
 Un vétéran de la communauté,
 Fille jadis, aujourd'hui douairiere,
 Qui dès seize ans, d'un siecle corrompu
 Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
 Mieux à couvert des mondains et des moines,
 Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines :
 D'abord servante ; ensuite adroitement
 Elle parvint jusqu'au gouvernement.
 Déjà trois fois elle a vu dans l'église
 De pere en fils chaque charge transmise.
 Barbe, en un mot, au chapitre susdit
 De race en race a gardé son crédit.
 Or chez ladite arriva notre histoire
 En juin dernier : l'aventure est notoire.

Par cas fortuit l'enfant de chœur Lucas
 Avoit usé l'étui des pays bas.

Vous m'entendez ; sa culotte trop mûre
Le trahissoit par mainte découpure ;
Déjà la breche , augmentant tous les jours ,
Démanteloit la place et les faubourgs.
Barbe le voit , s'attendrit : mais que faire ?
Elle étoit pauvre , et l'étoffe étoit chere ;
D'une autre part le chapitre étoit gueux ;
Et puis d'ailleurs le petit malheureux ,
Ouvrage né d'un auteur anonyme ,
Ne connoissant parents ni légitime ,
N'avoit en tout dans ce stérile lieu
Pour se chauffer que la grace de Dieu ;
Il languissoit dans une triste attente ,
Gardant la chambre , et rarement debout.
Enfin pourtant l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût :
Nécessité tire parti de tout ;
Nécessité d'industrie est la mere.

Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire ,
Vieux graduel , ample et poudreux bouquin ,
Dont aux bons jours on paroît le lutrin ;
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique .
Formoient le corps de ce grimoire antique ;
De ces feuillets , de la crasse endurcis ,
L'âge avoit fait une étoffe en glacié.
La vieille crut qu'on pouvoit sans dommages
Du livre affreux détacher quelques pages :
Elle en prend quatre , et les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le hasard voulut que l'ouvriere ,
Très-pen savante en pareille matiere ,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon
Prit justement la messe du patron.
L'ouvrage fait , elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable ;

Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or cependant arrive la saint Brice,
Fête du lien, fête du grand office :
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre ; il cherche, mais en vain ;
A feuilletter il perd et temps et peine :
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes ;
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mort Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir portoit l'office en croupe ;
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau :
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.
On délibère ; on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt on le style au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déjà d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot :
A livre ouvert le chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très gravement poursuit ce chant falot,
Concert grotesque et digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence,
Et, tenant bon, il enrage en silence ;

Mais l'aiguillon allant toujours son train,
 Pour éviter l'insecte impitoyable,
 Le lutrin fuit en criant comme un diable ;
 Et loin de là va , partant comme un trait,
 Pour se guérir , retourner le feuillet.
 Le fait est sûr : sans peine on peut m'en croire ;
 De deux Gascons je tiens toute l'histoire.

C'est pour toi seul , ami tendre et charmant,
 Que j'ai permis à ma muse exilée,
 Loin de tes yeux tristement isolée,
 De s'égayer sur cet amusement,
 Fruit d'un caprice , ouvrage d'un moment :
 Que loin de toi jamais il ne transpire.

Si par hasard il vient à d'autres yeux ,
 Les esprits francs qui daigneront le lire,
 Sans s'appliquer , follement scrupuleux,
 A me trouver un crime dans mes jeux ,
 Honoreront peut-être d'un sourire
 Ce libre essor d'un aimable délire ,
 Délassement d'un travail sérieux.
 Pour les bigots et les froids précieux ,
 Peuple sans goût , gens qu'un faux zèle inspire ,
 De nos chansons critiques ténébreux ,
 Censeurs de tout , exempts de rien produire ,
 Sans trop d'effroi je m'attends à leur ire.

Déjà j'en vois un trio langoureux
 S'ensevelir dans un réduit poudreux ,
 Fronder mes vers , foudroyer et proscrire
 Ce badinage , en faire un monstre affreux ;
 Je les entends gravement s'entredire ,
 D'un air capable et d'un ton doux et tendre :

« Y pense-t-il ? quel écrit scandaleux !
 « Quel temps perdu ! pourquoi , s'il veut écrire ,
 « Ne prend-il point des sujets plus pompeux ,
 « Des traits moraux , des éloges fameux ?... »
 Mais , dédaignant leur absurde satire ,

Aimable abbé, nous ne serons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Pêrre à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps et de peines entre eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.

Pour toi, fidele au goût, au sentiment,
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoiquement
Au grave poids d'une raison chagrine
Les jeux légers d'une muse badine.
Non : la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les Ris,
Et laisse au froc ces vertus trop sardées,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau :
Sage enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse ;
Ainsi les traits de son heureux pinccrau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Graces ;
Et les censeurs, obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un français fade, ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

ÉPÎTRES.

I. LA CHARTREUSE.

A M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison , soit indifférence ,
Dans une douce négligence ,
Et loin des muses pour toujours ,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours ;
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon ,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison ,
Et m'arracher , malgré moi-même ,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui , malgré ses attraits flatteurs ,
Toujours peu sûr et peu tranquille ,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédants , des prudes , des sots ,
Et la victime des cagots :
Mais votre épître enchanteresse ,
Pour moi trop prodigue d'encens ,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurais la rime ,
L'haleine légère des vents
Emportoit mes foibles serments.

Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté ;
Entre Uranie et Terpsichore
Je reviens m'amuser encore
Au Pindé que j'avois quitté :
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté.
Mais comment faire, en vérité ?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Egayé le sombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentiments, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exakte cadence,
Embellit les aimables vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer,
Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux ! quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette

Resta long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore ;
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs ,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs ;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs ;
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations :
Un esprit mâle et vraiment sage ,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui ,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort ,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort ;
Mais sans cette âpreté stoïque ,
Vainqueur du chagrin léthargique ,
Par un heureux tour de penser ,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie ,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité ,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique

Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.

Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos
Vers ces demeures odieuses
Où regnent les longs arguments
Et les harangues ennuyenses,
Loin du séjour des agréments
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où dans un loisir studieux
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux :
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.

C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,

Vous griffonne aujourd'hui sans sard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard :
Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lappon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou quarrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas ;
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échelas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien ; telle est en somme

La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets :
Telles on nous peint les tanieres
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siege
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liege
Lorgne l'histoire du beau temps
Et fabrique avec privilege
Ses astronomiques romans.

Sur ce portrait abominable
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux ;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux ;
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jonit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangère

Lorsqu'on y trouve le bonheur ;
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire,
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doncereuses
Où d'insipides précieuses,
Et de petits sats ignorants,
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en compliments ;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau ;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho ;
Loin de ces sots atrabillaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'*incognito*,
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédants de Rome et de Grece
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs ;
Loin de ces voix acariâtres

Qui, dogmatisant sur des riens
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des miseres pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques
De la crédule antiquité ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux druide empesé
Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité ;
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs montiers ;
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase, et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction,
Que les tendres lyres des Graces

ÉPITRE I.

Se montent sur un autre ton,
 Et qu'enfin, de la foule obscure
 Qui rampe au marais d'Hélicon,
 Pour sauver ses vers et son nom,
 Il faut être sans imposture
 L'interprete de la nature,
 Et le peintre de la raison ;
 Loin enfin, loin de la présence
 De ces timides discoureurs
 Qui, non guéris de l'ignorance
 Dont on a pétri leur enfance,
 Restent noyés dans mille erreurs,
 Et damnent toute ame sensée
 Qui, loin de la route tracée
 Cherchant la persuasion,
 Ose soustraire sa pensée
 A l'avengle prévention.

A ces traits je pourrois, Aminte,
 Ajouter encor d'autres mœurs ;
 Mais sur cette légère empreinte
 D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
 Dont j'ai nuancé les couleurs,
 Jugez si toute solitude
 Qui nous sauve de leurs vains bruits
 N'est point l'asile et le pourpris
 De l'entiere béatitude ?
 Que dis-je ! est-on seul, après tout,
 Lorsque, touché des plaisirs sages,
 On s'entretient dans les ouvrages
 Des dieux de la lyre et du goût ?
 Par une illusion charmante,
 Que produit la verve brillante
 De ces chantres ingénieux,
 Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
 Non sous ces vêtements funebres,
 Non sous ces dehors odieux

Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres ;
Ils montent aux terrestres lieux,
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Élysée
Sauvent du souffle de la mort.

Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon , ce tendre sage ,
Le Nestor du galant rivage ,
Le patriarche des Amours.
Epris de son doux badinage ,
Horace accourt à ses accents ,
Horace, l'ami du bon sens ,
Philosophe sans verbiage ,
Et poète sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables ,
Couronnés de roses durables ,
Chapelle , Chaulien , Pavillon ,
Et la naïve Deshoulières ,
Viennent unir leurs voix légères ,
Et font badiner la raison ;
Tandis que le Tasse et Milton ,
Pour eux des trompettes guerrières
Adoncissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux ,
Mais non moins charmants à mes yeux :
Je vois Saint-Réal et Montagne
Entre Sénèque et Lucien :
Saint-Evremond les accompagne ;
Sur la recherche du vrai bien

ÉPITRE I.

Je le vois porter la lumière ;
La Rochefoucauld , la Bruyère ,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux ,
Je laisse aux savants poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers ,
Et qui , sous le nom de science ,
Semés et reproduits par-tout ,
Immortalisent l'ignorance ,
Les mensonges , et le faux goût.

C'est ainsi que , par la présence
De ces morts vainqueurs des âstins ,
On se console de l'absence ,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages ,
Sur la cime de mon rocher ,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir.
Pourrois-je , en proie aux soins vulgaires ,
Dans la commune illusion ,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je , adulateur sordide ,
Encenser un sot dans l'éclat ,
Amuser un Crésus stupide ,
Et monseigneuriser un fat ;
Sur des espérances frivoles
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles

De grandeur et de dignité ;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accents,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importants,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissants,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaisirs des sentiments ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards ?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus long-temps ?
Quand j'aurai passé mon printemps
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car enfin au lyrique essor,
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées
Voudrois-je me livrer encor ?

Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présents
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans?
Suivrois-je un jour à pas pesants
Ces vieilles muses donairieres,
Ces meres septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui, n'ayant été que poètes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?
Egaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris?
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangere,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel?
Aux sentiments de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,

Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non; avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Milles petitessees réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu!

A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentiments:
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnements;
Et jamais la bigoterie
Ne décida mes jugements.
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout système,
Par-là devient égal pour moi.
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée

Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidele;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Fole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés:
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abyme sans retour.

Mais qu'ai-je fait? Pardon, Amiate,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où sont, hélas! ces donces heures

Où , dans vos aimables demeures ,
Partageant vos discours charmants ,
Je partageois vos sentiments ?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez , volez , heures trop lentes
Qui retardez oet heureux jour !
Oui , dès que les desirs aimables ,
Jointes aux souvenirs délectables ,
M'emportent vers ce doux séjour ,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique ,
Embelli par la main des rois ,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix ;
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit ,
Je regrette ce tendre asile
Où sous des feuillages secrets
Le Sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable Paix ;
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs ,
Je regrette cette onde pure
Qui , libre dans les antres verds ,
Suit la pente de la nature ,
Et ne connoît point d'autres fers ;
En admirant la mélodie
De ces voix , de ces sons parfaits ,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agréments français ,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes

Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergeres fortunées,
Sur les soirs des belles journées,
Ramenent gaiement leurs troupeaux;
Dans ces palais où la mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes bêtres
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois;
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.

Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement;
Et, de la tardive Pomone
Rappelant le regne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes

Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour !
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels ?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumière,
Échappé des feux du lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pèlerinage :
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les coteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps et du hasard.
Là, dans de charmantes parties,

D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-temps projetée en vain.

Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état;
La Franchise en fera le code;
Les Jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siege de notre consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude:
La Raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment;
La Vertu n'y sera point prude;
L'Esprit n'y sera point pédant;
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'Agrément:
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y sanra suffisamment:
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis:
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,

Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse,
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisants,
Les cagots fades et rampants,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple de froids savants.
Enfin cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le soleil, levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.

Pour prévenir la décadence
Dn nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant,
N'entrera dans la confidence :
Ce canton veut être inconnu.
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront ;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, et nos plaisirs.

II. LES OMBRES.

A M. D. D. N.

Des régions de Sylphirie ,
De ce séjour aérien
Dont ma douce philosophie
Sait bannir la mélancolie
En rimant quelque aimable rien ,
Salut , santé toujours fleurie ,
Solitude , et libre entretien
A la république chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déjà rendu citoyen.

Dans votre épître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE
N'en a pas fini le tableau ,
Et vous m'engagez à décrire
D'un crayon léger et badin
La carte du classique empire ,
Et les mœurs du peuple latin.

A la gaité de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet ,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet ,
Ecartons la muse empesée
Qui , se guindant sur de grands mots ,
Préside à la prose toisée
Des poètes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Elysée
Dans le plaisir pur et parfait

De mon hermitage secret :
Par un contraste assez bizarre ,
Dans ce nouvel amusement ,
Je vais vous chanter le Ténare ,
Non sur un ton triste et pesant ;
Ennemi des muses plaintives ,
Jusque sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux ,
Des pleurs , des prisons , des entraves ,
Un séjour vaste et ténébreux ,
Des cœurs dévoués à la plainte ,
Des jours filés par les ennuis ,
N'est-ce point la fidele empreinte
Du triste royaume des nuits ?
N'en doutez point , ce que la fable
Nous a chanté des sombres bords ,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts ,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux ,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitants malheureux .
Avec l'Érebe et son cortège
Confrontez ces antres divers ,
Et dans le portrait d'un collage
Vous reconnoîtrez les enfers .
Tel étoit le vrai parallele
Que dans cette dernière nuit
Un songe offroit à mon esprit :
Amince , je me le rappelle ;
Dans ce délire réfléchi
Je croyois vous conduire ici ;
Et , si ma mémoire est fidele ,
Je vous entretenois ainsi :

Venez, de la docte poussiere
Osez franchir les tourbillons;
Perçons l'inférieure carrière
Des scholastiques régions :
Là, comme aux sources du Cocyte ,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours ,
Là de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure ,
N'ornent point ces lieux détestés ;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible
Tout nous retrace l'Achéron.
Voyez ce portier inflexible ,
Qui , payé pour être terrible ,
Et muni d'un cœur de Huron ,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbere
Et l'ame avare de Caron :
Ainsi que ces ombres légères
Qui pour leurs demeures premières
Formoient des regrets et des vœux ,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières ,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques
Et sous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés :
Au lieu de ces voiles funebres
Qui de l'empire des ténèbres
Tapissoient les murs enfumés ,
D'une longue suite de theses

Contemplez les vils monuments,
Archives de doctes fadaïses,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tisiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'apperçois des tyrans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échasses,
La catachrese aux doubles faces,
Les logogriphes effrayants,
L'impitoyable syllogisme,
Que suit le ténébreux sophisme,
Avec les ennuis dévorants.
Quelle inexorable Mégère
Ici rassemble avant le temps
Ces mânes jeunes et tremblants,
Et ravis au sein de leur mère !
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles souverains
Exercer leur triste puissance ;
Un sceptre noir arme leurs mains :
Ainsi Rhadamante aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du sort.
Mais quelles alarmes soudaines.
D'où partent ces longues clameurs ?
Pourquoi ces prisons et ces chaînes ?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs ?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton ;
Tels étoient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales
Quels sont ces brûlants soupiraux ?

Que vois-je ! quels nouveaux Tantaïes
Maudissent ces perfides eaux ?

De ce parallele grotesque
Moitié vrai , moitié romanesque ,
Aminute , pour vous égayer ,
J'aurois rempli le cadre entier ,
Si , dans cet endroit de mon songe ,
Un cruel , osant m'éveiller ,
N'eût dissipé ce doux mensonge ,
Et le prestige officieux
Qui vous présentait à mes yeux :
Ce hideux bourreau , moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme ,
Tel qu'on les peint en noirs lambeaux ,
Et , dans l'horreur du crépuscule ,
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux ;
Ce spectre , dis-je , au front sinistre ,
Du tumulte bruyant ministre ,
Affublé de l'accontrement
D'un précurseur d'enterrement ,
Bien avant l'aube matinale ,
Chaque jour troublant mon réduit ,
Armé d'une lampe infernale ,
M'offre un jour plus noir que la nuit ,
Et , d'une bouche sépulcrale ,
M'annonce que l'heure fatale
Ramène le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable
Arraché du sein délectable
Et des songes et du repos ,
L'œil encor chargé de pavots ,
Aux cieux je cherche en vain l'aurore ;
Un voile épais couvre les airs ,
Et Phébus n'est point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.

Astre qui réglas ma naissance ,
Pourquoi ta suprême puissance ,
En formant mes goûts et mon cœur ,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence ?
Plus respecté dans mon sommeil ,
Exempt des craintes du réveil ,
J'eusse les deux tiers de ma vie
Dormi sans trouble , sans envie ,
Dans un dortoir de victorin ,
Ou sur la couche rebondie
D'un procureur génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur.
Qu'importe ? le nom de docteur
N'eût jamais tenté ma prudence ;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?
Par votre missive charmante
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante ,
Ou quelque anecdote amusante.
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries .
Intéressent fort peu mes soins ,
Vous amuseroient encor moins ;
Et d'ailleurs , selon le génie
De notre aimable colonie ,
Je ne dois point perdre d'instant ,
Ni prendre une peine futile
A dissenter en grave style
Sur les bagatelles du temps :
Qu'on fasse la paix ou la guerre ,

Que tout soit changé sur la terre ,
Nos citoyens l'ignoreront ;
Exempts de soucis inutiles ,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles
Qui , dans la chambre d'un vaisseau ,
Oubliant la terre , l'orage ,
Et le reste de l'équipage ,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau ;
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux ,
Ils laissent la crainte au pilote ,
Et la manœuvre aux matelots.

A tout le petit consistoire ,
Où ne sont échos imprudents ,
Rendez cette lettre notoire ,
Aimable Aminte , j'y consens ;
Mais sauvez-la des jugements
De cette prude à l'humeur noire ,
Au froid caquet , aux yeux bigots ,
Et de médisante mémoire ,
Qui , colportant ces vers nouveaux ,
Sur-le-champ iroit sans repos ,
Dressant la crête et battant l'aile ,
Glapisir quelque alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots ,
Ou qui , pour parler sans emblème ,
Dans quelque parloir médisant
Iroit afficher l'anathème
Contre un badinage innocent ,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique et couvert
Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de dom Ver-Vert ,
Faites en cette critique année

Où le perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la gazette neustrique,
Cet amusement poétique,
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit
Par un prestolet samélique,
Se vend à l'insu de l'auteur
Par ce petit-collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.

Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint oiseau ;
De narrer comme quoi la pièce,
Portée au sortir de la presse
Au parlement visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et sonna par-tout le tocsin ;
Comme quoi les meres notables,
L'état-major, les vénérables,
Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronnés, comme exécrables,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs ;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi Ver-Vert à ce courroux,

Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant
Les jeunes sœurs d'un œil content
Ont vu draper les graves meres,
Les révérendes douairieres,
Et la grand'chambre du couvent.
Une nonne sempiternelle
Prétend prouver à tout fidele
Que jamais Ver-Vert n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtrière sibylle
(N'en déplaise à sa charité)
Sera de peu d'utilité;
Car dès que Ver-Vert est cité
Dans les archives du Parnasse,
Quel incrédule auroit l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera;
Dans un chapitre œcuménique
L'oiseau défenseur paroîtra.
La vieille mere Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et, dans le fort des arguments
Que hurlera son rauque organe
Perdra ses deux dernières dents;
Mais la jeune sœur Pulchérie,
Qui pour Ver-Vert pérorera,
(Si dans ce jour, comme on publie,
Les directeurs opinent là)
Très sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.

A plaider contre le printemps
L'hiver doit perdre avec dépens.

Adieu. Voilà trop de folies :
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries ,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger :
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude ;
J'en fais pour me désennuyer :
Ainsi vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire :
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

III. A MA MUSE.

ENVOI A MADAME ***.

SUR le sage emploi de la vie
Une aimable philosophie
A trop éclairé votre cœur
Pour qu'il puisse me faire un crime
De n'accorder point à la rime
Des jours que je dois au bonheur.
Je ne m'en défends point, Thémire,
La paresse est ma déité :
Aux sons négligés de ma lyre
Vous sentirez qu'elle m'inspire ,
Et que , d'un chant trop concerté

Fuyant l'ennuyeuse beauté,
Loin de faire un travail d'écrire,
Je m'en fais une volupté;
Moins délicatement flatté
De l'honneur de me faire lire,
Que de l'agrément de m'instruire
Dans une oisive liberté.
On ne doit écrire qu'en maître;
Il en coûte trop au bonheur.
Le titre trop chéri d'auteur,
Ne vaut pas la peine de l'être;
Aussi n'est-ce point sous ce nom,
Si peu fait pour mon caractère,
Que je rentre au sacré vallon,
Moi qui ne suis qu'en volontaire,
Les drapeaux brillants d'Apollon.

La muse qui dicta les rimes
Que je vais offrir à vos yeux,
N'est point de ces muses sublimes
Qui pour amants veulent des dieux;
Elle n'a point les graces fieres
Dont brillent ces nymphes altieres
Qui divinisent les guerriers:
La négligence suit ses traces,
Ses tendres erreurs font ses graces,
Et les roses sont ses lauriers.

Ici sur le ton des présaces,
Et des pesantes dédicaces,
Thémire, je ne prétends pas
Vous implorer pour mes ouvrages.
Par vous le goût et les appas
Me gagneroient mille suffrages;
Mais en faut-il tant à mes vers?
Mes amis me sont l'univers.

VOLAGE Muse, aimable enchanteresse,
Qui, m'égarant dans de douces erreurs,
Viens tour-à-tour parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines, et de fleurs;
Si dans ce jour de loisible mollesse
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la Sagesse
M'appelle ici loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs;
Parois sans crainte aux yeux d'une déesse
Qui regle seule et ma lyre et mes mœurs:
Car ce n'est point cette pédante altière
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage et l'idole des zots;
C'est cette nymphe au tendre caractère,
Née au portique, et formée à Cythere,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,
Brille sans fard, et rassemble près d'elle
La Vérité la Franchise fidele,
Et la Vertu dans le char des Amours.

C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu? quelle brillante fête
Peut t'inspirer ces transports inconnus?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.
Mais instruis-moi: pourquoi triomphes-tu?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au Pindé seul je vais tourner ma route,
Ou qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjouement folâtre,

Je vais enfin , de toi seule idolâtre ,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux ?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchanté ,
C'est t'endormir dans une vaine attente :
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé ;
Avec mon sort mon cœur n'a point changé.
Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison et mes sens ;
Et pour un temps avec toi je suppose
Que , consacrant ma voix à tes accents ,
J'aïlle t'offrir un éternel encens.
Adorateur d'un fantôme frivole ,
A tes autels que pourrois-je obtenir ?
Que ferois-tu , capricieuse idole ?
Par le passé décidons l'avenir ;
Comme tes sœurs , tu paierois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs ! que dis-je ? hélas ! quels avantages
En ont reçu leurs plus chers favoris ?
Vaines beautés , sirenes homicides ,
Dans tous les temps , par leurs accords perfides
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amants endormis sur les eaux ?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire ,
Ces monuments de disgrâce et de gloire :
Je lis le nom des poètes fameux ;
Où sont les noms des poètes heureux ?
Enfants des diex , pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux ?
Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois , victimes du génie ,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés , sans jouir de la vie ,
Fuir l'univers , et mourir sans patrie ,
Non moins errants que ce peuple léger

Semé par-tout, et par-tout étranger !

De ces malheurs les cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains ?
Et pour trouver ces lugubres destins
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athene,
Ou réveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrâce
Au fier caprice et des rois et des dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangères archives ;
Notre Hélicon, trop long-temps désolé,
Ne voit-il pas ses graces fugitives ?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique,
Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.

Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire.
Et j'envierois tes trompeuses faveurs !
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse
N'atteignant point les talents enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
Eh ! que sait-on ? un simple badinage
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage :
Pour perdre un sage il ne faut qu'un bigot.

Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjouement ?
Toujours fidele à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissais la rime

Moins par fureur que par amusement ;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment ?
Hélas ! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carrière des airs :
De mille objets la nouveauté t'invite ;
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers ,
Vient aujourd'hui te demander des vers :
Rendue enfin à la scène du monde ,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde ,
Et voir éclore un nouvel univers ; .
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux ;
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux ;
Pour t'égarer, le dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards ,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe, et le clairon de Mars.
Un autre dieu, plus charmant et plus tendre ,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons ,
Sous mille attraits caché pour te surprendre ,
Prétend mêler des soupirs à tes sons.
De tant d'objets la pompe réunie
A chaque instant redouble ta manie ;
Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports ,
Sur vingt sujets essayer tes accords ?
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore ,
Prenant son vol pour la première fois ,
Charmé, surpris, entre Pomone et Flore
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix ;
De la fougère à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstants ;
Il vole au bois, il est dans la prairie ;

Il est par-tout dans les mêmes instants.

C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé :
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshoulière,
Et vois les traits dont sa muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgrâces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage,
D'auteur montré le fade personnage :
Que sais-je enfin ? tous les soins, tout l'ennui,
Qu'un vain talent nous apporte avec lui ?

Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit son cœur ;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité :
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère,
Toute son ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrete et légère,
Le trahira sans croire lui déplaire ;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.

Si par hasard il trouve, comme Horace,

Quelque Mécène où quelque tendre Grâce,
 Tels que l'on voit, aux rives où j'écris,
 Daphnis, Thémire, et la jeune Eucharis,
 Qui cherchent moins dans la philosophie
 L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,
 Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,
 Sache éviter le style théâtral,
 Les airs guindés du peuple parasite
 Des froids pédants, des fades rimailleurs,
 Et dont les vers soient le dernier mérite,
 Que de dégoûts l'investiront ailleurs !
 Dans tous les lieux où l'errante fortune
 L'entraînera sous ses pénibles fers,
 Il essuiera la contrainte importune
 De l'entretien de mille sots divers,
 Qui, prévenus de cette erreur commune
 Que quand on rime on ne sait que des vers,
 A son abord prendront cet idiôme,
 Ce précieux, trop en vogue aujourd'hui ;
 Et de l'auteur ne distinguant pas l'homme,
 En l'ennuyant, s'ennuieront avec lui.

Tels sont les maux où cet essor t'engage :
 Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,
 De l'avenir te dérobe l'image,
 On sait du moins ne le peindre qu'en beau :
 Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
 Il te redit, dans tes nouveaux accès,
 Qu'on a daigné sourire à tes essais,
 Et qu'un public distingué du vulgaire
 T'appelle encore à de plus hauts succès.
 Mais connois-tu ce public variable,
 Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts ?
 En deux printemps de ce juge peu stable
 On peut se voir et l'idole et la fable :
 Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
 A peine écrit sur la mobile arena

Par les zéphyrs de l'heureuse Hippocrène,
Est effacé par Eole en courroux ;
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conserveroient un éternel printemps ,
Chez la Faveur, sa déesse bizarre ,
Est-il des dons et des plaisirs constants ?

Au sein des mers , dans une isle enchantée,
Pres du séjour de l'inconstant Protée ,
Il est un temple élevé par l'Erreur ,
Où la brillante et volage Faveur ,
Semant au loin l'espoir et les mensonges ,
D'un air distrait fait le sort des mortels ;
Son foible trône est sur l'aile des Songes ,
Les vents légers soutiennent ses autels :
Là rarement la Raison , la Justice ,
Ont amené les mortels vertueux ;
L'Opinion , la Mode , et le Caprice ,
Ouvrent le temple et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable ,
Sous le nectar cachant un noir poison ,
La déité daigne paroître aimable ,
Et d'un sourire enivre leur raison.
Au même instant l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux :
Jouets constants d'une vaine fumée ,
Le monde entier se réveille pour eux ;
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis ,
Défiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à la gloire soumis ,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante ,
En un moment la Faveur inconstante ,
Tournant ailleurs son essor incertain ,
Dans des déserts , loin de l'isle charmante ,
Les aquilons les emportent soudain ;

Et leur réveil n'offre plus à leur vue
Que les rochers d'une plage inconnue,
Qu'un monde obscur sans printemps, sans beaux
jours,

Et que des cieux éclipsés pour toujours.

Muse, crois moi, qu'un autre sacrifie
A la Faveur, à l'Estime, au Renom,
Qu'un autre perde au temple d'Apollon
Ce peu d'instants qu'on appelle la vie;
D'un vain honneur esclave fastueux,
Toujours auteur, et jamais homme heureux;
Moi, que le ciel fit naître moins sensible
A tout éclat qu'à tout bonheur paisible,
Je fuis du nom le dangereux lien;
Et quelques vers échappés à ma veine,
Nés sans dessein et façonnés sans peine,
Pour l'avenir ne m'engagent à rien.
Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
Au sein fécond des vergers renaissants
Ne doivent point un tribut à l'Automne;
Tout leur destin est de plaire au Printemps.

Ici pourtant de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment;
Ne pense pas que de la poésie
J'aie abjuré l'empire trop charmant:
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie;
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi conduit, ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces moments mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux dieux les fastes des combats,
La foudre en main, enseigne ses mystères

Aux Camoens, aux Miltôns, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lien,
Loin du tonnerre, et guidé par un dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où La Fare et Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,
Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfants de leurs plaisirs ;
Et sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.

Là, si je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les poètes des Graces ;
Du myrte seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je céderai les pénibles honneurs.

Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur !
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même
Dans mes plaisirs et dans ma liberté,
Trouvant sans cesse auprès de ce que j'aime
Des biens plus vrais que l'immortalité ?
Non, n'allons point dans de lugubres veilles
De nos beaux jours éteindre les rayons,

Pour enfanter de douteuses merveilles.
 Tandis, hélas ! que l'on tient les crayons,
 Le printemps fuit, d'une main toujours prompte
 La Parque file, et dans la nuit du temps
 Ensevelit une foule d'instant
 Dont le Plaisir vient nous demander compte
 Qu'un dieu si cher remplisse tous nos jours ;
 Et badinons seulement sur la lyre,
 Quand la Beauté, dans un tendre délire,
 Ordonnera des chansons aux Amours.

Mais, quelque rang que le sort me réserve,
 Soit que je suive ou Thalie ou Minerve,
 Écoute, Muse, et connois à quel prix
 Je souffrirai que quelquefois ta verve
 Vienne allier la rime à mes écrits.

Pour te guider vers la double colline,
 De ces sentiers prévien-tu les hasards ?
 L'illusion, fascinant tes regards,
 Peut t'égarer sur la route voisine,
 Et t'entraîner dans de honteux écarts :
 Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges
 Vers le Parnasse on marchoit sans dangers ;
 Nul monstre affreux n'infestoît les passages ;
 C'étoit l'Olympe et le temple des sages ;
 Là, sur la lyre ou les pipeaux légers,
 De Philomele égalant les ramages,
 Ils allioient par de doux assemblages
 L'esprit des dieux et les mœurs des bergers ;
 Connoissant peu la basse jalousie,
 De la licence ennemis généreux,
 Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
 Aucun poison, à la pure ambrosie ;
 Et les zéphyrs de ces brillants coteaux,
 Accoutumés au doux son des guitares,
 Par des accords infâmes ou barbares
 N'avoient jamais réveillé les échos :

Quand , évoqués par le Crime et l'Envie ,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés ,
L'Obscénité , la noire Calomnie ,
Osant entrer dans ces lieux révéés ,
Vinrent tenter des accents ignorés.
Au même instant les lauriers se flétrirent ,
Et les amours et les nymphes s'ensuïrent.
Bientôt Phébus , outré de ces revers ,
Au bas du mont de la docte Aonie
Précipitant ces filles des enfers ,
Les replongea dans leur ignominie ,
Et pour toujours instruisit l'univers
Que la Vertu , reine de l'harmonie ,
A la décence , aux graces réunie ,
Seule a le droit d'enfanter de beaux vers.

Pour rétablir leur attente trompée ,
Non loin de là leur adroite fureur ,
Sur les débris d'une roche escarpée ,
Edifia , dans l'ombre et dans l'horreur ,
Du vrai Parnasse un fantôme imposteur :
Là , pour grossir leurs profanes cabales ,
Des chastes sœurs ces impures rivales ,
L'encens en main , reçurent les rimeurs
Proscrits , exclus du temple des auteurs
Ainsi , jaloux des abeilles fécondes ,
Et du nectar que leurs soins ont formé ,
Le vil frêlon sur des plantes immondes
Verse sans force un suc envenimé.
C'est là qu'encor cent obscurs satiriques ,
Cent artisans de fadaïses lubriques ,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits ,
Vont , sans témoins , forger ces folles rimes ,
Ces vers grossiers , ces monstres anonymes ,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.

O du génie usage trop funeste !
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste,
Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les conquérants, les belles, et les dieux,
Chez une foule au Parnasse étrangère,
Soit si souvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'âme du crime, et la honte des mœurs !
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'aurore,
Qui ne devraient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclore
Les suc's mortels et les poisons vengeurs !

Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la Licence obscene :
Faites à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infâme reine
Prostituer tes naïves chansons.
Mais de tout temps, un peu trop prompte à rire,
Ton goût peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satire.
Ah ! loin de toi ces cyniques excès !
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si, quand l'ouvrage a le sceau de l'estime,
L'auteur flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société ?

Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé ;
Qu'aux régions à lui-même inconnues
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis ;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,

Et réunir, par un heureux lien,
L'auteur charmant et le vrai citoyen.
En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouis,
Ce n'est point là que ma raison l'admire :
Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne seroit point au nombre de mes dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons ;
Mânes plaintifs, qui sur le noir rivage
Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.

Un autre écueil, Muse, te reste encore :
En évitant cet antre ténébreux
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satire épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton foible et timide,
Aux yeux baissés, au douxereux souris,
Vient chaque jour, sous le titre insipide
D'odes aux grands, de bouquets aux Iris,
A l'univers préparer des ennuis.
Le Dieu du goût, au vrai toujours fidele,
N'exclut pas moins de sa cour immortelle
Le complaisant, le vil adulateur,
Que l'envieux et le noir imposteur.

Pars, c'en est fait ; que ce fil secourable,
Te conduisant au lyrique séjour,
Sauve tes pas du dédale-effroyable

Où mille auteurs s'égarèrent sans retour.
Dans ces vallons si la troupe invisible
Des froids censeurs, des Zoïles secrets .
Lance sur toi ses inutiles traits,
D'un cours égal poursuis ton vol paisible ;
Par les fredons d'un rimeur désolé
Que ton repos ne puisse être troublé ;
Et, sans jamais t'avilir à répondre,
Laisse au mépris le soin de les confondre :
Rendre à leurs cris des sons injurieux ,
C'est se flétrir et ramper avec eux.

A cette loi pour demeurer fidele
Devant tes yeux conserve ce modele.
Il est un sage, un favori des cieux ,
Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux
Ont couronné la brillante jeunesse ,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux ,
Possede encor dans sa mâle vieillesse
L'art d'être aimable et le don d'être heureux.
Long-temps la Haine et la farouche Envie ,
En s'obstinant à poursuivre ses pas ,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats ;
Mais conservant sa douce indifférence ,
Et retranché dans un noble silence ,
De ses rivaux il trompa les projets ;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux lorsqu'un épais nuage
Trouble en passant le repos d'un bocage ,
Laisant les airs à leurs sons glapissants ,
Le rossignol interrompt ses accents ,
Et, pour reprendre une chanson légère ,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une dryade ou de quelque bergere
Réveille enfin sa tendresse et son chant.

Prends le burin, et grave ces maximes

Muse, à ce prix je suis encor tes loix ;
A ce prix seul, nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des sages et des rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phébus il n'est plus de Mécène,
Et qu'éloigné du trône de la Seine
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténèbres
Ont du Parnasse investi l'horizon ;
Mais s'il languit sous ces voiles funebres,
Allons au vrai : quelle en est la raison ?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramenera sur l'empire des vers
Ces jours brillants nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne suivant que les muses impies,
Prenant la rage et le ton des harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux ?
Ces noirs transports sont-ils la poésie ?
Hé quoi ! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie ?
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits ?
N'accusons pas les astres de la France :
Pour ranimer leurs rayons éclatants
Qu'au mont sacré de nouveaux habitants,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talents ;
Ainsi bientôt nos rivages moins sombres,
D'un jour nouveau parés et réjouis,
Reverront fuir le sommeil et les ombres,
Où sont plongés les arts évanouis.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,

Vouant leurs jours aux plus savantes fées ,
 Et s'élevant à des accords parfaits ,
 Mériteront de chanter près d'un trône
 Toujours paré des palmes de Bellone ,
 Et couronné des roses de la paix ;
 Muse, pour toi , dans l'union paisible
 De la sagesse et de la volupté ,
 Nymphes badines , ou bergères sensibles ,
 Viens quelquefois , avec la Liberté ,
 Me crayonner de riantes images ,
 Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages ,
 Que pour charmer ma sage oisiveté.

IV. A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Je suis persuadé , monsieur , que vous ne doutez pas de l'empressement que j'ai de répondre à « votre lettre charmante : »

Mais comment écrire à Paris ?
 Toujours le dieu des vers aime la solitude :
 Dans cet enchaînement d'amusements suivis ,
 De choses et de riens unis ,
 Où trouver le silence , où fuir la multitude ?
 Comment être seul à Paris ?
 Pour cueillir les lauriers et les fruits de l'étude
 Aux premiers rayons du soleil ,
 Je veux dès son coucher me livrer au sommeil :
 Je me dis chaque jour que la naissante aurore
 Ne retrouvera pas mes yeux appesantis ;
 Dix fois je me le suis promis ;
 Je promettrai dix fois encore :
 Comment se coucher à Paris ?
 On veut pourtant que je réponde

Au badinage heureux d'une muse féconde :

On croit que les vers sont des jeux ,

Et qu'on parle en courant le langage des dieux

Comme on persifle ce bas monde :

Par les Graces, dit-on, si vos jours sont remplis ,

Par les Muses du moins commencez vos journées.

Oui, fort bien ; mais est-il encor des matinées ?

Comment se lever à Paris ?

Des yeux fermés trop tard par le pesant Morphée

Sont-ils si promptement ouverts ?

De l'ancre du Sommeil passe-t-on chez Orphée ,

Et du néant de l'ame à l'essor des beaux vers ?

N'importe, cependant, malgré l'ombre profonde

Qui couvre mes yeux obscurcis ,

Dès que je me réveille, à peine encore au monde ,

Je m'arrange, je m'établis :

Dans le silence et le mystère ,

Au coin d'un foyer solitaire

Je me vois librement assis.

Le ciel s'ouvre : volons, Muse oublions la terre :

Je vais puiser au sein de l'immortalité

Ces vers faits par l'Amour, ces présents du génie ,

Et dignes d'enchanter par leur douce harmonie

Les dieux de l'univers, l'esprit et la beauté.

Enflammé d'une ardeur nouvelle ,

Déjà je me crois dans les cieux ;

Déjà : mais quel profane à l'instant me rappelle

Aux méprisables soins de ces terrestres lieux ?

Quel insecte mortel vient m'arracher la rime ?

Ou, pour tout dire enfin sur un ton moins sublime ;

Bientôt mon cabinet est rempli de fâcheux ;

Les brochures du jour et mille autres pancartes

Des vers, des lettres, et des cartes ,

Viennent en même temps de différents endroits .

Il faut y répondre à la fois.

Bientôt il faut sortir : l'heure est évanouie ;

Muses, remportez vos crayons.
Dans l'histoire d'un jour voilà toute la vie.
Car vainement nous nous fuyons ;
Jusqu'en nos changements tout est monotonie,
Et toujours nous nous répétons.
Or sur cette image sincère
Prononcez, jugez si je puis
Devenir diligent ou rester solitaire :
Comment donc rimer à Paris ?

V. AU P. BOUGEANT, JÉSUI TE.

De la paisible solitude
Où , loin de toute servitude ,
La liberté file mes jours ,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la ville ,
Si j'en voulois suivre le cours ,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine et des favoris
De la brillante Bagatelle ,
La divinité de Paris ,
Le dédale des aventures ,
Les affiches et les brochures ,
Les colifichets des auteurs ,
Et la gazette des coulisses ,
Avec le roman des actrices ,
Et les querelles des rimeurs ,
Je n'adresserois cette épître
Qu'à l'un de ces oisifs errants
Qui chaque soir sur leur pupitre
Rapportent tous les vers courants ,
Et qui , dans le changeant empire
Des Amours et de la Satire ,

Acteurs , spectateurs tour-à-tour,
Possèdent toujours à merveille
L'historiette de la veille,
Avec l'étiquette du jour ;
Je pourrois décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur
De ses muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur ;
Si je savois louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire descendre l'art d'Horace ;
Mais du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon , peu courtisan,
Préfère l'entretien d'un sage
Et le simple nom d'un ami ,
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que seroient mes foibles accents ?
Ainsi que les dieux qu'on adore,
Ils sont au-dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt, et sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable pere,
Vous, dont l'esprit, le caractère,
Et les airs, ne sont point montés
Sur le ton sottement austere.
De cent tristes paternités,
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légèreté,
Pour dissimuler la misere
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudiere

Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tannière
Que sous la lugubre bannière
De la grave formalité :
Vous, dis-je, ce pere vanté,
Vous, ce philosophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la Liberté,
Comment donc avez-vous quitté
Les délices de cet asile
Pour aller reprendre à la ville
Les chaînes de la gravité ?
Amant et favori des Muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement.
Le desir des bords de la Seine
Soudain vous auroit-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et, pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises,
Immolant aux doctes fadaïses
L'esprit et la félicité,
Partager avec privilege
Des patriarches du college
L'ennuyeuse immortalité ?
Non, l'esprit des aimables sages
N'est point né pour les gros ouvrages
Souvent publics incognito ;
Le dieu du goût et du génie
A rarement eu la manie

Des honneurs de l'in-folio.
Quoi ! sur votre philosophie,
Que les rayons de l'enjoûment
Faisoient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie
Auroit-elle, malgré les jeux,
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de la misanthropie,
Vuiriez-vous ce peu d'agréments
Qui nous fait supporter la vie,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentiments,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,
Enfin tous les enchantements
De la meilleure compagnie ?
Et par quelle bizarrerie,
Anachorete casanier,
Pour aller encore essayer
L'éternité d'un vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois, et de Pomar ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux ;
Vous avez trop cette tournure
Qui fait et le sage et l'heureux,
Pour vous condamner au silence,
Loin de ces biens et de ces jeux,
Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense
De l'automate et du cagot :
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philosophique
Verser le poison léthargique,

Ce n'eût point été dans ces lieux ,
Dans un temple de l'alégresse ,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystere ,
Pourquoi reprocher au hasard
De ce prompt et triste départ
La cause trop involontaire ?
Oui , vous seriez encore à nous
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle ,
Je lui dirois peut-être aussi ,
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici ;
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile ;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux ;
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue kyrielle
De tout le phébus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien ;
Tous nos moineaux à l'ordinaire
Vaqueroient à leurs fonctions ;
Sans chagrines réflexions
Les amours songeroient à plaire ;
Myrtille , toujours plus heureux ,
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa bergere ;
Et les ruisseaux apparemment
Entre les fleurs et la fougere
N'en iroient pas plus lentement :
Mais , sans ces fadeurs de l'idylle ,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'automne plus charmant ;
Loin du tumulte qu'il abhorre ,

Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ces vallons chéris
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris;
Et, pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse,
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la Paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'Amusement.

Tour-à-tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas;
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'unisson
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange et la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche et de Racine,
Jusqu'au folâtre triolet.

Que l'insipide symétrie
Regle la ville qu'elle ennuie;
Que les temps y soient concertés,

Et les plaisirs mêmes comptés :
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre, et la monotonie,
Ne sont point les dieux des hameaux ;
Au poids de la triste satire
On n'y pese point tous les mots,
Et si l'on doit blâmer ou rire ;
Tout ce qui plaît vient à propos :
Tout y fait des plaisirs nouveaux,
Le hasard, l'instant les décide :
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain,
Et sans prévoir le lendemain.
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déjà le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimas,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'astre du jour fuit nos climats.
Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissants ;
Zéphyr n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses :
Où regnent les amusements
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs font le printemps.
Echappé de votre hermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces vergers (1) ;

(1) Bosquet de Minerve, récemment ajouté au jardin de C^r, dessiné par le célèbre le Nôtre.

Eleve ici de la Nature ,
 L'Art , lui prêtant ses soins brillants ,
 Y forme un temple de verdure
 A la déesse des talents.
 Sortez du sein des violettes ,
 Croissez , feuillages fortunés ,
 Couronnez ces belles retraites ,
 Ces détours , ces routes secretes ,
 Aux plus doux accords destinés !
 Ma muse , pour vous attendrie ,
 D'une charmante rêverie
 Subit déjà l'aimable loi ;
 Les bois , les vallons , les montagnes ,
 Toute la scene des campagnes
 Prend une ame , et s'orne pour moi.
 Aux yeux de l'ignare vulgaire
 Tout est mort , tout est solitaire ,
 Un bois n'est qu'un sombre réduit ,
 Un ruisseau n'est qu'une onde olaire ,
 Les zéphyr ne sont que du bruit ;
 Aux yeux que Calliope éclaire
 Tout brille , tout pense , tout vit ;
 Ces ondes tendres et plaintives ,
 Ce sont des nymphes fugitives
 Qui cherchent à se dégager
 De Jupiter pour un berger ;
 Ces fougères sont animées ;
 Ces fleurs qui les parent toujours ,
 Ce sont des belles transformées ;
 Ces papillons sont des Amours.

Mais pourquoi ma raison oisive ,
 D'une muse qui la captive
 Suivant les caprices légers ,
 Cherche-t-elle sur cette rive
 Des objets au sage étrangers ,
 Sans fixer sa vue attentive

ÉPITRE V.

Sur l'exemple de ces bergers ?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs
Il reste encor quelque étincelle
De la nature dans nos cœurs ;
Sauvés du séjour des prestiges ,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité ,
Sans adorer de vains fantômes ,
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et si , malgré leur douceur pure ,
Ces biens pour toujours sont perdus ,
Voyons-en du moins la figure ,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque belle qui n'est plus.

Oui , chez ces bergers , sous ces hêtres ,
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires , les maîtres
De la douce félicité ;
J'ai vu , dans les fêtes champêtres ,
J'ai vu la pure Volupté
Descendre ici sur les cabanes ,
Y répandre un air de gaieté ,
De douceur et de vérité ,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe et de la dignité.

Parmi le faste et les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des cours ,
Thémire , dans ses plus beaux jours ,
Avec de l'esprit et des graces ,
S'ennuie au milieu des Amours :
Ici j'ai vu la tendre Lise ,
A peine en son quinzième été ,
Sans autre espoir que la franchise ,
Sans parure que la beauté ,

Plus heureuse, plus satisfaite
 D'unir avec agilité
 Ses pas au son d'une musette,
 Et, parmi les plus simples jeux,
 Portant le plaisir dans ses yeux
 Écrit des mains de la nature
 Avec de plus aimables feux
 Que n'en peut prêter l'imposture
 A l'œil trompeur et concerté
 D'une coquette fastueuse,
 Qui, par un sourire emprunté,
 Dans l'ennui veut paroître heureuse,
 Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
 Ce goût d'un bonheur innocent;
 Pour répondre à qui le méprise,
 Qu'il nous suffise que souvent,
 Pour fuir un tumulte brillant,
 Thémire voudroit être Lise,
 Et voler du sein des grandeurs
 Sur un lit de mousse et de fleurs.

Feuillage antique et vénérable,
 Temple des bergers de ces lieux,
 Orme heureux, monument durable
 De la pauvreté respectable,
 Et des amours de leurs aïeux;
 O toi qui, depuis la durée
 De trente lustres révolus,
 Couvres de ton ombre sacrée
 Leurs danses, leurs jeux ingénus,
 Sur ces bords, depuis ta jeunesse
 Jusqu'à cette verte vieillesse,
 Vis-tu jamais changer les mœurs,
 Et la félicité première
 Fuir devant la fausse lumière
 De mille brillantes erreurs?

Non ; chez cette race fidele
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau ;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, regne sur les âges ;
Échappé toujours aux ravages
D'Éole, du fer, et des ans,
Fleuris jusqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cedre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.

Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité,
Mon esprit, toujours enchanté,
Pénètre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté ;
Hélas ! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le Plaisir vole, le Temps fuit,
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les jardins d'Armide,
Ce lien pour nous sera détruit.
Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asile,
Et, nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois

Dans l'affreux chaos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux et d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable
Sujets de gêne et de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié !

Mais, outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville et de la cour,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses élèves malheureux.

Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déjà je me vois revenn,
Et, pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poésie
Malgré moi-même un peu connu,
Déjà j'entends les périodes,
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.

« Hé bien ! me dit l'un, dont l'idylle
Enchante l'esprit douxereux,
« Sans doute, élève de Virgile,
« Sur des pipeaux harmonieux,
« De Lycidas et d'Amarylle

« Vous aurez soupiré les feux ?
 « Vous aurez chanté les beaux yeux,
 « Les premiers soupirs de Sylvie,
 « Et des bouquets de la prairie
 « Vous aurez orné ses cheveux ? »
 « Qu'apportez-vous ? point de mystère
 (Me vient dire avec un souris
 Quelque suivant de beaux-esprits,
 Insecte et tyran du parterre),
 « L'ouvrage est-il pour Thomassin,
 « Pour Péliissier, ou pour Gaussin ? »

Je fuis, j'échappe à la poursuite
 De ces colporteurs trop communs.
 Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
 D'autres lieux, d'autres importuns !
 « Enfin, dit-on, de votre absence,
 « Revenez-vous un peu changé ?
 « Du sommeil de la négligence
 « Votre esprit enfin dégagé
 « Immolera-t-il l'indolence
 « Aux succès d'un travail rangé » ?
 Ainsi déclame sans justesse
 Contre les droits de la Paresse
 Un froid censeur, qui ne sent pas
 Que sans cet air de douce aisance
 Mes vers perdroient le peu d'appas
 Qui leur a gagné l'indulgence
 Des voluptueux délicats,
 Des meilleurs paresseux de France,
 Les seuls juges dont je fais cas.

Par l'étude, par l'art suprême,
 Sur un froid pupitre amaigris,
 D'autres orneront leurs écrits :
 Pour moi, dans cette gêne extrême,
 Je verrois mourir mes esprits.
 On n'est jamais bien que soi-même ;

Et me voilà tel que je suis.
Imprimés, affichés sans cesse,
Et s'entrechassant de la presse,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles,
Et d'opuscules puériles,
Auxquels sans doute ils survivront :
A cette abondance cruelle
Je veux toujours, en vérité,
Et de La Fare et de Chapelle
Préférer la stérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrte tendre et docile,
Qui, croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.

Il est vrai qu'en quittant la ville
J'avois promis que, plus tranquille,
Et dans moi-même enseveli,
Je saurois, disciple d'Horace .
Unir les nymphes du Parnasse
Aux bergeres de Tivoli.
J'avois promis : mais tu t'abuses
Si tu comptes sur nos discours ;
Cher ami, les serments des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du philosophe et du berger
Trois mois j'ai vécu, sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde ;
Et je t'avoue ingénument
Que très peu fait à voir l'aurore,
Que j'apperçois dans ce moment,

Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valaient mieux que mon serment.

Toi, dont la sagesse riante
Souffre et seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons:
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez un élève d'Uranie,
Entre les fleurs et l'ambrosie,
Entre Démocrite et Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie,
Que la bonne philosophie
Permet à ses vrais nourrissons.
Cette anacréontique orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie et du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres et graves
Où périt la vivacité,
Où les agréments sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité;
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide et timide
Qui toise impitoyablement
Et la pensée et le langage,
Et qui sur les pas de l'usage
Rampe géométriquement:
Loin du mystère et de la gêne,

Pensant tout haut et sans effort,
Admettant la raison sans peine,
Et la saillie avec transport,
D'une ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût,
La raison est par-tout heureuse,
Le bonheur du sage est par-tout;
Et, puisqu'il faut du ton stoïque
Égayer la sévérité,
La ville, malgré ma critique,
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté.
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.

Mais quoi ! tandis que ma pensée,
Plus légère que le Zéphyr,
Folâtre à la fois et sensée,
Vole sur l'aile du Plaisir,
Dieux ! quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes vers ?
Sur un char funebre portée,
Des Graces en deuil escortée
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des mortels le plus adorable, (1).
L'ami de tout heureux talent

(1) L'évêque de Luçon.

Et de tout ce qui vit d'aimable ,
Le dieu même du sentiment ,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi , mon guide et mon modele ,
Durable objet de ma douleur ,
Toi qui , malgré la mort cruelle ,
Respires encor dans mon cœur ,
Illustre Ariste , ombre immortelle ,
Ah ! si du séjour de nos dieux ,
Si , de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charment les ombres satisfaites
Des Sévignés , des Lafayettes ,
Des Vendômes , et des Chaulieus ,
Tu daignes , sensible à nos rimes ,
Abaisser tes regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux ,
Et si , de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour ,
Un dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance ,
Pardonne au légitime effroi ,
Au sombre ennui qui fond sur moi ,
Si , dans les fastes de mémoire ,
Je ne trace point à ta gloire
De vers immortels comme toi.
Moi , qui voudrois en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse et ton souvenir ,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir ,
J'irois dans le temple des Graces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté ,
L'amour , le charme de notre âge ,
Ou , pour en dire davantage ,

L'éloge de l'humanité :
 Mais à travers les voiles sombres
 Quand je te cherche dans les ombres,
 Dans le silence du tombeau,
 Puis-je soutenir le pinceau ?
 Que les beaux arts, que le Portique,
 Que tout l'empire poétique,
 Où souvent tu dictas des lois,
 Avec la Seine inconsolable,
 Pleurent une seconde fois
 La perte trop irréparable
 D'Aristippe, d'Anacréon,
 D'Atticus, et de Fénélon :
 Pour moi, de ma douleur profonde
 Trop pénétré pour la chanter,
 N'admirant plus rien en ce monde
 Où je ne puis plus t'écouter,
 Sur l'urne qui contient ta cendre,
 Et que je viens baigner de pleurs,
 Chaque printemps je veux répandre
 Le tribut des premières fleurs ;
 Et puisqu'enfin je perds le maître
 Qui du vrai beau m'eût fait connoître
 Les mystères les plus secrets,
 Je vais à tes sombres cyprès
 Suspendre ma lyre, et peut-être
 Pour ne la reprendre jamais.

VI. À MA SOEUR

SUR MA CONVALESCENCE.

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton ame attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur,
Renaïs, rappelle la douceur
De ton alégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur.
Mais quoi! suis-je encor fait pour nommer l'alégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les songes du sombre empire,
Enfants tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci
Pourra-t-il retrouver sous ses épais nuages
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?
Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles et sages rimes
Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici plus que jamais j'en trouverois le ton :

Je sors de ces instants de force et de lumière
Où l'éclatante vérité,
Telle que le soleil au bout de sa carrière,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté ;
J'ai vu ce pas fatal où l'ame , plus hardie ,
S'élançant de ses tristes fers ,
Et prête à voir finir le songe de la vie ,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet univers.
Eclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains ,
Je pourrois à tes yeux renverser leurs idoles ,
Les dieux de leur folie , ouvrage de leurs mains ,
Et , dans mon ardeur intrépide ,
De la vérité moins timide
Osant rallumer le flambeau ,
Juger et nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance ,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la Douleur et du Sort ,
A demander aux dieux le bienfait de la mort ,
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux ,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux ;
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux ,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le ciel a chargé la surface du monde ,
Et qui rampent dans ces bas lieux ,
Au premier arrêt de la Parque ,
Sans peine et d'un pas ferme on passeroit la barque ,
Si la tendre amitié , si le fidele amour ,
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaines ,
Et si leurs plaisirs tour-à-tour ,

Plus vrais et plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos :
Tu n'es faite que pour la vie ;
Et t'entretenir de tombeaux ,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais ,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant ? tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis ,
T'en fasse la pénible histoire :
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête !
C'est rappeler mon ame aux portes de la mort.
J'y consens ; mais bannis l'effroi de la tempête ,
Je la raconte dans le port ,
Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents ,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans ,
Et , relevé des coups d'Éole et du tonnerre ,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment ;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument
Que n'en apporte la mort même.
La douleur est un siècle , et la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante ,
Et frappé dans le sein des arts et des amours ,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours :
Ainsi d'un ruisseau pur la Naiade éplorée ,
Dans une froide nuit , par le fougueux Borée
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtrière ,

Comptant les pas du Temps trop lent aux malheureux

Quarante fois de la lumière

J'ai vu disparoître les feux ,

Quarante fois dans sa carrière

J'ai vu rentrer l'astre des cieux ,

Et dans un si long intervalle ,

La Parque , d'une main fatale

Arrachant de mes yeux les paisibles pavots ,

Pour moi ne fila point une heure de repos ;

Par le souffle brûlant de la fièvre indomtée

Chaque jour ma force emportée

Renaissoit chaque jour pour des tourments nouveaux :

Dans la fable de Prométhée

Tu vois l'histoire de mes maux.

Après l'effroi qui suit l'attente du supplice ,

Voilé des plus noires couleurs ,

Parut enfin ce jour de malheureux auspice

Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ;

Couché sur un bûcher, et l'autel et le trône

D'Esculape et de Tisiphone ,

Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels ,

J'ai vu couler mon sang sous les conteaux mortels ;

Mon ame s'avança vers les rivages sombres :

Mais quel rayon lancé du sein des immortels ,

L'arrêtant à travers la région des ombres ,

Vint ranimer mes sens sur ses sanglants autels !

Je crus sortir du noir abyme ,

Quand , revenant au jour, je me vis délivré :

Je trompai le trépas , ainsi qu'une victime

Que frappe un bras mal assuré ;

Inutilement poursuivie ,

Et plus forte par la douleur ,

Elle arrache , en fuyant , les restes de sa vie

Aux coups du sacrificateur.

Il est une jeune déesse ,

Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus :
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse ;
Sans elle la beauté n'est plus ;
Les Amours, Bacchus, et Morphée ,
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné ,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Epidaure enchaîné.

Ame de l'univers , charme de nos années ,
Heureuse et tranquille Santé !

Toi qui viens renouer le fil de mes journées ,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté ,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse ,
Ne portant que la honte et d'amères douleurs

A la trop précocce vieillesse ,
Les aveugles mortels abregent tes faveurs ;
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre ,
Loin des cités et de l'ennui.

Tout nous appelle aux champs ; le printemps va re-
naître ,

Et j'y vais renaître avec lui.

Dans cette retraite chérie

De la Sagesse et du Plaisir ,

Avec quel goût je vais cueillir

La première épine fleurie ,

Et de Philomele attendrie

Recevoir le premier soupir !

Avec les fleurs dont la prairie

A chaque instant va s'embellir ,

Mon ame, trop long-temps flétrie ,

Va de nouveau s'épanouir ,

Et, loin de toute rêverie ,

Voltiger avec le Zéphyr.

Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être ,
Au sortir du néant affreux ,

Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse et ces fongeres,
Qui seront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres bergeres,
Et l'autel des heureux amours.
O jours de la convalescence !
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.

Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon ame.
J'adore avec transport le céleste flambeau ;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme ;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisir donne de nouveaux sens ;
A ses regards impatients
Le chaos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une saulette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette ;
Mille spectacles qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude ;
L'amour s'endort sans volupté ;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté ;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit, sans force et sans clarté,
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.

Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse et l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort et végete tour-à-tour :
Lisis, depuis long-temps plongé dans les ténèbres.
Entre Hippocrate et les ennuis,
Libre de leurs chaînes funebres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres rédnits.
Observez-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paroitra que distrait ou glacé,
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé :
Tout charmera Lisis ; cette nymphe est plus belle,
Cette sirene a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle
Cette brune charmante est la divinité.
Cléon est un sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports :
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs ; infructueux efforts !
Mahomet est au rang des morts.
Lisis, dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour ;
Éloigné des jeux et des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour :
Il touche le rivage, à l'instant tout l'invite ;
Et pour Lisis, dans ce beau jour,
La première Philis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour.

VII. A M. ORRY,

CONTRÔLEUR - GÉNÉRAL.

NOUVEL an, compliments nouveaux,
Eternelle cérémonie,
Inépuisables madrigaux,
Vers dont on endort son héros,
Courses à la cour qu'on ennuie :
Faut-il qu'un sage s'associe
A la procession des sots ?
Aussi, bien moins pour satisfaire
Un usage fastidieux,
Que reconnoissant et sincère
Pour un ministre généreux,
J'aurois de la naissante année
Donné la première journée
A lui porter mes premiers vœux,
Si par la bise impitoyable
Qui vient d'enrhumer tout Paris,
Je ne me fusse trouvé pris,
Et si, sur l'avis détestable
D'un vieil empirique pendable,
Je ne me fusse encor muni
Des feux d'une fièvre effroyable,
Que je n'aurois point eus sans lui.
Or, dans les chimères qu'inspire
Un transport, un brûlant délire,
De fantômes environné,
(Je m'en souviens) j'imaginai
Que rayé du nombre des êtres,
Par Hippocrate empoisonné,

J'étois où gisent nos ancêtres ;
Là , pres d'un fleuve infortuné ,
Et parmi la défunte troupe ,
Qui , pour passer à l'autre bord ,
Attendoit la noire chaloupe ,
M'occupant peu , m'ennuyant fort ,
Et ne sachant enfin que faire ,
(Car que fait-on quand on est mort ?)
Je rappelois ma vie entière ,
Et ne reprochois rien au sort.
Non , si par la métempsychose ,
Me disois-je , on quittoit ces lieux
Pour revoir la clarté des cieux ,
Et que le choix suivît mes vœux ,
Je ne serois rien autre chose
Que ce que m'avoient fait les dieux.
Par un ministre digne d'eux ,
Sans projet , sans inquiétude ,
Libre de toute servitude ,
Cherchant tour-à-tour et quittant
Et le monde et la solitude ,
Entre les plaisirs et l'étude
Je vivois obscur et content.
D'un délire ce fut l'image ,
Il l'étoit de la vérité.
Vous , qui recevez mon hommage ,
D'un loisir qui fut votre ouvrage
Confirmez la tranquillité ;
Ainsi , gravée en traits de flamme ,
La gratitude de mon sort ,
Immortelle comme mon ame ,
Me snivra jusqu'au sombre bord.

VIII. SUR UN MARIAGE.

Sur un rivage solitaire
Où, malgré tout l'ennui du temps,
Les frimas, la neige, les vents,
Le foible jour qui nous éclaire,
La tranquille raison préfère
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite et lourde atmosphère
Des paravents de la cité ;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité.
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austère et sauvage beauté
Des montagnes de Lapponie ;
Un bon hermite confiné
Dans sa cabane rembrunie,
Et par cette bise ennemie,
A son grand regret, détourné
Du charme d'occuper sa vie
Dès la renaissante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté
Ses arbres, son champ, sa prairie,
Parcouroit par oisiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux sans nouveauté,
De phrases sans nécessité,

Et de rimes sans poésie ;
Et dans la belle quantité
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde Inutilité,
Et je ne sais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumière féconde
Qui colore, embellit, seconde
L'heureuse imagination ;
Au lieu de fleurs et de gazon,
Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre et de nître
Etendus jusqu'à l'horizon ;
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La sombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,
Il n'auroit guere imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'écrire.
Dans ce morne et pesant repos
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers et nouveaux
Que baigne et pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs et puissants !

O prompt et céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans !
Aux accents d'une voix chérie
Qui peut tout sur ses sentiments,
Et qui sait parer tous les temps
Des roses d'un heureux génie,
L'habitant désœuvré des champs
A cru voir pour quelques instants
Sa solitude refleurie
Briller des couleurs du printemps,
Et le rappeler à la vie,
A l'air pur des bois renaissants.
Loin de la triste compagnie
Des brochures et des écrans,
Affranchi de sa léthargie,
Dans une heureuse rêverie,
A Crosne il s'est cru transporté ;
Crosne , ce pays enchanté
De la belle et simple nature ,
De l'esprit sans méchanceté ,
Du sentiment sans imposture ,
Et de cette franche gaieté ,
Toujours nouvelle , toujours pure ,
Et si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y faisoit briller ce bonheur ,
Cette éloquente voix du cœur ,
Ce plaisir que nul art n'apprête :
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune et brillante conquête ;
Les vœux , les applaudissements
Précédoient et suivoient leurs traces ;
A leurs chiffres resplendissants
La Gloire unissoit ceux des Graces ,
Et du Génie , et des Talents ;

Et, sous ses auspices fideles
Garantissant leur sort heureux ,
L'Amitié couronnoit leurs nœuds
De ses guirlandes immortelles.

Un solennel complimenteur,
Un long faiseur d'épithalames ,
Déploieroit ici sa splendeur
En beaux grands vers , en anagrammes ,
En refrains de *chaînes*, d'*ardeurs* ,
De *beaux destins*, de *belles flammes* ;
Il viendroît traînant après lui
Son édition bien pliée ,
Bien pesante , bien dédiée ,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galants innocents propos
Dont les chansonniers de familles ,
Et les aiglons provinciaux
Forment leurs longues cantatilles ,
Leurs vieux impromptus , leurs rondeaux ,
Toutes leurs flammes si gentilles ,
Et leurs perfides madrigaux.
Le sévère et mâle génie
Du sage et brillant Despréaux
S'indigneroit si l'ineptie
De tous ces vers de coterie ,
De fadeurs , de mauvais propos ,
Profanoit Crosne , sa patrie ,
Et, par des sons fastidieux ,
Troubloit le charme et l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds ,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejetons nombreux ,
Dans qui la patrie et le maître

Puissent en tout temps reconnoître
Des cœurs dignes de leurs aïeux !
A l'unanime et vrai suffrage
Et de la ville et de la cour,
Si du fond d'un simple hermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre et naïf hommage ;
Parmi les lauriers et l'encens ,
Les roses, les myrtes naissants ,
Dont les parfums et la parure
Entourent deux époux charmants ,
La bonhomie à l'aventure
Vient mêler une fleur des champs ,
Le symbole des jeunes gens ,
Et le bouquet de la nature.
Les pompons, les vernis du temps ,
L'esprit des mots, l'enfantillage ,
Les gaietés de tant de plaisants
Si facétieux, si pesants ,
Le sophistique persiflage ,
L'air singulier, les tons tranchants ,
N'ornent point de leurs agréments
Ce tribut d'un climat sauvage ;
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel esprit et du ramage ,
Loin des bons airs et de l'usage ,
On n'a que les antiques mœurs ,
Le bon vieux sens de son village ,
De l'amitié, du radotage ;
Un cœur vrai , de vieilles erreurs ,
Avec un gothique langage.
Malgré ces défauts importants ,
Ces misères du bon vieux temps ,
Qui seroient l'absurdité même ,
Et d'un ridicule suprême
Aux regards de nos élégants ,

O vous, pour qui dans ces instants
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-temps,
Pardonnez-en la négligence ;
Ne voyez que les sentiments
Qui me tracent, malgré l'absence,
Vos fêtes, vos enchantements,
Et me rendent votre présence.
Connoissant bien la sûreté
De votre goût sans inconstance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le style sans importance,
Je vous livre avec assurance
Mon gaulois et ma loyauté ;
Et vous m'aimerez mieux, je pense,
Dans toute mon antiquité,
Que si, séduit par mon estime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit sublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes auteurs,
Je visois au style, aux couleurs,
A cette empirique éloquence,
Au ton neuf et sans conséquence
De nos merveilleux raisonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde,
Par cette foule vagabonde
De très humbles littérateurs,
D'échos répandus à la ronde,
De perroquets admirateurs,
De sous-illustres, d'amateurs,
Qui vont répétant vers et prose,
Et d'autrui faisant les honneurs,
Pour se croire aussi quelque chose.

Mais je me sauve promptement ;
Je craindrois insensiblement ,
Pour ma longue petite Épître ,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.

Si ces riens courent l'univers ,
Et que par hasard l'on en cause
(Car tel est le destin des vers ,
Un instant de vogue en dispose ,
Et bien ou mal la rime expose
Au brnit , aux propos , aux faux airs ,
Aux sots , aux esprits , à la glose
Des pédants lourdement diserts ,
Des freluquets lilas ou verds ,
Et des oisons couleur de rose ,
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point messieurs de la prose) ;
Si donc , élevés à l'honneur
D'une renommée éphémère ,
Ces vers ont le petit malheur
De subir ce froid commentaire
De l'importance ou de l'humeur ,
Malgré la déraison altière ,
Et tout ennuyeux argument ,
Leur gloire sera tout entière
S'ils plaisent au séjour charmant
Qui m'en dicta le sentiment ,
Et les pare de sa lumière.

IX. AU ROI DE DANEMARCK.

TÉLÉMAQUE adoré du Nord ,
Et cher à toutes les contrées

Où l'ardeur du plus noble essor
Guide vos traces désirées,
Et des plus belles destinées
A l'Europe annonce le sort ;
Ainsi, dans le printemps de l'âge,
Dédaignant l'attrait du repos,
L'encens, l'étiquette, et l'usage,
Vous leur préférez les travaux,
Les observations du sage,
Et les fatigues du héros.
Le plus cher, le plus sûr présage,
Charme vos états fortunés :
Monarque illustre, pardonnez
Si j'ose écarter le nuage
Dont vos pas sont environnés,
Et si la candeur d'un sauvage
Dévoile la brillante image
De ce trône que vous parez.
Dans tous les climats honorés
De l'éclat de votre apanage,
En vain, grand roi, vous desirez
Échapper au public hommage ;
En vain sous un nom emprunté
L'ineffaçable majesté
Veut se voiler et disparaître ;
L'auguste et tendre humanité,
Les graces, l'affabilité,
Vous font aisément reconnoître,
Et d'un peuple toujours vanté
Nomment l'ornement et le maître.
Vers de nombreuses régions,
Guidé par les heureux rayons
Du sentiment qui vous inspire,
Au vrai livre des nations
Votre génie a voulu lire
Ces traits premiers, sûrs, et profonds,

AU ROI DE DANEMARCK. 117

Que tant de dissertations
N'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raisonnements
De tant de rêveurs à système
Qui prônent en longs arguments
Que l'homme par-tout est le même,
Tous les peuples sont différents;
Chaque climat a ses nuances :
Vos regards sûrs et pénétrants
En saisissent les différences.
Il n'est qu'un point dans ce moment
Qui les égale et les rallie ;
Oui, ces contrastes de génie,
Et d'opinions, et de goûts,
Prince aimable, s'éclipsent tous
Quand on vous voit paroître et plaire ;
Et par-tout, ainsi que chez nous,
Tous les peuples n'auront pour vous
Qu'un suffrage et qu'un caractère.

X. AU ROI DE PRUSSE.

Du trône et des plaisirs voler à la victoire,
Par soi-même asservir des peuples belliqueux ;
Au sein de la puissance, au faite de la gloire,
Penser en homme vertueux ;
Aux arts anéantis donner un nouvel être,
Les protéger en roi, les embellir en maître ;
Éclairer les mortels, et faire des heureux ;
Aux jours de gloire et de génie
Des Césars et des Antonins
C'étoit l'ouvrage de la vie,
Et les destins divers de divers souverains :

Mais le héros nouveau de l'Europe étonnée
Sait faire des vertus, des talents, des travaux
De tant de différents héros,
L'histoire d'un seul homme, et celle d'une année.

XI. L'ABBAYE.

A M. LE CHEVALIER DE CHAUVELIN,
alors à l'armée de Westphalie,
SUR L'ÉLECTION D'UN MOINE ABBÉ.

Facit indignatio versum. Juv.

D'UNE taverne monacale,
Où tout fermente en ce moment
Pour la patente abbatiale
Et le premier bât du couvent,
Très indifférent que l'on nomme
Don Luc, don Priape, ou don Côme,
Rempli d'un plus cher souvenir,
Dans la longue mélancolie
De ta fangeuse Westphalie,
Ami, je viens t'entretenir;
Et, malgré les ennuis extrêmes
Où tes beaux jours sont arrêtés,
Mon amitié dans ces lieux mêmes
Voit le plaisir à tes côtés.
Tandis que de l'urne fatale
Va sortir le destin brillant
De l'automate révérend
Que prétend mitrer sa cabale
Pour s'enivrer impunément
Sous sa crapule pastorale;

Echappé de la pesanteur
 Des moines au ton flagorneur
 Aux maussades cérémonies,
 Et délivré de la longueur
 De leurs assommantes orgies,
 Je parcours ces bois, ces prairies,
 Dont on va nommer le seigneur.
 Oh ! qu'ici de l'erreur commune
 Mon cœur moins que jamais épris
 Des misères de la fortune
 Conçoit aisément le mépris !
 Quoi ! ces vergers, ces belles plaines,
 Ces ruisseaux, ces prés, ces étangs,
 Ces forêts de l'âge des temps,
 Ces riches et vastes domaines,
 Tout sera dans quelques instants,
 A qui ?... Charmante solitude,
 Séjour fait pour n'être habité
 Que par l'heureuse liberté,
 L'amitié, l'amour, et l'étude,
 La sagesse, et la volupté,
 De quelle vile servitude
 Tu subis la fatalité !
 Un obscur et pesant reptile,
 Un être platement tondue,
 Simulacre ignare, imbécille,
 De la terre poids inutile,
 Un moine, le portrait est vu,
 Un moine va se voir ton maître !
 Et cet épais et lourd casard
 Qu'ébaucha le ciel au hasard
 Pour végéter, ronfler, et paître,
 Grâce à la faveur du destin
 Et d'une authentique patente,
 De cent mille livres de rente
 Va devenir le souverain !

Dans ce char que suivoient ses peres
L'âne mitré va se montrer,
Et régner sur ces mêmes terres
Qu'il étoit né pour labourer !
O vous, défunes seigneuries ,
Vous, preux barons à courts manteaux ,
Hauts-justiciers , grands-sénéchaux ,
Des antiques chevaleries
Vieux châtelains , mânes dévots ,
Dont j'apperçois les armoiries
Sur les débris de ces châteaux ,
Où de gros moines en repos ,
Munis de vos chartres moisies ,
Broutent et boivent sur vos os ,
Sans prier pour vos effigies ,
Bons seigneurs , que vous étiez sots !
Vous avez cru de vos largeesses
Doter l'Honneur, la Piété,
Et laisser avec vos richesses
Des peres à la Pauvreté ;
Que le Dieu juste récompense
Vos benoites intentions !
Mais que l'avare et basse engeance
Qu'engraissent vos fondations
A bien trompé votre espérance !
Oh ! quel peuple avez-vous renté ?
L'hypocrite Perversité ,
La lubrique Fainéantise ,
La stupide Imbécillité ,
L'Avarice , la Dureté ,
La Chicane , la Fausseté
Tous les travers de la Bêtise ,
Et tous les vices qu'éternise
L'impure et brute Oisiveté.
Ces repaires de la Paresse ,
Ces gouffres creusés par vos mains ,

C'est là que s'abyment sans cesse
Les richesses des lieux voisins ;
C'est pour ces massives statues,
C'est pour ce peuple de sangsues
Que le laboureur vertueux ,
Accablé d'ans et d'amertume ,
Avec des enfants malheureux
Veille , travaille , se consume
Dès que l'aube éclaire les cieux.
Ainsi , par des lois déplorables ,
La douloureuse pauvreté
De tant de mortels respectables
Enrichit l'inutilité
De ces fainéants méprisables ,
La fange de l'humanité !
Tels ces cadavres homicides ,
Ces vampires , de sang avides ,
Des vivants éternels bourreaux ,
Par les secours d'un art impie
Desséchant les suc's de la vie
Dans des corps livrés au repos ,
S'engraissent au fond des tombeaux.

O ma chere patrie ! ô France !
Toi chez qui tant d'augustes lois
De tes sages et de tes rois
Immortalisent la prudence ,
Comment laisses-tu si long-temps
Ravir ta plus pure substance
Par ces insectes dévorants
Que peut écraser ta puissance ,
Et dont l'inutile existence
Revient t'arracher tous les ans
Les moissons de tes plus beaux champs ,
Et des biens dont la jouissance
Devoit être la récompense
De tes véritables enfans ?

Quels contrastes , dont ta sagesse
Pourroit affranchir tes états !
Je vois en proie à la paresse
Ce que le travail n'obtient pas.
Ce guerrier , qui dès sa jeunesse
T'immola ses biens , son repos ,
Chargé du poids de sa tristesse
Et d'une indigente noblesse ,
Après soixante ans de travaux
Traîne sa pénible vieillesse :
Ces esprits faits pour t'illustrer ,
Pour te plaire , et pour t'éclairer ,
Tous ces sages dont la lumière
Va dans les autres nations
Augmenter ta gloire première ,
Souvent dans toute leur carrière
Négligés , privés de tes dons ,
Meurent méconnus de leur mere :
Au sein d'un champ infructueux ,
Sans soulagement , sans salaire ,
Ce prêtre pauvre et vertueux ,
Environné de la misere ,
Triste pasteur des malheureux
Qu'il édifie et qu'il éclaire ,
Les console , et souffre plus qu'eux
C'est sur ces hommes nécessaires
Que tes bienfaits sont invoqués ;
Qu'à changer leurs destins contraires
De tant d'avortons solitaires
Les biens oisifs soient appliqués ;
De l'abyme des monasteres
Qu'à ta voix-ils soient évoqués ;
Et renvoie au soc de leurs peres
Tant de laboureurs enfroqués.
Tes arts divers te redemandent
Tant d'hommes mis au rang des morts ;

Tes droits, tes besoins les attendent
Sous tes drapeaux et dans tes ports.
La postérité gémissante
Un jour regrettera ces biens ;
Et l'humanité languissante
Perdant des peres, des soutiens,
A ces gouffres, qui t'appauvrissent,
Des races qui s'anéantissent
Redemande les citoyens.
Contemple tes champs et tes villes ;
Vois tes pertes et ton erreur.
Autour de ces riches asiles
Où cet avare possesseur,
Ce moine absorbe avec hauteur
Tous les fruits de ces bords fertiles
Que d'hommes qui seroient utiles
A ta richesse, à ta grandeur,
Maudissant leurs efforts stériles,
Dépérissent dans la douleur !
Ils craignent le titre de pere,
N'ayant à laisser que des pleurs
Aux héritiers de leurs malheurs ;
Ils te privent dans leur misere
D'un peuple de cultivateurs,
De tes biens le plus nécessaire.
Ami, je devine aisément
Que, pour dérider la morale
De ce sérieux argument,
Tu me réponds en ce moment
Que, sans le sceau du sacrement
Et de la couche nuptiale,
A l'état ordinairement
On voit l'espece monacale
Fournir aussi son contingent :
Je le sais ; mais dis-moi toi-même
Que servent au bien de l'état

Ces fruits impurs du célibat
Nés dans l'opprobre et l'anathème?
Quels sont les monuments honteux
De tous ces sacrés adulteres?
Des fils plus vils, plus paresseux,
Et plus abrutis que leurs peres.
A l'aspect de leurs biens nombreux
Si l'on pouvoit sans injustice
Se consoler de voir ces lieux
Livrés par nos simples aïeux
A l'héréditaire avarice
De ces possesseurs odieux,
On seroit consolé sans doute
De les voir vivre sans jouir,
Sans sentiment et sans plaisir:
Tout s'anéantit sur leur route;
Sous leur main tout vient se flétrir.
En vain ces asiles champêtres
Ne demandent qu'à s'embellir,
Leur sauvage état peint leurs maîtres.
Ah! que dans ces lieux enchantés,
Mais où les pas de l'Ignorance
Sont imprimés de tous côtés,
Le Goût, l'heureuse Intelligence,
Pourroient ajouter de beautés!
La nature sur ces rivages
Répandant ses dons au hasard,
Y semble encore inviter l'art
A la servir dans ses ouvrages..
A travers ces vastes forêts
Quelle scene, quelle étendue,
Si de tous ces chênes épais
Qui vont se perdre dans la nue
Perçant, divisant les sommets,
On laissoit errer notre vue!
Vingt sources des plus vives eaux.

Qui descendent de ces montagnes
Jailliroient au sein des campagnes,
Si par de faciles canaux
L'art en rassembloit les ruisseaux :
En desséchant ces marécages
D'où sortent d'épaisses vapeurs,
Un gazon couronné de fleurs
Enrichiroit ces pâturages,
Et d'un air sain et sans nuages
Tout respireroit les douceurs.
Mais, grace à l'ame avare et dure
De ces possesseurs abrutis,
Les plus beaux dons de la nature
Sont dégradés, anéantis,
Par-tout où git leur race obscure.

Pour l'honneur de l'humanité,
Malgré cet empire durable
Des erreurs que l'antiquité
Marque de son sceau vénérable,
J'ose croire qu'un temps viendra
Où tant de richesses oisives,
Que le monachisme enterra,
Cesseront de rester captives,
Et qu'on reverra de ces biens
Couler enfin les sources vives
Sur les utiles citoyens.

O toi, l'arbitre de mes rimes,
Ami d'Homere et de Platon,
De ces lumineuses maximes
Tu ne peux qu'approuver le ton :
Un bigot y verra des crimes ;
Tu n'y verras que la raison.
Tu sais qu'à la religion
Toujours sincèrement fidele,
Rempli de respect et de zele,
Je briserois tous mes pinceaux

Plutôt que d'offrir des tableaux
Indignes de l'honneur et d'elle.
Eh ! qu'ai-je en effet prétendu ?
Je n'attaque point les asile
Où le Savoir et la Vertu
Ont réuni leurs domiciles.
Que l'intérêt de l'univers ,
Que l'estime de tous les âges ,
Conservent dans leurs avantages
Ces établissements divers
A qui la patrie illustrée
Doit Bourdaloue et Massillon ,
Calmet, Sanlecque, Mabillon ,
Malbranche, Vaniere, et Porée ;
C'est de ces temples permanents ,
Dépôts sacrés et vénérables ,
Que toujours les doctes talents ,
Les sciences, les monuments ,
Les lumières inaltérables ,
Et quelquefois les dons brillants
Du génie et des arts aimables
Se transmettront à tous les temps ;
Qu'ils vivent ! qu'au bien de la France
Concourant sans division ,
Ils mettent tous d'intelligence
Une barrière à l'Ignorance ,
Un frein à l'Irréligion !
Mais pour toutes ces abbayes ,
Ces ruineuses colonies ,
Que sous les belgiques climats
Nous rencontrons à chaque pas ,
Gouffre où des êtres inutiles
Entassent de leurs mains stériles
Tant de biens qui n'en sortent pas ;
Quand verrai-je une loi nouvelle ,
Appliquant mieux leur revenu .

En ordonner sur le modele
D'un apologue que j'ai lu ?

Dans je ne sais quelle contrée,
Au temps du monde encor païen,
Un peuple (le nom n'y fait rien),
Voyant diminuer son bien
Par une disgrâce ignorée,
D'un dieu de la voûte azurée
Un jour réclama le soutien.
En vain l'active Vigilance,
Tous les Travaux et tous les Arts
Avoient tout fait d'intelligence
Pour ramener de toutes parts
Et le Commerce et l'Abondance ;
L'or disparoissoit tous les jours,
Et dépouillé de ce secours,
Le nerf et l'ame de la vie,
L'oisif artisan languissoit ;
L'indigente et triste patrie
Ne pouvant gager l'Industrie ,
Tout commerce s'affoiblissoit ;
L'état épuisé périssoit.
Le dieu, touché de leur misere,
Et voulant du commun repos
Ecarter les secrets fléaux,
Descend du ciel à leur priere :
Il s'ouvre les secrets chemins
D'une caverne souterraine
Echappée aux yeux des humains,
Et dont la profondeur le mene,
Par mille détours ambigus ,
Au centre du vaste domaine
Des enfants de Sabasius (1) ;
Là, grace à d'antiques ténèbres,

(1) Le pere des gnomes.

Des gnomes en lambeaux funebres
Sont couchés sur des monceaux d'or,
Occupés, enivrés sans cesse
Du sot aspect d'un vain trésor,
Puissants et fiers dans leur bassesse,
Et, par un stupide plaisir,
Privant l'homme de la richesse
Dont leur opaque et vile espece
Est incapable de jouir.

Le dieu parle ; à sa voix puissante.
Subalternes divinités,
Les gnomes, frappés d'épouvante,
Au sein de la terre tremblante
Se sont déjà précipités.
Cet or, que leurs mains meurtrières
Ne prétendoient qu'accumuler,
Versé dans les sources premières,
Recommença de circuler ;
Le Travail eut sa récompense,
Les Arts reprirent leur vigueur ;
Ranimés par la jouissance
Et relevés de leur langueur ,
Les Talents au sein de l'aisance
Renouvelerent leur splendeur ;
Et, fort de toute sa substance,
L'état vit avec l'abondance
Renaître l'ordre et le bonheur.

Puisse un jour la main triomphante
Et pacifique et bienfaisante
D'un roi sensible et généreux
Consacrer son empire heureux
En réformant l'abus antique
Du brigandage monachique,
Et tout ce peuple infructueux
A ses provinces onéreux !
Qu'il renouvelle dans sa gloire,

Pour la félicité des siens,
Le spectacle que la victoire
Vient d'offrir aux bords indiens !

Tous les ans aux champs de Golconde
Le plus riche des potentats
Rassembloit de tous les climats
Les trésors que transporte l'onde ;
Par un tribut toujours nouveau
Toutes les richesses du monde
Aboutissoient dans ce tombeau.
Thamas paroît : le destin change.
Au nouveau Gengis-khan du Gange
Ces vastes trésors sont ouverts ;
Son bras vainqueur leur rend la vie,
Et tout l'or qu'enterroit l'Asie
Va circuler dans l'univers.

XII. A M. DE BOULONGNE,

CONTRÔLEUR-GÉNÉRAL.

MINISTRE aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de Colbert,
Dans cette cour qui de concert
Vous félicite et vous implore,
Pouvez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du désert ?
Depuis l'instant où la puissance
Du plus chéri des souverains
A remis dans vos sages mains
L'urne heureuse de l'abondance
Pour la splendeur de nos destins,

Des importuns de toute espece ,
Des ennuyeux de tous les rangs
Des gens joyeux avec tristesse ,
Des machines à compliments ,
Vous aurez excédé sans cesse
De fadeurs, de propos charmants ,
Déployant avec gentillesse
L'ennui dans tous ses agréments :
Vous avez essuyé sans doute
Le poids des discours arrangés ;
Les protecteurs, les protégés ,
Tout s'est courbé sur votre route.
Les grands entourent la faveur ;
La foule vole à l'espérance ;
Tout environne , tout encense
Le temple brillant du bonheur :
Vous aurez vu toute la France.

Moi qui , séparé des vivants ,
Dans ma profonde solitude ,
Ignore le jargon des grands
Et celui de la multitude ,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre lassitude
De gloire et d'applaudissements ;
Je déplorerois au contraire
Les travaux toujours renaissants ,
Et le joug où le ministère
Vient attacher tous vos moments ,
Si je n'aimois trop ma patrie
Pour plaindre les brillants liens
Dont elle enchaîne votre vie.
Elle parle, il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les siens.
Pardonnez ce brusque langage
Aux mœurs franches de mon séjour ;
C'est le compliment d'un sauvage ,

Qui, loin de la langue du jour,
Loin des souplesses de l'usage,
Et trouvant pour vous son hommage
Gravé dans un cœur sans détour,
N'en veut pas savoir davantage.

Si je mêle si tard ma voix
A l'alégresse générale,
L'ignorance provinciale
N'excuse pas ses tristes droits.
Réduit, pour toute nourriture,
A m'instruire, à m'orner l'esprit,
Dans la Gazette ou le Mercure,
Sur ce qui se fait et se dit
Je ne sais rien qu'à l'aventure ;
Je parle quand il n'est plus temps,
Et les nouvelles ont mille ans
Quand l'imprimeur me les assure.
Ce n'est que dans ces lieux brillants
Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de son onde
Que l'on sait tout, que l'on sait bien ;
Ailleurs on n'est plus de ce monde,
On sait trop tard, on ne sait rien.

O province, que ta lumière
Languit sous des brouillards épais !
Et sur les plus simples objets
Quelle stupidité plénier !
Un seul trait parmi les journaux
De l'imbécillité profonde
De nous autres provinciaux
Montre combien dans nos propos
Nous sommes au fait de ce monde,
Et présente dans tout leur jour
Notre force et nos connoissances
Sur les nouvelles et la cour,
Sur l'usage et ses dépendances.

Ce trait excusera mon zèle
De vous être si tard offert,
Grace à l'éclipse habituelle
Dont notre mérite est couvert.
Mon anecdote n'est pas neuve ;
Mais les provinciaux passés
Sont trop dignement remplacés
Pour que le temps nuise à ma preuve.
Quand Vardes revint à la cour,
Rappelé par la bienfaisance,
Après un très mortel séjour
De province et de pénitence,
Louis quatorze , avec bonté,
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené , du génie ,
Du ton de la société
Au lieu qu'il avoit habité :
« Sire , excellente compagnie ,
« De l'esprit comme on n'en a point ,
« Gens charmants , instruits de tout point ,
« Et d'une ressource infinie.
« Ce sont des conversations
« Incroyables , fort amusantes ;
« Il s'y traite des questions
« Très neuves , très intéressantes.
« Par exemple , quand je partis ,
« On avoit mis sur le tapis
« Un problème assez difficile ,
« Et sur lequel toute la ville
« Parloit sans pouvoir s'accorder :
« La question étoit critique ;
« Il s'agissoit de décider
« Une matière politique ,
« Et qui , de votre majesté ,
« Ou de Monsieur , étoit l'ainé. »
Sur notre gauloise ineptie

C'est trop arrêter vos regards ,
Tandis que la gloire , les arts ,
Et le bonheur de la patrie
Vous occupent de toutes parts ,
Tandis que votre main féconde
Soutient , dans ses brillants travaux ,
Le pavillon et les drapeaux
Du pacificateur du monde.

Puissent mon hommage et mes vers
Vous être heureusement offerts ,
Loin du bruit de la galerie ,
Loin du chaos des suppliants ,
Quand vous viendrez quelques instants
Respirer à la tuilerie !
C'est dans ce séjour enchanteur ,
Palais de Flore et de Minerve ,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur
Des suffrages dont je conserve
Un souvenir cher à mon cœur ;
C'est dans ces beaux lieux que j'espère
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un solitaire ,
Avec les fruits de son loisir ;
Et dans les différentes classes
D'originaux , valant de l'or ,
Dont j'ai peint , dans un libre essor ,
L'esprit , la sottise , et les graces ,
Vous trouverez peut-être encor
Que , même sous un ciel barbare ,
J'ai sauvé de l'obscurité
Un rayon de cette gaieté
Qui devient aujourd'hui si rare ,
Quoique très bonne à la santé.

XIII. A M. LE C^TE DE ROCHEMORE.

ÉLÈVE et successeur d'Horace ,
De Despréaux et d'Hamilton ,
Vous qui nous ramenez leur ton ,
Et leur coloris , et leur grace ,
Sans effort , sans prétention ,
Sans intrigue , et sans dédicace ;
O vous , dont l'aigle et les zéphyr
Guident au gré de vos desirs
La route toujours neuve et sûre ,
Peintre brillant de la nature ,
De la sagesse et des plaisirs ;
Quand vous dérobez à notre âge
Des tableaux que la vérité ,
Et le génie , et la gaieté
Ont marqués , par la main d'un sage ,
Du sceau de l'immortalité ;
Dites-moi , divin solitaire ,
Dites , par quelle cruauté
Rappelez-vous à la lumière
Un phosphore , une ombre légère
Qu'ont tracé mes foibles crayons ,
Et dont la lueur passagère
S'efface au feu de vos rayons ?
Sur les songes de ma jeunesse
Laissez les voiles de l'oubli ;
Que mon désert soit embelli
Par votre main enchanteresse :
Voilà le seul lien de fleurs
Par qui je veux tenir encore
A cet art qu'on profane ailleurs ,

Et que la raison même adore
Quand il brille de vos couleurs.
Prenez cette lyre éclatante
Qui, par ses sons majestueux,
Maîtrise mon ame, m'enchanté,
M'élève à la hauteur des cieux ;
Ou que ce facile génie
Qui, de la céleste harmonie
Sait descendre aux délasséments
D'une douce philosophie,
M'offre encor ces amusements,
Ces écrits sans cajolerie,
Sans satire, sans basse envie.
Ces écrits nobles et rians,
Sans pesante bouffonnerie,
Où la gaieté, jointe au bon sens,
Crayonne l'humaine folie
Sous les traits heureux et brillants
De la bonne plaisanterie,
Dont tout le monde a la manie,
Et qu'atteignent si peu de gens.
Mais, par malheur pour qui vous aime,
Ne confiant rien qu'à regret,
Toujours mécontent de vous-même,
Vous voulez être trop parfait,
Et dans votre trop beau système
Un ouvrage n'est jamais fait.
Contre mes vœux et mes instances
Tous vos prétextes sont usés :
Soyez moins parfait, et lisez ;
J'aime jusqu'à vos négligences.
Pourquoi vous ravir si souvent
A l'amitié qui vous rappelle,
Et lui cacher si constamment
Des trésors qui sont faits pour elle ?
Sauvage enfant de Philomele,

Vous êtes cet oiseau charmant
 Qui, sous la verdure nouvelle,
 Content du ciel pour confident
 De la tendresse de son chant,
 Semble fuir la race mortelle,
 Et s'envole dès qu'on l'entend.

XIV. AU P. BOUGEANT.

L'auteur commence cette épître par féliciter en prose le P. Bougeant de son retour de la Fleche, où il avoit été exilé à l'occasion de son Amusement Philosophique sur le langage des bêtes ; puis il continue ainsi :

Où, au sortir du monument
 De cette Fleche tant maudite,
 Votre révérence en son gîte
 A trouvé bien du changement.
 Dans ce réduit (1) où la sagesse
 Des beaux arts allumoit l'encens,
 Cette vapeur enchanteresse,
 Ce café, l'ame de nos sens,
 Et des feux d'une aimable ivresse,
 Embrasoit ses plus chers enfants ;
 Au lieu des muses solitaires,
 Compagnes des plaisirs parfaits,
 Au lieu des lauriers ordinaires,
 Vous n'avez trouvé qu'un cyprès.
 O douleur ! ô sort peu durable
 De nos frères humanités !
 Ce Stentor des paternités

(1) Endroit où s'assembloient les journalistes de Trévoux pour concerter leurs extraits.

Qui paroissoit muni d'un rable
Cimenté pour l'éternité,
Après dix lustres de santé,
Cet ami, ce savant aimable,
L'historien des noms en *us*,
Le pauvre Rouillé (1) n'est donc plus !
Et la Parque a tranché le cable
Par qui ses jours sembloient tenir
A toute la race à venir.
De rejoindre sitôt ses pères,
Puisque rien ne l'a su parer,
Apprenez, estomacs vulgaires,
A trépasser sans murmurer.

Un autre vuide, une autre perte,
Je dirois presque une autre mort,
De votre demeure déserte
Avait encor changé le sort.
Vous n'avez plus trouvé ce sage (2)
Qui, par le plus rare assemblage,
Unit à la sublimité
D'un génie heureux et vanté
Les mœurs simples du premier âge,
Et l'heureuse naïveté
Qui guidoit l'ame et le langage
De cette bonne antiquité.
Quelle triste fatalité !
Exilé d'un libre hermitage
Au pays de la gravité,
Quoi ! l'interprete d'Enripide,
D'Eschyle, Sophocle, et des dicux,
Cet esprit dont le vol rapide

(1) Auteur d'une Histoire romaine.

(2) Le P. Brumoi, qui avoit été transféré du college de Louis - le - Grand à la maison professe, pour continuer l'Histoire de l'Eglise gallicane.

Suivoit les aigles jusqu'aux cieux,
Loin des arts et de la lumière,
Compilateur infortuné,
Aux vieux parchemins condamné,
En va dévorer la poussière
En bénédictin décharné !
Et les pinceaux faits pour la gloire
Vont, dans une pesante histoire,
Tracer des faits aventurés,
De monachales anecdotes,
Et l'origine des calotes,
Et l'Iliade des curés !
Mais à ce sombre ministère,
Si peu fait pour son caractère,
Quand vous le croirez consacré,
Vous le trouverez enterré.

O vous donc qui vivez encore,
Vous, le dernier de ces Romains,
De vos jours rendus plus sereins
N'obscurcissez aucune aurore
Dans l'ancre noir, où le chagrin,
Parmi Lactée et Métrodore,
Et Fonseque et Cassiodore,
Tient les ennuis en maroquin :
A vos amis toujours aimable,
Toujours vertueux et charmant,
Dédaignant la voix misérable
De cette envie inaltérable
Du délateur et du pédant,
Vivez ; et si, chemin faisant,
Vous passez jusqu'au manoir sombre
Où gît Brumoi, loin des vivants,
En mon nom offrez à son ombre
Des fleurs, ces vers, et mon encens.

XV. A MM. LES DUCS DE CHEVREUSE
ET DE CHAULNES,

A L'ARMÉE DE FLANDRE. 1747.

Ce dieu que la nature entière
Rappeloit pour la rajeunir ,
Ce printemps qui dans sa carrière
Devroit ne voir que le plaisir ,
Vient donc de rouvrir la barrière
Des fureurs et du repentir
A l'extravagance guerrière !
Quand Vénus , Vertumne , Zéphyr ,
La Volupté , que tout respire ,
Et qui réveille l'univers ,
Devroient n'offrir que les concerts
De la musette et de la lyre ,
La trompette trouble les airs ;
Et l'Amour s'alarme et soupire
En voyant sortir des enfers
Des cyprès , des lauriers , des fers ,
La Mort , la Gloire , et le Délire.
Ces masses de bronze et d'airain ,
Où l'art sinistre de la guerre
Renferme les feux du tonnerre ,
Déjà sur leur affreux chemin
Ecrasent dans le sein de Flore
Les myrtes , les roses , le thym ,
Qu'un ciel plus doux faisoit éclore.
Déjà le laboureur déplore
Ses sillons foulés et détruits.

Au lieu des plantes et des fruits
Dont elle alloit être parée,
La terre aride et déchirée
Se couvre d'un horrible amas
De tentes, d'armes, de soldats ;
Et cette mere languissante
Gémit en voyant ses enfants
Etouffer la moisson naissante
Pour se creuser des monuments.

O vous qu'à regret j'envisage
Dans ces dangers et ces travaux,
Vous qui les cherchez en héros,
Et les voyez des yeux du sage,
Quand reverrai-je l'heureux temps
Où, la paix calmant les ravages,
Et laissant vivre les vivants,
Vous reviendrez sur nos rivages
Cueillir les fleurs de vingt printemps,
Et partager sous nos ombrages
Le sort sensé des bonnes gens,
Loin des querelles d'Allemands,
Des pandoures antropophages,
Et tels autres mauvais plaisants !
Hâtez-vous sous l'astre propice
D'un roi que suivent constamment
L'Amour, la Victoire, et Maurice :
Consommez l'asservissement
De ces fiers et foibles Bataves
Qui, craignant leur dernier moment,
Viennent tumultuairement
De se redonner des entraves
Proscrites solennellement
Par leurs ancêtres moins esclaves ;
A notre destin immortel
Ramenez ces moments illustres,
Ces conquêtes dont le Texel

Tremble encore après quinze lustres.

Quel boulevard résistera

Au vainqueur qui le redemande?

Le même Mars regne, commande;

Le même sort obéira.

Sur les remparts de la Hollande

Allez, arborez la guirlande

Des lis qu'ils ont portés déjà;

Et ramenez à l'opéra

Les présidentes de Zélande

Et les baronnes de Bréda;

Afin que, si l'effroi, la haine,

Où le vain désespoir entraîne

Les époux à Batavia,

On puisse, comme il conviendra,

Consoler la haute puissance.

De leurs veuves pendant l'absence;

Et que jonquille et nacara

Fassent les honneurs de la France

A la sotte qui les prendra.

Mais quelle vaine et chère image

M'entretient déjà du retour,

Quand nous sommes si loin du jour

Qui doit finir votre esclavage?

Jusque-là quel affreux tourment!

Quel vuide! quel désœuvrement!

Que d'ennui, qu'en vain on évite,

Et qu'on retrouve à tout moment,

Vous attend, vous suit, vous agite!

Que le camp le plus triomphant

Pese au vrai sage qui l'habite!

Au milieu des sots embarras,

Des longs diners et du fracas

De tant de gens braves et plats

Que l'éternelle Flandre assemble,

Je ne vous plaindrai pourtant pas,

Si vous êtes souvent ensemble :
Dans ce pays triste et perdu ,
Vous trouvez et vous pouvez rendre
La douceur de causer , d'entendre ,
Et le plaisir d'être entendu :
Parmi les ennuis de la gloire ,
L'air grivois et le mauvais ton
De ce peuple à cravate noire ,
Qui n'a de conversation
Que pour dîner avec Grégoire
Ou pour souper avec Fanchon :
Dans cette troupe non lettrée
De petits messieurs si parfaits ,
Si ridicules , si ginguets ,
Dans la populace dorée
De jeunes et vieux freluquets ,
L'un de l'autre ressource heureuse ,
Vous vous dédommagez tous deux
De tant de milliers d'ennuyeux
Qui bordent la Dyle et la Meuse ;
Et, sous les tonnerres de Mars
Philosophes libres et calmes ,
Des muses et de tous les arts
Vous joindrez les fleurs à ces palmes
Qui couronnent vos étendards :
Ainsi sous le ciel atlantique ,
Et près du tombeau de Didon ,
Lélius avec Scipion
Retrouvoit Rome dans l'Afrique ;
Dans cette pompe et ce fracas
De faisceaux , d'aigles , de combats ,
Aux champs du barbare Gétule ,
Tous deux se rendoient les loisirs ,
Les arts , la langue , les plaisirs
Et de Tibur et de Tusculé.
Faits , comme eux , pour les agréments

De l'heureuse philosophie,
 Vous adorez les arts charmants
 De l'Attique et de l'Ausonie.
 Et ce n'est point la flatterie
 Qui vous joint à ces noms brillants
 Dans le temple de Polymnie;
 Détestant le fade jargon
 De la basse cajolerie,
 Je ne chante que la raison,
 La vertu, l'ame, le génie;
 Et je ne donne rien au nom,
 A qui la foule sacrifie.
 Oui, si vous n'aviez à mes yeux
 Que les rangs, les titres nombreux
 Des ducs, des pairs, des connétables,
 Mes hommages indépendants
 N'inscriroient pas vos noms durables
 Dans les fastes vainqueurs des temps :
 Des esprits vrais et raisonnables,
 Pensant par eux, invariables,
 Malgré les phosphores divers
 Et tous les pompons méprisables
 Qui coiffent ce plat univers;
 Des grands, sans bassesse et sans airs,
 Instruits sans cesser d'être aimables;
 Des cœurs toujours irréprochables
 Dans un séjour faux et pervers :
 Voilà les héros véritables
 Et de mon ame et de mes vers.

E ben sa Roma che l'onor primiero
 Di nostre muse è lo splendor del vero.

GUIDI.

XVI. A M. DE TOURNEHEM

Directeur et ordonnateur-général des bâtimens du roi,
sur la colonne de l'hôtel de Soissons.

Vous à qui les enfans d'Apelle,
Ve Phidias, de Praxitele,
Dont devoir des progrès nouveaux,
Rendez à d'antiques travaux
Une gloire toute nouvelle;
Sauvez-les du sein des tombeaux,
Et qu'ils consacrent votre zele.

Dans les ruines d'un palais
Dont l'architecture grossiere
Ne pouvoit laisser de regrets,
En retombant dans la poussiere,
Vaste enceinte, informe carriere,
Qui n'offre plus que les débris
Des murs qu'éleva Médicis;
Il est un ouvrage durable,
Que deux siècles ont respecté,
Et dont notre âge est redevable
Aux yeux de la postérité:
Cependant à son jour suprême
Ce monument semble arrivé,
Et peut-être en cet instant même
Le fer destructeur est levé.
Aux yeux d'un adjudicataire
Qui calcule et ne pense pas,
Cet ouvrage, peu nécessaire,
N'est que du fer et qu'un amas
De pierres qu'il vend à l'enchere:

Souffriroit-on ce trait honteux
D'une gothique barbarie
Dans les jours les plus lumineux
Des talents et de l'industrie ?
Déjà cette ville chérie,
Cette souveraine des arts
Et des agréments de la vie,
Qui les verse de toutes parts
Sur l'univers, qui l'étudie
Et tient sur elle ses regards ;
Paris, le temple du génie,
Offre trop peu de monuments
Où Rome, Athènes, Alexandrie,
Consacroient les faits éclatants,
La puissance de la patrie,
Et le témoignage des temps.
Privés d'une magnificence
Si commune aux peuples divers
Qui régnerent avant la France
Sur les arts et sur l'univers,
Verrions-nous dans notre indigence
Le vil intérêt, l'ignorance,
Prévenir les efforts des ans,
Et de nos embellissements
Précipiter la décadence
Dans ces mêmes jours si brillants
Où l'heureuse Paix, l'Abondance,
Et tous les Plaisirs renaissants
Vont ranimer d'intelligence
Tous les arts et tous les talents ?
Tandis qu'il en est temps encore,
Détournez d'odieuses mains,
Vous que l'architecture implore
Contre leurs efforts inhumains ;
Qu'échappées aux premiers outrages
Qui menacent ses fondements,

Cette colonne à tous les âges
Transmette d'illustres images
De la splendeur de notre temps ,
Et pour de plus heureux usages
Reçoive d'autres ornements :
Car , dans mes craintes pour sa gloire ,
Je ne regrette point ici
L'astrologique observatoire
Que Médicis avoit bâti
Pour le chimérique grimoire
De Gauric et de Ruggéri ;
Non , c'est déjà trop de l'histoire
Pour ces faits dignes de l'oubli ,
Sans que le ciseau doive aussi
En éterniser la mémoire.
Qu'illustré , changé , rajeuni ,
Ce monument soit enrichi
Des attributs de la victoire ,
Et que Lawfelt ou Fontenoi
Y gravent l'immortelle gloire
Et les travaux du plus grand roi.
La colonne qu'Apollodore
Jadis érigea pour Trajan
De celle qui nous reste encore
Nous dicte l'usage et le plan ;
Rivale du culte héroïque
Dont Rome honora les vertus ,
Que la COLONNE LODOÏQUE ●
Offre d'aussi justes tributs.
Trop étranger dans l'apanage
Et du Bramante et du Bernin ,
Oserai-je de cet ouvrage
Ebaucher un foible dessin ?
C'est peut-être une rêverie
Que ma muse crayonnera ;
Mais c'est rêver pour la patrie ,

Et l'objet me justifiera.

Au lieu de la sphere armillaire
Que la colonne élève aux cieux ,
Plaçons l'image anguste et chere
D'un monarque victorieux ,
Et que ce phare lumineux
Au-dessus du rang ordinaire
Des monuments de nos aïeux ,
Sur le bronze et l'or , à nos yeux
Présente l'astre tutélaire
De tant de triomphes fameux.
Et tandis que ce noble hommage ,
Trophée unique en nos climats ,
Et digne du goût de notre âge ,
Peindra les héros des combats ,
Qu'ailleurs une place immortelle
S'élève au héros de la paix ,
Monument brillant et fidele
De l'amour , du respect , du zele ,
Et des talents de ses sujets ;
Les ministres de Calliope
Y graveront le nom sacré
D'un monarque , heureux , adoré ,
Et le bienfaiteur de l'Europe.

XVII. SUR L'ÉGALITÉ.

Tout est égal après les dieux.
Le même jour , la même argile ,
Nous donna les mêmes aïeux ;
Et malgré ces tributs honteux
D'une dépendance servile ,
Que l'opinion imbécille

Paye à des titres fastueux,
Exempte d'un culte hypocrite,
La raison ne connoît de rangs
Que ceux que donne le mérite,
Et de titres que les talents.
Sur la liste qu'elle a des hommes
Peu de noms se trouvent écrits.
Trop souvent les riches lambris
N'enferment que de vains fantômes,
Le vil objet de ses mépris;
Tandis que sous un toit vulgaire,
Loin de l'insolence et des grands,
Aux pieds d'un mortel solitaire
Elle va porter son encens.
Toi, qu'elle suit et qu'elle éclaire;
Toi, qui ne t'es jamais prêté
Aux bassesses de l'imposture;
Toi, dont l'inflexible droiture
N'a jamais encore écouté
Que les règles de la nature
Et que l'austère vérité;
Viens, ami, fuyons les idoles
Que fabriqua la vanité:
Convaincus de l'égalité,
Vengeons contre des dieux frivoles
L'injure de l'humanité;
Et, libres d'un hommage infâme,
Loin de la foule relégués,
Ne distinguons que ceux que l'ame
Et les talents ont distingués.
Quels sont donc aux yeux des vrais sages
Les talents, ce céleste don ?
Tout en usurpe les hommages,
Et tout en profane le nom.
Appartient-il ce nom sublime
A tous ces arts laborieux

Nés du luxe qui les anime ,
Et du besoin industrieux ?
Ainsi donc confondus sans cesse ,
Le hasard , l'instinct et l'adresse ,
Sous ce nom viendroient se placer
Au même degré de noblesse
Que la dignité de penser.
Parmi l'aveugle multitude ,
Et chez le vulgaire des grands ,
L'industrie et la docte étude
N'ont point de grades différents :
Les plus nobles fruits de nos veilles
N'y trouvent pas d'autre destin
Que les mécaniques merveilles
Ou de la voix ou de la main ,
Et dans cette estime stupide
On voit ensemble confondus
Horace avec Tigellius ,
Et Praxitele et Thucydide ,
Et Cicéron et Roscius.
Mais la fiere philosophie ,
Instruite sans prévention
Que souvent le même génie
Est un aigle chez l'industrie ,
Un insecte chez la raison ,
Ne souffre point qu'un même nom
Honore sans distinction
Ce qui végete et ce qui pense ,
Ni qu'on associe à ses yeux
La matiere et l'intelligence ,
Les automates et les dieux.
Fidèle aux lois qu'elle m'inspire ,
Je n'appelle ici les talents
Que l'art de penser et d'écrire ,
L'art de peindre les sentiments ,
Et que les dons de ce génie

Qui fait dans des genres divers
Les oracles de la patrie
Et les maîtres de l'univers.
Qu'on ne pense point qu'idolâtre
Des lyriques divinités,
Je n'aie offert que leur théâtre,
Ou que leurs autels écartés.
Tous les esprits ont mon hommage;
J'adore Homère et Cicéron,
Démosthène, Euclide, et Platon;
Et, pour embellir la raison,
Si du poétique rivage
Aujourd'hui j'emprunte le ton,
Qu'au hasard et sans esclavage
La rime s'offre à mon pinceau,
Je m'arrête au vrai de l'image
Et non au cadre du tableau.
Loin du palais où l'opulence
Attire un peuple adulateur,
Loin de l'autel où l'on encense
Le fantôme de la grandeur,
Dans une heureuse solitude
La raison regne, et sous ses lois
Y rassemble ces esprits droits
Échappés à la servitude
Des préjugés et des emplois.

XVIII. A M^{ME} DE GÉNONVILLE

Les fleurs dont l'Amour se couronne
Et que voit naître le printemps,
Aux trésors tardifs de l'automne
Viennent mêler leurs ornements,

Et de leurs bouquets éclatants
Rajeunir le sein de Pomone ;
Ainsi par un heureux destin
Du temps jaloux bravant l'outrage ,
Ton esprit charmant et badin
Jette des fleurs sur son passage ,
Et fait briller le soir de l'âge
De tout l'éclat de son matin.
Poursuis, aimable Génouville ,
Embellis-toi de ta gaité ;
Que par ta voix tendre et facile
Le vif et joyeux vaudeville
Souvent à table soit fêté ,
Et par les Plaisirs invité
S'y place au sein de sa famille ,
Lorsque le nectar qui pétille
Sous les bouchons emprisonné ,
Court remplir le crystal fragile
Où , brillant d'un éclat mobile ,
Il sourit à l'œil étonné.

Quelquefois attendant l'aurore
Au milieu des jeux et des ris ,
Livre tes pas à Therpsichore ,
Dis des bons mots à tes amis.
L'amitié , que ton cœur adore ,
Loin de toi bannit les soucis ;
Mais pour mieux les chasser encore
Tu t'occupes des bons écrits
Que le bon siècle vit éclore :
Semblable au Zéphyre amoureux
Qui , du printemps enfant volage ,
Court à chaque fleur d'un bocage
Porter le tribut de ses feux ,
Tour-à-tour Racine et Molière ,
Chaulieu , Montagne , et la Bruyère ,
Viennent s'asseoir à tes côtés

Dans ton asile solitaire,
 Et sous leurs crayons enchantés
 Tu vois d'une douce lumière
 Briller d'utiles vérités.

XIX. A M. DE MONREGARD.

Envoyée avec un pâté de quatre canards , dans le temps
 de la grippe. 1776.

D'UNE province où la franchise
 Et la loyauté du vieux temps
 Sont encor des bons habitants
 Le cri de guerre et la devise,
 Quatre hermites, en robe grise,
 Gens tout neufs, bien de leur pays,
 Dont l'air grave, le sang rassis
 N'annonçoient guere l'entreprise,
 Bravant les périls infinis,
 Les glaces, la neige et la bise
 Dont les chemins sont investis,
 Ce matin même sont partis,
 Quoi que le thermometre en dise,
 Et qui mieux est pour eux, ou pis,
 A la triste époque précise
 Où la grippe, dont nuls abris
 Ne peuvent sauver la surprise,
 Menant la fièvre, les soucis,
 Les faux docteurs, les faux récits;
 L'affreuse grippe, en pleine crise,
 Enveloppe, agite, maîtrise
 Jeunes et vieux, grands et petits,
 L'élégante sous ses lambris,

Sous le chaume la pauvre Lise,
Les hauts penseurs, les sous-esprits,
Le talon rouge, le commis,
Et la duchesse, et la sœur grise.
Pour être capable ou tenté
De leur périlleuse aventure,
Il faut être eux, en vérité,
Ou l'ours le mieux empaqueté
Dans son capot et sa fourrure.
Enfin, tant bien que mal munis,
Sous les nuages rembrunis
D'un ciel glacé que tout redoute,
Les quatre pèlerins unis,
Clos et couverts, ne voyant goutte,
Ont pris le chemin de Paris,
Où, s'ils arrivent sans déroute,
Pomar, Voujault, Grave, et Chablis,
Des rayons de leur mere-goutte
Voudront bien réchauffer sans doute
Les pauvres frères engourdis.
Il est pourtant quelques avis
Qu'ils pourront bien faire la route
À leur honneur, frais et fleuris,
Grace au tissu de leurs habits :
Un autre eût dit, grace à la voûte
Sous laquelle ils sont établis ;
Et des savants lourds, peu polis,
Diroient crûment, grace à la croûte,
Un bon campagnard du canton,
Sachant leur destination,
Et séduit par l'heureuse image
Du terme de leur mission,
De grand cœur partiroit, dit-on,
Pour revoir ce brillant rivage :
Non que dans ses déserts chéris
Il éprouve l'impatience

D'aller retrouver à Paris
Le bruit, le faste, l'importance,
Les grands plaisirs, les grands ennuis,
Les courts succès prônés d'avance,
Les nouveautés de tous pays,
Les chefs-d'œuvre sans conséquence,
Et ces tourbillons infinis
D'intrigues, d'airs, et d'élégance,
Où l'amitié, sans consistance,
N'est plus qu'une gaze, un vernis,
Le voile de l'indifférence,
Des faussetés et du mépris;
Où ce bon honneur de jadis
N'est plus qu'une foible nuance,
L'air du bonheur, un coloris
Qui couvre à peine l'indigence
De nos cœurs vides et flétris;
Et l'esprit, ou son apparence,
Ses tours de force, ses propos,
Une lassante contredanse
De sants périlleux et de mots.
Sans doute on est bien imbécille
Et rouillé bien profondément
D'avoir si peu d'empressement
Pour les fêtes, le goût, le style
De ce peuple doré, charmant,
Loin de qui vraisemblablement
Tout est triste, gauche, stérile,
Et d'un gothique accoutrement;
Tous ces provinciaux ignares,
Qui s'avisent d'être contents,
Sont bien à plaindre, bien bizarres
Dans leur bonheur de bonnes gens.
Pour faire aussi l'aveu sincère
De son mauvais goût, si contraire
A tant d'incroyables talents

Qui font bruire en ces moments
Dans tout le globe littéraire
Les bombes, les petits volcans ;
S'il eût été, loin de nos champs ,
A travers les glaces de l'Ourse ,
Revoir la ville du printemps ,
Il n'auroit point fait cette course ,
Par des desirs bien violents
D'aller recueillir à la source
L'ambre et l'or des parleurs du temps ,
Ces distributeurs éclatants
De la phrase et de la lumière ,
De leur siècle docteurs régents ,
Nouveaux copistes de vieux plans ,
Où , sous un ciel à leur manière ,
Enfin la vérité première ,
Jusqu'ici cachée au bon sens ,
Dicte ses lois par leurs accents ;
Scene vaste , sombre , profonde ,
Où , grace à leurs rayons puissants ,
On voit sautiller à la ronde
Les lampions resplendissants
D'une raison neuve et féconde
Que , jusqu'à leurs jours bienfaisants ,
Ignoroit encore le monde ,
Ce pauvre enfant de six mille ans.

Ce grand spectacle de notre âge ,
Ces bruyants hochets du moment ,
Tous ces objets également
De plaisanterie et d'hommage ,
De ridicule et d'engoûment ,
Pour la multitude volage
Qui prône et siffle en un instant
Les brochures de tout étage ,
Et la fureur et le néant
De vouloir être un personnage ;

Toutes ces clartés de passage
Séduiroient médiocrement
Un Gaulois sans beaucoup d'usage,
Borné tout naturellement
A la simplesse du vieil âge,
Et qui n'auroit point l'avantage
De saisir assez lestement
Le sentencieux persiflage
Du sophistique enivrement,
Ni de sentir bien vivement
Cet éternel enfautillage
Du ton qui veut être plaisant,
Tous ces grands rires d'un moment
De tant de gens gais tristement,
Et ce délicieux ramage,
Ce jargon d'un ennui charmant :
Il n'auroit quitté sa retraite
Que pour un asile enchanté,
Dont il connoît, dont il regrette
L'agrément, la tranquillité,
Les jours sans inégalité,
L'esprit au ton de la nature,
L'amitié franche, la droiture,
Et cette si bonne gaîté,
La compagne fidele et sûre
Du bonheur et de la santé.
Plein de cette image si chère,
S'il avoit pu tout uniment
Quitter son manoir solitaire
Sans braver fort imprudemment
Un oracle de l'atmosphère,
Au lieu d'être, dans cet instant,
A tracer sur un froid pupitre
Cette longue petite épître,
Qu'il vous griffonne en grelottant,
Déjà bien loin, et bien content,

Presque aux deux tiers de sa journée ,
Il auroit vu , courant les champs ,
Huit ou neuf postillons jurants
Contre la course et la gelée ,
Tous à-peu-près aussi rians ,
Tous avec mêmes agréments ,
Air transi , voix rauque , altérée ,
Oeil larmoyant , face empourprée ,
Rhume dont on ne connoît pas
La naissance ni la durée ,
Pelisse de toile cirée
Sous une gaze de frimas ,
Ceinture de neige entourée ,
Bonnet de peau d'ours presque ras ,
D'où l'on voit descendre assez bas
En ligne droite et bien tirée
Des cheveux lustrés de verglas ,
Tels qu'on voit dans les vieux Atlas
La chevelure de Borée.
Quoi qu'il en soit , pour dire enfin
Avec une entière franchise
Son aventure et son chagrin ,
Aujourd'hui même , sans remise ,
Il devoit se mettre en chemin ,
Si le redoublement soudain
De ce vent d'est , joint à la bise ,
Ne l'eût détaché ce matin
De sa dangereuse entreprise :
Tremblant au présage fatal
De ce ciel menaçant et sombre ,
Il a cru , sous ce noir signal ,
De Réaumur entendre l'ombre
Du sein d'un tube glacial
Prédissant , d'un ton sépulcral ,
De nouveaux désastres sans nombre
A qui , courant tant bien que mal ,

De son réduit quitteroit l'ombre :
D'ailleurs même , sans Réaumur ,
Un autre oracle non moins sûr
A dû guider sa prévoyance ;
Cette grippe a déjà sur lui
Trop bien exercé la puissance
Du régime et de son ennui ,
Pour s'en procurer aujourd'hui
Une seconde expérience.
Peut-être bien traitera-t-on
Cette prudence de chimere ,
Ce voyage d'imaginaire ,
Et le voyageur de poltron ;
Mais soit que l'on s'en moque ou non ,
Il pense , d'après la coutume
Des bonnes gens sans aucun art ,
Qu'il vaut mieux courir le hasard
D'un ridicule que d'un rhume.

Je suis confus , épouvanté
De cette longue rêverie :
Auriez-vous cru voir à côté
De quelques mots pour un pâté
Cette incroyable compagnie
Si disparate pour le nom
Et pour la physionomie ,
L'élégante , le postillon ,
Les esprits , la grippe , le ton
De l'antique philosophie ,
Et la morale , et le pompon ,
Les entrepreneurs du génie ,
Les livrets à prétention ,
Et la raisonneuse manie
Dont l'âpre et sèche fantaisie
Est la grippe de la raison ,
Et des esprits à l'agonie ?
Grace au ciel elle va tombant

Ainsi que l'autre épidémie.
L'erreur n'est qu'une maladie
Dont le cours est plus ou moins lent,
Mais qu'enfin le temps expédie :
La seule antique Vérité,
Toujours jeune aux yeux des vrais sages,
Toujours forte au sein des ravages
Et des jours de calamité,
Qui souvent des terrestres plages
Alterent la salubrité,
S'avance avec égalité
A travers les vents, les nuages,
Et l'errante mortalité :
Son trône, porté sur les âges,
Voit disparaître à sa clarté
L'intempérie et les orages
Dont chaque siècle est agité ;
Sa sublime simplicité,
Surmontant le ton exalté
Des pancartes et des adages
D'un empirisme répété,
Use tour-à-tour les ouvrages,
Les treteaux et les personnages,
Et leur pauvre célébrité ;
Elle efface avec majesté
Les maux de leurs divers passages
Et les roses de la santé
Reffleurissent sur nos rivages :
Nul faux système brillanté,
Nulle éphémère obscurité
N'arrive à la sphere éternelle
Des rayons de la vérité ;
Nul souffle de la nouveauté
N'atteint la fleur toujours nouvelle
De sa fraîcheur, de sa beauté,
Et de sa jeunesse immortelle.

ÉPITRE XIX.

Il faut avoir assurément
Une bien belle confiance
Dans toute l'heureuse indulgence
Dont la raison use aisément,
Sans prendre la triste balance
Où la moderne suffisance
Pese jusqu'à l'amusement :
Il faut toute mon assurance
Dans cette amitié qui m'entend
Pour vous envoyer bonnement
Ces riens tracés à l'aventure,
Et qui sans dessein, je vous jure,
Commencés je ne sais comment,
Se sont chargés, chemin faisant,
De crayons de toute figure.
Ils finiroient je ne sais quand,
Et me rendroient la fantaisie
De cette libre poésie
Qui fut un de mes premiers goûts,
Si je n'écoutois que l'envie,
Le charme d'écrire pour vous :
Mais comme il se pourroit bien faire
Que cette lettre, allant son train,
M'amuseroit seul à la fin,
Sans trop mériter de vous plaire,
Non plus qu'aux Graces, que d'ici
Je crois voir, pour me lire aussi,
Quitter une harpe légère
Plus brillante que tout ceci ;
Rendu bientôt à mon silence,
Je fuirai toute ressemblance
Avec l'ivresse et les longueurs
De ces messieurs les amateurs
Dont la musique est la manie,
Insatigables auditeurs
De leur personnelle harmonie ;

Flûte, guitare, ou violon,
Hautbois, ou cor, violoncelle,
N'importe sur quoi leur beau zèle
Exerce sa prétention,
Leur réveil, chaque matinée,
Autour d'eux fait tout retentir :
Charmants, jouant faux à l'année,
Mais d'amitié, pour leur plaisir ;
L'ort souvent une heure est sonnée,
Ils ne songent point à finir.
O que cette ardente furie
De répétitions sans fin
Seroit promptement rafraîchie,
S'ils sentoient le mal du voisin
Que leur tendre goût supplicie,
Et qui, chaque jour plus hagrín,
Plus écrasé de symphonie,
Jure d'aller le lendemain
Consulter, pour prendre à partie
Son mélodieux assassin.
Et s'instruire (preuve servie)
Par un délibéré certain,
Si cette peste du matin
(La lyrique épizootie)
N'est pas un moyen souverain
Pour casser un bail même à vie,
Et si la coutume contient
Sous le titre des servitudes
Jusqu'à quel point la loi soutient
L'amateur faisant ses études !
C'est peu que le talent bénin,
La tant douce monotonie
De ces messieurs, dont tout est plein,
Occupe, amuse, gratifie,
Charme leur plus proche voisin,
Heureux de la première main

Sous le feu même du génie ;
Leur épidémique harmonie ,
De proche en proche s'abaissant
Sur le quartier , sur le passant ,
Vous fait bâiller la compagnie ;
Et du symphoniste argentin
Doublant le rôle et la couronne ,
Unit, dans son brillant destin ,
Au don d'ennuyer en personne
L'art d'ennuyer dans le lointain.
Je ne sais trop si je m'explique :
Au reste , si ces traits galants
Présentent mal de la musique
Les matineux freres servants ,
Il ne faut que changer l'adresse :
Vous aurez , presque aux mêmes traits ,
Des amateurs de pire espee ,
Ces longs liseurs de verselets
D'une pesante gentillesse ,
Ces porteurs d'odes , de couplets ,
De madrigaux et de bouquets
D'une fadeur enchanteresse ,
Tous gens couronnés de leur main ,
D'autant plus mortels au prochain ,
Que , si leur beau feu vous approche ,
Sans dire gare , armés soudain ,
Ils tirent la mort de leur poche.
Non contents d'amuser Paris ,
Leur gloire va gagnant pays
Par la renommée ou le coche ;
Les confidences , les honneurs
De leurs personnelles lectures
Etendant bientôt leurs faveurs ,
Par la presse , par les voitures ,
Sur nos lointains sement les fleurs
Avec l'opium des brochures ;

Et leurs guirlandes et leurs fruits ,
Portant leur parfum spécifique
Par-delà nos climats séduits ,
Vont faire bâiller l'Amérique.
Je crains leur rôle , et je m'enfuis.

XX. FRAGMENT

DU

CHARTREUX.

Au sujet d'une femme qu'il avoit connue.

J me rappelle avec transport
Les lieux et l'instant où le sort
M'offrit cette nymphe chérie
Dont un regard porta la vie
Dans un cœur qu'habitoit la mort.

.

Félicité trop peu durable !
Il passa, ce songe enchanteur ;
Et je n'aperçus le bonheur
Que pour être plus misérable.

.

La paix de ce morne séjour
Ne peut apaiser ma blessure ;
Pour jamais je sens que l'Amour
Habitera ma sépulture.
En vain tout offre dans ce lieu
De la mort l'affreuse livrée ;
D'épines, de croix entourée,

La mort n'écarte point ce dieu :
 Par lui mon autre funéraire
 Brille des plus vives couleurs ;
 Et ses mains répandent des fleurs
 Sur les cilices et la haire.

.....
 Déjà le bruit lugubre et lent
 De l'airain aux accents funèbres
 Me dérobe à l'enchantement,
 Et m'appelle dans les ténèbres ;
 Déjà dans un silence affreux,
 Sous un long cloître ténébreux,
 Que terminent des lampes sombres,
 Je vois errer les pâles ombres
 Des solitaires de ces lieux.

.....
 A travers leur dehors sauvage
 Ces lentes victimes du temps,
 Ces fantômes, ces pénitents,
 Dans un éternel esclavage
 Me semblent libres et contents
 Sous le poids des fers et de l'âge.
 Contents ! Hélas ! ils n'ont point vu...
 O Dieu ! si de mon immortelle
 Un regard leur étoit connu,
 Verroient-ils un bonheur loin d'elle ?

.....
 Mais vous, que nos déserts épais,
 Nos tombeaux, notre nuit profonde,
 N'entourent point de leurs cyprès,
 Vous, heureux habitants du monde,
 Qui vivez, qui voyez ses traits,

.....

Pouvez-vous la quitter jamais ?
 Pour elle votre ame ravie
 N'a-t-elle pas trop peu de temps
 De tout l'espace de vos ans ?
 Je voudrois de toute ma vie
 Acheter un de vos instants !

.

 Contraint de dévorer mes peines
 Parmi le silence et l'effroi
 De ces retraites souterraines,
 Toujours seul, toujours avec moi,
 Exclus de l'asile ordinaire
 Que la nature ouvre au malheur,
 Je suis privé, dans ma misere,
 De la consolante douceur
 De pouvoir répandre mon cœur
 Dans l'ame sensible et sincere
 D'un fidele depositaire
 De mon éternelle douleur.
 Rien n'offre en ce monde sauvage
 Ni soulagement ni pitié ;
 Et, pour en achever l'image,
 On n'y connoît point l'amitié.
 Si quelquefois moins égarée
 La raison me luit un instant,
 Et me dit qu'un travail constant
 Trompera l'immense durée
 Du temps qui fuit si lentement
 Pour un ame désespérée ;
 Plus forte que tous mes projets,
 Bientôt une image adorée
 Se fait voir dans tous les objets.

.
 De mes crayons, de mon ciseau
 Elle est le guide et le modele ;

Sur le tour un essai nouveau
Chaque jour lui promet mon zele.

.
.

Si je cultive, dès l'aurore,
Ces jasmins, ces myrtes, ces fleurs,
C'est pour offrir l'encens de Flore
Et les plus brillantes couleurs
A l'immortelle que j'adore.

Quand cette vigne dont mes mains
Guident la seve vagabonde
Répond au soin qui la féconde
Et se couronne de raisins :
Croissez, leur dis-je avec tendresse,
Fruits heureux, embellissez-vous ;
Que sur vous l'automne s'empresse
Et vous livre au sort le plus doux !
Défendus par ma vigilance
De mille insectes renaissants
Garantis de la violence
Et du sagittaire et des vents,
Dans votre fraîcheur la plus pure
Au sein des hivers dévorants,
Vous irez porter mon encens
Et l'hommage de la nature
A la déesse du printemps.

.
.

Ces dons de l'amour et des arts
Présentés sous le nom du zele,
Seront offerts à ses regards.
Dieux ! ils seront touchés par elle !
Avant que de m'en détacher
Que des pleurs, des baisers de flamme,
Fassent passer toute mon ame
Dans ces dons qu'elle doit toucher !

ODES.

I. AU ROI,

SUR LA GUERRE. (1)

AINSI les héros de Solime
Respectoient le sang des humains ;
Ainsi, pour désarmer le crime,
Ils n'armoient qu'à regret leurs mains :
A l'ombre des sacrés portiques,
Rois citoyens, rois pacifiques,
Ils fuyoient les champs du trépas ;
L'ordre exprès du Dieu des batailles
A de sanglantes funérailles
Pouvoit seul conduire leurs pas.

Toujours l'ange de la victoire
Précédoit leurs fiers bataillons,
Toujours les ailes de la gloire
Reposoient sur leurs pavillons :
Tels sont les exploits et les fêtes
Que l'aurore de tes conquêtes,
Grand roi, présage en tes beaux jours ;
Des princes l'honneur de son temple
Le ciel te voit suivre l'exemple ,
Il te doit les mêmes secours.

Combattre et vaincre sans justice ,
De tous les rois être ennemi ,
C'est être héros par caprice ,
C'est n'être héros qu'à demi :

(1) En 1733.

Loin de nous ces vainqueurs bizarres,
Qui, de leurs sujets, rois barbares,
Méprisent les cris douloureux !
Loin cette gloire trop funebre,
Qui, pour les jeux d'un fou célèbre,
Fait un peuple de malheureux !

La France, exempte de ces craintes,
Souscrit aux vœux de ta vertu ;
Ses palmes ne seront point teintes
D'un sang à regret répandu :
Instruite que tu dois tes armes
Au sort du monde, à ses alarmes,
Aux égards d'un auguste amour,
Sa fidélité s'intéresse
A cette héroïque tendresse
Qui forge ton glaive en ce jour.

Moins sensible aux conquêtes vastes
Qu'à l'heureux sort de tes sujets,
Tu faisois écrire tes fastes
Par la main seule de la Paix ;
Mais le Souverain des armées
Veut que tes mains plus renommées
De lauriers chargent ses autels.
Prends la foudre, et montre à la terre
Que ton cœur n'épargnoit la guerre
Que pour épargner les mortels.

Quels plus équitables trophées
Que ceux que va dresser ton bras
Sur les discordes étouffées (1),
Sur un reste de cœurs ingrats !
En vain l'Envie, au pas oblique,

(1) La Pologne.

D'une suprême république
Vient tenter la fidélité,
Et lui porte d'indignes chaînes
Sous les apparences trop vaines
De secourir sa liberté :

Tu ne paroïs dans la carrière
Que pour dissiper ces complots,
Et lever l'injuste barrière
Qui ferme un trône à son héros :
Secondé par d'heureux ministres,
Tu brises ces trames sinistres.
Qu'il regne ce roi vertueux !
Sa gloire étoit moins bien fondée,
Et sa vertu moins décidée,
S'il n'avoit été malheureux.

Tel qu'après l'éclipse légère
De son empire étincelant
Du sein de l'ombre passagère
L'astre du jour sort plus brillant ;
Tel, vers les régions de l'Ourse
Stanislas reprenant sa course
Eclate enfin dans tout son jour :
Nos cœurs s'envolent à sa suite,
Et jusqu'aux chars errants du Scythe
Portent la voix de notre amour.

Toi, que la Snede en vain desire (1),
Si quelque soin touche les morts,
Ombre, que la Vistule admire,
Que ne reviens-tu sur ses bords ?
Ton aspect domtant la furie
Dans les antres de 3 bérie

(1) Charles XII.

Replongeroit leurs habitants :
Mais tandis que je te rappelle,
Stanislas dans l'ombre éternelle
A précipité ces Titans.

Il regne. Agile Renommée,
J'entends ta triomphante voix ;
La Rebellion désarmée
Tombe, et se range sous ses lois.
Que la brigue s'anéantisse !
Dissipe, céleste Justice,
Un fantôme de royauté ;
Assure à son unique maître,
Au seul qui mérite de l'être,
Un trône deux fois mérité.

Noble compagne des disgraces
Et des splendeurs d'un tendre époux,
Les cieux t'appellent sur ses traces,
Va partager des jours plus doux :
Ton goût, tes vertus révérends,
Tes graces, paroient nos contrées ;
Tu vas emporter nos regrets.
Heureux, en perdant ta présence,
Que l'Esther qu'adore la France
Te retrace dans ses attraits !

Ainsi des rois ton nom suprême,
Puissant Louis, est le soutien ;
En défendant leur diadème
Tu reeves l'éclat du tien.
Où sont ces rivaux indomptables
Qui bravoient tes vœux équitables ?
Qu'ils paroissent à nos regards !
Mais quoi ! leurs cohortes craintives
Ont déjà déserté leurs rives,

Et tu regnes sur leurs remparts.

Doutoient-ils donc que ce tonnerre
Ne fût encor celui d'un roi
Qui sut imposer à la terre
Un silence rempli d'effroi ?
France, si long-temps assoupie,
Va foudroyer leur ligue impie
En souveraine des combats ;
Et compte encor sur leurs murailles
Tes triomphes par tes batailles,
Et tes héros par tes soldats.

Mânes français, mânes illustres,
Vous vainquez dans vos nourrissons ;
Dans un loisir de quatre lustres
Vos faits ont été leurs leçons :
Ils rentrent, héritiers fideles,
Dans ces altières citadelles
Où la gloire porta vos loïs ;
Au sein des palmes de nos peres
De leurs fils les destins prosperes
Ont fait éclore les exploits.

Guidés par ces foudres rapides
Que toujours Mars favorisa,
Ils marchent, vainqueurs intrépides,
Aux yeux du héros d'Almanza.
Tributaire encor de la Seine,
Superbe Rhin, calme ta peine,
Console tes flots en courroux ;
De l'Éridan l'onde enchainée
Va partager ta destinée,
Et ne plus couler que pour nous.

Je vois Villars, c'est la victoire ;

Il fut héros, il l'est encor :
Un nouveau trait s'offre à l'histoire ,
Un Achille dans un Nestor :
Sûr de remettre l'aigle en fuite ,
Fait à vaincre, il mene à sa suite
Les Amours, devenus guerriers ;
Et les Ris, en casques de roses ,
Dans son second printemps écloses ,
Portent sa foudre et ses lauriers.

A sa belliqueuse alégresse
Les vieux vainqueurs qu'il a formés
Sentent renaître leur jeunesse
Et leurs courages ranimés ,
Sur leurs chars, en chiffres durables ,
Ils gravent les noms mémorables
De Stolhoffen et de Denain ;
Déjà, par un nouveau prodige ,
Ils ferment les bords de l'Adige
Aux secours tardifs du Germain.

Amants des vers, ô que de fêtes
Vous promettent ces jours heureux !
De nos renaissantes conquêtes
Renaîtront nos sous généreux :
Reprenons ces nobles guitares
Que touchoient nos derniers Pindares
Pour le héros de l'univers ;
Fleurissez, guirlandes arides :
Toujours les siècles des Alcides
Furent les siècles des beaux vers.

Grand roi, sur ce brillant modèle
Dissipe le sommeil des arts :
Ranime leur burin fidele ;
Par lui revivent les Césars.

Connoît-on ces rois insensibles
Dont les trônes inaccessibles
Furent fermés aux doctes voix ?
Ils n'avoient point fait de Virgiles ;
La mort plongeait leurs noms stériles
Dans la poplance des rois.

Fais naître de nouveaux Orphées ;
C'est le sort des héros parfaits :
Ils assureront tes trophées
En éternisant tes bienfaits.
De tes victoires personnelles
Puissent leurs lyres immortelles
Entretenir les nations ,
Dès que dans nos vertes prairies
Zéphyr sur ses ailes fleuries
Ramènera les alcyons !

Alors les Muses unanimes
Chanteront de nouveaux Condés :
Déjà par leurs faits magnanimes
Les tiens ont été secondés ;
Les Graces briguent l'avantage
De chanter senles le courage
Du jeune héros (1) de leur cour ;
Le Rhin l'eût pris , à son audace ,
Pour le conquérant de la Thrace ,
S'il n'avoit les yeux de l'Amour.

(1) S. A. S. monseigneur le prince de Condé.

II. SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

DANS cet asile solitaire
Suis-moi, viens charmer ma langueur,
Muse, unique dépositaire
Des ennuis secrets de mon cœur.
Aux ris, aux jeux, quand tout conspire,
Pardonne si je prends ta lyre
Pour n'exprimer que des regrets :
Plus sensible que Philomele,
Je viens soupirer avec elle
Dans le silence des forêts.

En vain sur cette aimable rive
La jeune Flore est de retour ;
En vain Cérès, long-temps captive,
Ouvre son sein au dieu du jour :
Dans une lente mélancolie,
Ce Tempé, cette autre Idalie
N'a pour moi rien de gracieux ;
L'amour d'une chère patrie
Rappelle mon âme attendrie
Sur des bords plus beaux à mes yeux.

Loin du séjour que je regrette
J'ai déjà vu quatre printemps ;
Une inquiétude secrète
En a marqué tous les instants ;
De cette demeure chérie
Une importune rêverie
Me retrace l'éloignement.
Faut-il qu'un souvenir que j'aime,

Loin d'adoucir ma peine extrême ,
En aigrisse le sentiment ?

Mais que dis-je ? forçant l'obstacle
Qui me sépare de ces lieux ,
Mon esprit se donne un spectacle
Dont ne peuvent jopir mes yeux.
Pourquoi m'en ferois-je une peine ?
La douce erreur qui me ramene
Vers les objets de mes soupirs
Est le seul plaisir qui me reste
Dans la privation funeste
D'un bien qui manque à mes desirs.

Soit instinct , soit reconnoissance ,
L'homme , par un penchant secret ,
Chérit le lieu de sa naissance ,
Et ne le quitte qu'à regret ;
Les cavernes hyperborées ,
Les plus odienses contrées
Savent plaire à leurs habitants ;
Sur nos délicieux rivages
Transplantés ces peuples sauvages ,
Vous les y verrez moins contents.

Sans ce penchant qui nous domine
Par un invisible ressort ,
Le laboureur en sa chaumine
Vivroit-il content de son sort ?
Hélas ! au foyer de ses peres ,
Triste héritier de leurs miseres ,
Que pourroit-il trouver d'attraits ,
Si la naissance et l'habitude
Ne lui rendoient sa solitude
Plus charmante que les palais ?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté,
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité ;
Mais sous quelque beau ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre
D'où le ciel nous paroît plus beau :
Loin que sa tendresse varie,
Cette estime de la patrie
Suit l'homme au-delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée
S'il succombe au dernier sommeil
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupir s'adresse ;
Là son expirante tendresse
Vent que ses os soient ramenés :
D'une région étrangère
La terre seroit moins légère
A ses mânes abandonnés.

Ainsi, par le jaloux Auguste
Banni de ton climat natal,
Ovide, quand la Parque injuste
T'alloit frapper du trait fatal,
Craignant que ton ombre exilée,
Aux ombres des Scythes mêlée,
N'errât sur des bords inhumains,
Tu priois que ta cendre libre,
Rapportée aux rives du Tibre,
Fût jointe aux cendres des Romains. (1)

Heureux qui, des mers atlantiques

(1) Trist., l. 3, E.

Au toit paternel reviens ,
 Consacre à ses dieux domestiques
 Un repos enfin obtenu !
 Plus heureux le mortel sensible
 Qui reste , citoyen paisible ,
 Ou la nature l'a placé ,
 Jusqu'à ce que sa dernière heure
 Ouvre la dernière demeure
 Où ses aïeux l'ont devancé !

Ceux qu'un destin fixe et tranquille
 Retient sous leurs propres lambris ,
 Possèdent ce bonheur facile
 Sans en bien connoître le prix ;
 Peut-être même fatiguée
 D'être aux mêmes lieux reléguée ,
 Leur ame ignore ces douceurs :
 Il ne faudroit qu'un an d'absence
 Pour leur apprendre la puissance
 Que la patrie a sur les cœurs.

Pour fixer le volage Ulysse ,
 Jouet de Neptune irrité ,
 En vain Calypso , plus propice ,
 Lui promet l'immortalité :
 Peu touché d'une isle charmante ,
 A Pluton , malgré son amante ,
 De ses jours il soumet le fil ;
 Aimant mieux , dans sa cour déserte ,
 Descendre au tombeau de Laërte ,
 Qu'être immortel dans un exil.

A ces traits qui peut méconnoître
 L'amour généreux et puissant
 Dont le séjour qui nous voit naître
 S'attache notre cœur naissant ?

Ce noble amour dans la disgrâce
 Nous arme d'une utile audace
 Contre le sort et le danger :
 A ta fuite il prêta ses ailes,
 Toi (1) qui, par des routes nouvelles
 Volas loin d'un ciel étranger.

Cet amour, source de merveilles,
 Ame des vertus et des arts,
 Soutient l'Homere dans les veilles,
 Et l'Achille dans les hasards ;
 Il a produit ces faits sublimes ,
 Ces sacrifices magnanimes
 Qu'à peine les âges ont crus ;
 D'un Curtius l'effort rapide ,
 L'ardeur d'un Décie intrépide ,
 Et le dévouement d'un Codrus.

Quelle étrange bizarrerie
 Traina ces stoïques errants ,
 Qui, méconnoissant la patrie ,
 Firent gloire d'en vivre absents ?
 Du nom de citoyens du monde
 En vain leur secte vagabonde
 Crut se faire un titre immortel ;
 L'Erreur adora ces faux sages ;
 La Raison, juste en ses hommages ,
 N'encensa jamais leur autel.

Que tout le Lycée en réclame ,
 Je ne connois point pour vertu
 Un goût par qui je vois de l'ame
 Le plus cher instinct combattu.
 S'il faut t'immoler la nature,

(1) Dédale.

Je t'abhorre, sagesse dure,
A mes yeux tu n'es qu'une erreur :
Insensé le mortel sauvage
Qui, pour avoir le nom de sage,
Ose cesser d'avoir un cœur !

Bords de la Somme, aimables plaines,
Dont m'éloigne un destin jaloux,
Que ne puis-je briser les chaînes
Qui me retiennent loin de vous !
Que ne puis-je, exempt de contrainte
Echapper de ce labyrinthe
Par un industrieux essor,
Et jouir enfin sans alarmes
D'un séjour où regnent les charmes,
Et les vertus de l'âge d'or !

III. À M. LE DUC DE S.-AIGNAN,

Ambassadeur de France à Rome.

QUITTE ces bois, Muse bergere,
Vole vers une aimable cour :
Tu n'y seras point étrangere ;
Tes sœurs habitent ce séjour.

Leur art divin dans les beaux âges
Charmoit les plus fiers conquérants :
Il est encor l'amour des sages ;
Mais il n'est plus l'amour des grands.

Art chéri, si Plutus t'exile,
Si les cours ignorent ton prix,

Il te reste un illustre asile ,
Un Parnasse à tes favoris.

De tes beautés arbitre juste ,
Un héros chérit tes lauriers ;
Tel Pollion , aux jours d'Auguste ,
Joignoit le goût aux soins guerriers.

Des chantres vantés d'Ausonie
Mécène fut le protecteur ;
Mais de leur sublime harmonie
Il ne fut point l'imitateur.

L'ami des chantres de la Seine
Unit dans un éclat égal
Au plaisir d'être leur Mécène
Le talent d'être leur rival.

Tu sais , Muse , de quelle grace
Sa lyre anime une chanson ;
On croit entendre encore Horace ,
Ou l'élégant Anacréon.

Du Romain il a la justesse ,
Du Grec l'atticisme charmant ;
Comme eux il offre la sagesse
Sous les attraits de l'enjouement.

Oseras-tu de ta musette
Lui répéter les simples airs ?
Ose ; ta candeur , ta houlette ,
Excusent tes foibles concerts.

On t'a dit sous quel titre illustre
Le T'age autrefois l'admira :
A des succès d'un plus grand lustre

Bientôt le Tibre applaudira.

Sur les campagnes de Neptune
Tu verras partir ton héros.
Si tu peux, sans être importune,
Ose lui parler en ces mots :

Digne fils d'un aimable père,
Héritier de ses agréments,
Imitateur d'un sage frère, (1)
Héritier de ses sentiments ;

Chargé des droits de la couronne,
Allez, montrez dans cet emploi
Que, sans être né sur le trône,
On peut penser et vivre en roi.

Quand votre esprit tranquille et libre
Se permettra quelques loisirs,
Aux beaux lieux que baigne le Tibre
Je vois quels seront vos plaisirs.

Aux beaux vers toujours favorable,
Toujours sensible aux tendres arts,
Vous ramènerez l'âge aimable
Qu'ils durent aux premiers Césars.

On n'y voit plus leur cour antique
Séjour des héros de Phébus :
C'est encor Rome magnifique,
Mais Rome savante n'est plus.

De tant de sublimes génies

(1) M. le duc de Beauvilliers, gouverneur des duchés de Bourgogne, d'Anjou, et de Berri.

Il ne reste chez leurs neveux
Que les chants où leurs symphonies
Charmerent l'oreille des dieux.

Vous chérîrez cette contrée
Et les précieux monuments
Où leur mémoire consacrée
Survit à la suite des temps.

Là de Ménandre, autre Lélîe,
Reprenant l'antique pinceau,
Vous tracerez l'art de Thalîe
A quelque Tércence nouveau.

Vous aimerez ces doux asiles,
Ces bois où le chant renommé
Des Ovides et des Virgiles
Attiroit Auguste charmé.

Dans ces solitudes chéries
De la brillante antiquité
Des poétiques rêveries
Vous chercherez la volupté.

De Tibur vous verrez des traces ;
Et sur ce rivage charmant
Vous vous direz : Ici les graces
De Glycère inspiroient l'amant ;

Là du luth galant de Catulle
Lesbie animoit les doux sons ;
Ici Properce, ici Tibulle,
Soupiroient de tendres chansons.

Aux tombeaux de ces morts célèbres
Vénus répand encor des pleurs ;

L'Amour sur leurs urnes funebres
Attend encor leurs successeurs.

Il garde leurs lyres muettes,
Qu'aucun mortel n'ose toucher,
Et leurs hautbois et leurs trompettes
Que l'on ne sait plus emboucher.

Près de la flûte de Pétrarque
Il garde ce brillant flambeau
Qui sauva des nuits de la Parque
Les conquérants du saint tombeau.

Muses, Amour, séchez vos larmes ;
Rientôt dans ces lieux enchantés
Vous verrez revivre les charmes
De vos disciples regrettés.

Tivoli, Blanduse, Alburnée,
Noms immortels, sacré séjour,
Sur votre rive fortunée
Apollon ramene sa cour.

De n'entendre plus vos Orphées,
Dieux de ces bords, consolez-vous ;
Un favori des doctes Fées
Dans lui seul vous les rendra tous.

IV. A M. L'ARCHEVEQUE DE TOURS.

LOIN de moi, Dêités frivoles,
Que la fable invoque en ses vers !
Muses, Phébus, vaines idoles,

Ne profanez point mes concerts !
Vérité, consacre mes rimes :
Sur tes autels , seuls légitimes ,
On verra fumer mon encens ;
Fille du ciel , Vérité sainte ,
Descends de la céleste enceinte ,
Pese à ton poids mes purs accents.

Les vertus , et non pas la mitre ,
Font la grandeur des vrais prélats :
C'est peu d'en porter le beau titre ,
Si les mœurs ne l'annoncent pas ,
Si la fastueuse indolence ,
Fille de l'oisive opulence ,
Occupe ces trônes sacrés
Où l'humble Foi , mere du Zele ,
Plaça dans un temps plus fidele
Des pontifes plus révérens.

A cet auguste caractere
Un grand cœur répond autrement :
Il n'est le chef du sanctuaire
Que pour en être l'ornement ;
Pour éclairer la multitude
Il puise dans l'active étude
Des immortelles vérités
Cet esprit , ces traits de lumiere ,
Dont sur une contrée entiere
Il doit réfléchir les clartés.

Tels furent , dans l'Eglise antique ,
Digne du Pontife immortel ,
Ces pasteurs d'un zeile héroïque ,
Dont la cendre vit sur l'autel :
Assidus habitants des temples ,
Ils y brilloient par leurs exemples

Plus que par un faste odieux ;
 Et leur humilité profonde
 Leur assuroit l'encens du monde ,
 Et les premiers trônes des cieux.

Oh ! qui te rendra ces oracles ,
 Eglise, immuable Sion ?
 Ne verras-tu plus leurs miracles
 Sur ta fidele nation ?
 Comme une veuve infortunée ,
 A tes malheurs abandonnée ,
 Languiras-tu sans défenseur ?
 Mais à tort j'en forme le doute ,
 Ils vivent ; l'enfer les redoute
 Dans plus d'un digne successeur.

D'un héritier de leur grande ame
 Rastignac t'offre tous les traits ;
 Rempli du même esprit de flamme ,
 Il tient les mêmes intérêts :
 Peuple , spectateur de sa gloire ,
 Parle , retrace la mémoire
 De ces jours de sacrés travaux ,
 Où , dans une noble fatigue ,
 De soi-même on le voit prodigue ,
 En pere , en apôtre , en héros.

Tout vit heureux sous son empire ;
 L'Équité prononce ses lois ,
 Sur son front la douceur res pire ,
 La Bonté parle par sa voix ;
 Du pauvre il prévient la misere ,
 Dans lui l'orphelin trouve un pere ,
 L'innocence y trouve un appui ;
 Il protege l'humble mérite ;
 Et la vertu , souvent proscrite ,

Triomphe toujours devant lui,

Il sait la rendre aimable à l'homme ,
 Et la parer d'attraits vainqueurs ,
 Quand il vent , nouveau Chrysostome ,
 Instruire et réformer les cœurs :
 Son éloquence fructueuse ,
 Par sa force majestueuse ,
 Maîtrise et force les esprits :
 Promenant les graces dociles
 Sur les terres les plus stériles ,
 Il'en forme des champs fleuris.

An goût des sciences sublimes
 Il joint celui des arts charmants ;
 Il aime que l'appât des rimes
 Embellisse le sentiment :
 Le beau seul a droit de lui plaire ;
 Censeur délicat et sincere ,
 Il en décide toujours bien :
 Je croirai mes foibles ouvrages
 Sûrs des plus critiques suffrages
 S'ils peuvent enlever le sien.

V. SUR LA CANONISATION DES SAINTS STANISLAS KOSTKA , ET LOUIS DE CONZAGUE.

QUEL Dien , quelle nouvelle aurore
 Nous ouvre les portes du jour ?
 Un plus beau soleil vient d'éclorre ,
 Et dévoile un brillant séjour.

Que vois-je ? ce n'est plus la terre :
Dans les régions du tonnerre
Je porte mes regards surpris ;
Un temple brille au sein des nues ;
Là sur des ailes inconnues
J'éleve mes libres esprits.

De l'Eternel vois-je le trône ?
Les anges , saisis de respect
De la splendeur qui l'environne
Ne peuvent soutenir l'aspect :
Mais quoi ! vers ce trône terrible,
A tout mortel inaccessible,
Dans un char plus brillant que l'or ,
Par une route de lumière ,
Quittant la terrestre carrière ,
Deux mortels vont prendre l'essor ,

Volez , Vertus , et sur vos ailes
Enlevez leur char radieux ;
Jusqu'aux demeures immortelles
Portez ces jeunes demi-dieux :
Ils vont ; la main de la Victoire
Les conduit au rang que la Gloire
Au ciel dès long-temps leur marqua :
Frappé de cent voix unanimes ,
L'air porte au loin les noms sublimes
Et de Gonzague et de Kostka.

Sur des harpes majestueuses
A l'envi les célestes chœurs
Chantent les flammes vertueuses
Qui consumerent ces beaux cœurs ;
Leur jeunesse sanctifiée ,
La fortune sacrifiée ,
Les sceptres foulés sous leurs pas :

Plus héros que ceux de leur race,
A l'héroïsme de la grace
Ils consacrerent leurs combats.

Tout le ciel, ému d'alégresse,
Chante ces nouveaux habitants;
La Religion s'intéresse
A leurs triomphes éclatants;
La Vérité leur dresse un trône;
La Candeur forme leur couronne
De myrtes saints toujours fleuris,
Et, dans cette fête charmante,
Chaque Vertu retrouve et vante
Ses plus fideles favoris.

Qu'offrois-tu, profane Elysée?
Des plaisirs sans vivacité,
Dont la douceur bientôt usée
Ne laissoit qu'une oisiveté;
Vains songes de la poésie!
Le ciel offre à l'ame choisie
Un bonheur plus vif, plus constant,
Dans les délices éternelles
Qui conservent, toujours nouvelles,
Le charme du premier instant.

Là, goûtant de l'amour suprême
Les plus délicieux transports,
Les cœurs, dans le sein de Dieu même...
Mais quel bras suspend mes accords?
Une secrete violence
Force ici ma lyre au silence;
Tous mes efforts sont superflus :
Sous des voiles impénétrables
Dieu cache les dons adorables
Qui font le bonheur des élus.

Nouveaux saints, ames fortunées,
Ce Dieu, l'objet de vos desirs,
Abrégé vos tendres années
Pour hâter vos sacrés plaisirs :
Jaloux d'une plus belle vie,
La fleur de vos jours est ravie
Sans vous coûter de vains regrets ;
Vous tombez dans la nuit profonde
Trop tôt pour l'ornement du monde,
Trop tard encor pour vos souhaits.

Dans les célestes tabernacles
Transmis des portes du trépas,
Touchez, changez, par vos miracles,
Ceux qui n'en reconnoissent pas ;
Que Dieu, par des lois glorieuses,
Change en palmes victorieuses
Les cyprès de vos saints tombeaux ;
Et que vos cendres illustrées,
De la foi, morte en nos contrées,
Viennent rallumer les flambeaux !

Fiers conquérants, héros profanes,
Pendant vos jours dieux adorés,
Que peuvent vos coupables mânes ?
Vos sépulcres sont ignorés :
Par le noir abyme engloutie,
Votre puissance anéantie
N'a pu survivre à votre sort ;
Tandis que, de leur sépulture,
Les saints régissent la nature
Et brisent les traits de la mort.

Tout change. Des divins cantiques
Je n'entends plus les sons pompeux ;
Le ciel me voile ses portiques

Dans un nuage lumineux.
Tout a disparu comme un songe :
Mais ce n'est point un vain mensonge
Qui trompe mes sens éblouis ;
Rome a parlé ; tout doit l'en croire :
Son oracle a marqué la gloire
De Stanislas et de Louis.

Peuples , dans des fêtes constantes
Renouvelez un si beau jour ;
Prenez vos lyres éclatantes ,
Chantres saints du céleste amour ;
Répétez les chants de louanges
Que l'unanime voix des anges
Consacre aux nouveaux immortels ;
Et que , sous ces voûtes sacrées ,
De fleurs leurs images parées
Prennent place sur nos autels.

Jeunes cœurs , troupe aimable et tendre ,
Formez un nuage d'encens ;
Deux jeunes saints ont droit d'attendre
Vos hommages reconnoissants :
A leur héroïque courage
L'univers a vu que votre âge ,
Capable d'illustres travaux ,
Peut aux enfers livrer la guerre ,
Etre l'exemple de la terre ,
Et donner au ciel des héros.

VI. A UNE DAME,

Sur la mort de sa fille, religieuse à A***.

UNE douleur obstinée
Change en nuits vos plus beaux jours ;
Près d'un tombeau prosternée
Voulez-vous pleurer toujours ?
Le chagrin qui vous dévore
Chaque jour avant l'aurore
Réveille vos soins amers ;
La nuit vient et trouve encore
Vos yeux aux larmes ouverts.

Trop justement attendrie ,
Vous avez dû pour un temps
Plaindre une fille chérie
Moissonnée en son printemps ;
Dans ces premières alarmes
La plainte même a des charmes.
Dont un beau cœur est jaloux ;
Loin de condamner vos larmes ,
J'en répandois avec vous.

Mais c'est être trop constante
Dans de mortels déplaisirs ;
La nature se contente
D'un mois entier de soupirs :
Hélas ! un chagrin si tendre
Sera-t-il su de ta cendre ,
Ombre encor chère à nos cœurs ?
Non , tu ne peux nous entendre ,
Ni répondre à nos clameurs.

La plainte la plus amère
N'attendrit pas le destin ;
Malgré les cris d'une mère ,
La mort retient son butin ;
Avide de funérailles ,
Ce monstre , né sans entrailles ,
Sans cesse armé de flambeaux ,
Erre autour de nos murailles ,
Et nous creuse des tombeaux.

La mort , dans sa vaste course ,
Voit des parents éplorés
Gémir (trop foible ressource !)
Sur des enfants expirés ;
Sourde à leur plainte importune ,
Elle unit leur infortune
A l'objet de leurs regrets ,
Dans une tombe commune .
Et sous les mêmes cyprès.

Des enfers pâle ministre ,
L'affreux ennui , fier vautour ,
Les poursuit d'un vol sinistre ,
Et les dévore à leur tour.
De leur tragique tristesse
N'imitiez point la foiblesse :
Victime de vos langueurs ,
Bientôt à notre tendresse
Vous coûteriez d'autres pleurs.

Soupirez-vous par coutume ,
Comme ces sombres esprits
Qui traînent , dans l'amertume ,
La chaîne de leurs ennuis ?
C'est à tort que le portique
Avec le Parnasse antique

Tient qu'il est doux de gémir ;
Un deuil lent et léthargique
Ne fut jamais un plaisir.

Dans l'horreur d'un bois sauvage
La tourterelle gémit ;
Mais se faisant au veuvage ,
Son cœur enfin s'affermir.
Semblable à la tourterelle ,
En vain la douleur fidele
Veut conserver son dégoût ;
Le temps triomphe enfin d'elle ,
Comme il triomphe de tout.

D'Iphigénie immolée
Je vois le bûcher fumant :
Clytemnestre désolée
Veut la suivre au monument ;
Mais cette noire manie
Par d'autres soins fut bannie ,
Le Temps essuya ses pleurs :
Tels de notre Iphigénie
Nous oublierons les malheurs.

Sur son aile fugitive
Si le Temps doit emporter
Cette tristesse plaintive
Que vous semblez respecter .
Sans attendre en servitude
Que de votre inquiétude
Il chasse le noir poison ,
Combattez-en l'habitude ,
Et vainquez-vous par raison.

Une Grecque magnanime ,
Dans un semblable malheur ,

D'un chagrin pusillanime
Sut sauver son noble cœur :
A la Parque en vain rebelle ,
Pourquoi m'affliger ? dit-elle ;
J'y songeai dès son berceau ;
J'élevois une mortelle
Soumise au fatal ciseau.

Mais non , stoïques exemples ,
Vous êtes d'un vain secours ;
Ce n'est que dans tes saints temples ,
Grand Dieu ! qu'est notre recours :
Pour guérir ce coup funeste
Il faut une main céleste ;
N'espérez rien des mortels :
Un consolateur vous reste ,
Il vous attend aux autels.

Portez donc au sanctuaire ,
Soumise aux divins arrêts ,
Portez le cœur d'une mere
Chrétienne dans ses regrets ;
Adorez-y dans vos peines
Les volontés souveraines
Du dispensateur des jours :
Il rompt nos plus tendres chaînes ,
Pour fixer seul nos amours.

Avant d'ôter à la vie
Celle dont j'écris le sort ,
Le ciel vous l'avoit ravie
Par une première mort ;
D'un monde que l'erreur vante
Une retraite fervente
Lui fermoit tous les chemins ;
Pour Dieu seul encor vivante ,

Elle étoit morte aux humains.

La victime, Dieu propice,
A l'autel (1) alloit marcher :
Déjà pour le sacrifice
L'amour saint dresse un bûcher,
L'encens, les fleurs, tout s'apprête ;
Bientôt ta jeune conquête...
Mais quels cris ? qu'entends-je ? Hélas !
J'allois chanter une fête,
Il faut pleurer un trépas.

Ainsi périt une rose
Que frappe un souffle mortel ;
On la cueille à peine éclore
Pour en parer un autel :
Depuis l'aube matinale
La douce odeur qu'elle exhale
Parfume un temple enchanté ;
Le jour fuit, la nuit fatale
Ensevelit sa beauté.

Ciel, nous plaignons sa jeunesse
Dont tes lois tranchent le cours ;
Mais aux yeux de ta sagesse
Elle avoit assez de jours.
Ce n'est point par la durée
Que doit être mesurée
La course de tes élus ;
La mort n'est prématurée
Que pour qui meurt sans vertus.

Vous donc, l'objet de mes rimes,

(1) Elle étoit sur le point de faire profession. Elle prononça ses vœux avant d'expirer.

Ne pleurez point son bonheur ;
 Par ces solides maximes
 Raffermissiez votre cœur.
 Que l'arbitre des années ,
 Dieu qui voit nos destinées
 Eclore et s'évanouir ,
 Joigne à vos ans les journées
 Dont elle auroit dû jouir !

VII. SUR L'INGRATITUDE.

QUELLE Furie au teint livide
 Souffle en ces lieux un noir venin ?
 Sa main tient ce fer parricide
 Qui d'Agrippine ouvrit le sein ;
 L'insensible Oubli, l'Insolence ,
 Les sourdes Haines , en silence
 Entourent ce monstre effronté ,
 Et tour-à-tour leur main barbare
 Va remplir sa coupe au Tartare
 Des froides ondes du Léthé.

Ingratitude , de tels signes
 Sont tes coupables attributs :
 Parmi tes bassesses insignes
 Quel silence assoupit Phébus ?
 Trop long-temps tu fus épargnée ;
 Sur toi de ma muse indignée
 Je veux lancer les premiers traits :
 Heureux , même en souillant mes rimes
 Du récit honteux de tes crimes ,
 Si j'en arrête le progrès !

Naissons-nous injustes et traîtres ?

L'homme est ingrat dès le berceau ;
 Jeune , sait-il aimer ses maîtres ?
 Leurs bienfaits lui sont un fardeau ;
 Homme fait , il s'adore , il s'aime ,
 Il rapporte tout à lui-même ,
 Présomptueux dans tout état ;
 Vieux enfin , rendez-lui service ,
 Selon lui c'est une justice :
 Il vit superbe , il meurt ingrat.

Parmi l'énorme multitude
 Des vices qu'on aime et qu'on suit ,
 Pourquoi garder l'ingratitude ,
 Vice sans douceur et sans fruit ?
 Reconnoissance officieuse ,
 Pour garder ta loi précieuse ,
 En coûte-t-il tant à nos cœurs ?
 Es-tu de ces vertus sévères
 Qui par des regles trop austères
 Tyrannisent leurs sectateurs ?

Sans doute il est une autre cause
 De ce lâche oubli des bienfaits :
 L'Amour-propre en secret s'oppose
 A de reconnoissants effets ;
 Par un ambitieux délire
 Croyant lui-même se suffire ,
 Voulant ne rien devoir qu'à lui ,
 Il craint dans la reconnoissance
 Un témoin de son impuissance ,
 Et du besoin qu'il eut d'autrui.

Paré d'une ardeur complaisante ,
 Pour vous ouvrir à la pitié
 L'ingrat à vos yeux se présente
 Sous le manteau de l'amitié ;

Il rampe , adulateur servile :
Vous pensez , à ses vœux facile ,
Que vous allez faire un ami.
Triste retour d'un noble zele !
Vous n'avez fait qu'un infidele ,
Peut-être même un ennemi.

Déjà son œil fuit votre approche ,
Votre présence est son bourreau ;
Pour s'affranchir de ce reproche
Il voudroit voir votre tombeau.
Monstre des bois , race farouche ,
On peut vous gagner , on vous touche ,
Vous sentez le bien qu'on vous fait ;
Seul , des monstres le plus sauvage ,
L'ingrat trouve un sujet de rage
Dans le souvenir d'un bienfait.

Mais n'est-ce point une chimere ,
Un fantôme que je combats ?
Fut-il jamais un caractere
Marqué par des crimes si bas ?
O ciel ! que n'est-ce une imposture !
A la honte de la nature
Je vois que je n'ai rien outré ;
Je connois des cœurs que j'abhorre ,
Dont la noirceur surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.

Pour prévenir ces ames viles
Faudra-t-il , mortels bienfaisants ,
Que vos mains , désormais stériles ,
Ne répandent plus leurs présents ?
Non , leur dureté la plus noire
N'enleve rien à votre gloire :
Il vaut mieux d'un soin généreux

Servir une foule coupable ,
Que manquer un seul misérable
Dont vous pouvez faire un heureux.

Des dieux imitez les exemples
Dans vos dons désintéressés ;
Aucun n'est exclus de leurs temples ,
Leurs bienfaits sur tous sont versés.
Le soleil qui , dans sa carrière ,
Prête aux vertueux sa lumière ,
Luit aussi pour le scélérat :
Le ciel cesseroit de répandre
Les dons que l'homme en doit attendre ,
S'il en excluait l'homme ingrat.

Juste Thémis , contre un tel crime
N'as-tu plus ni glaive ni voix ?
Que l'ingrat n'est-il ta victime
Ainsi qu'il le fut autrefois !
Que ne reprends-tu , dans notre âge ,
De ton antique aréopage
L'équitable sévérité !
L'ingratitude étoit flétrie ,
Et souffroit loin de la patrie
Un ostracisme mérité.

Mais pourquoi te vanté-je , Athenes ,
Sur la justice de tes lois ,
Quand , par des rigueurs inhumaines ,
Ta république en rompt les droits ?
Que de proscriptions ingrates !
Tes Miltiades , tes Socrates ,
Sont livrés au plus triste sort ;
La méconnoissance et l'envie
Leur font de leur illustre vie
Un crime digne de la mort.

Ainsi parloit, fuyant sa ville,
Thémistocle aux Athéniens :
« Tel qu'un palmier qui sert d'asile,
« J'en sers à mes concitoyens :
« Pendant le tonnerre et l'orage
« Sous mon impénétrable ombrage
« La peur des foudres les conduit ;
« L'orage cesse, on m'abandonne,
« Et long-temps avant mon automne
« La foule ingrate abat mon fruit. »

D'un cœur né droit, noble, et sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux
Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui se doit à nous.
Sous vingt poignards (fin trop fatale !)
Le triomphateur de Pharsale
Voit ses jours vainqueurs abattus ;
Mais de tant de coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus.

Mortels ingrats, ames sordides,
Que mes sons puissent vous fléchir !
Ou, si de vos retours perfides
L'homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux soient vos maîtres !
O honte ! ces stupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain ?
Oui. Que Sénèque (1) vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arene
De l'amphithéâtre romain.

Un lion s'élance, on l'anime

(1) Lib. 2 Benef. ch. 19.

Contre un esclave condamné ;
Mais à l'aspect de sa victime
Il recule, il tombe étonné ;
Sa cruauté se change en joie :
On lance sur la même proie
D'autres lions plus en courroux ;
Le premier, d'un cœur indomtable ,
Se range au parti du coupable ,
Et seul le défend contre tous.

Autrefois du rivage more
Cet esclave avoit fui les fers ;
Trouvant ce lion jeune encore
Abandonné dans les déserts ,
Il avoit nourri sa jeunesse :
L'animal, ému de tendresse ,
Reconnoît son cher bienfaiteur ;
Un instinct de reconnaissance
Arme, couronne sa défense ;
Il sauve son libérateur.

VIII. AU ROI STANISLAS.

F RIVOLE ivresse, vain délire,
Remplirez-vous toujours nos chants ?
Sans vos écarts, l'aimable lyre
N'a-t-elle point d'accords touchants ?
Fuyez ; mais vous, guidez mes traces ,
Sœurs des Amours, naïves Graces ;
Que le Goût marche sur vos pas.
N'approuvez point ces sons stériles ,
Ni ces fougues trop puériles
Que la raison n'approuve pas.

Près d'un héros chantez sans craindre ;
Mêlez des fleurs à ses lauriers :
Je ne vous donne point à peindre
Sa grande ame , ses faits guerriers ;
Mars effraieroit vos voix timides ,
Laissez ces vertus intrépides
Aux accents du Dieu de Claros :
Chantez sur des tons plus paisibles
Ces vertus douces et sensibles
Qui nous font aimer les héros.

Tracez l'aimable caractere
D'un prince formé de vos mains :
Stanislas... Ce nom doit vous plaire ;
Rappelez ses premiers destins :
Je vous vois , brillantes déesses ,
Comblér son cœur de vos largesses ;
Il saura gagner tous les cœurs.
De sa jeunesse fortunée
Vous avez fait la destinée ;
Vous lui devez d'autres faveurs.

Aux potentats son sang l'égale :
Pourquoi n'en a-t-il pas les droits ?
Il possède un ame royale ;
Que ne le vois-je au rang des rois
Graces , c'est à votre puissance
De suppléer à la naissance
Ce qu'a manqué l'aveugle sort ;
Allez , recueillez les suffrages ,
Soumettez-lui les fiers courages
Des plus nobles peuples du nord.

Mais déjà l'alégresse eclate ;
Il paroît , il est couronné ;
Il charme l'austere Sarmate

Au pied du trône prosterné :
Pour munir d'un brillant aspice
Ce choix dicté par la justice,
La Victoire y mêle la voix
D'un jeune arbitre des couronnes (1),
Moins jaloux d'occuper des trônes,
Qu'orgueilleux de faire des rois.

Sur ces deux princes magnanimes
Tout l'univers porte les yeux ;
Unis par leurs exploits sublimes,
Un temps les voit victorieux...
Mais quelle soudaine disgrâce !
Charles tombe, son nom s'efface,
Son pouvoir est évanoui.
O conquêtes, ô sort fragile !
Il avoit vécu comme Achille,
Il meurt au même âge que lui.

Quelle perte pour tes provinces !
Quand la Suede pleure son roi,
Pologne, le plus doux des princes
Cesse aussi de régner sur toi.
Il t'en reste encor l'espérance...
Sois son asile, heureuse France,
Séjour des rois dans leurs malheurs :
S'il perd des sujets trop volages,
Tu lui remplaces leurs hommages
Dans ceux qu'il reçoit de nos cœurs.

Sous une couronne héritée
Souvent un roi vit sans splendeur ;
Une couronne méritée
Fait la véritable grandeur :

(1) Charles XII.

Que Bellone ensuite ou les trames
La ravissent aux grandes ames
Qui la tenoient de l'équité,
Loin de perdre rien de son lustre,
Leur grand cœur d'un malheur illustre
Tire une nouvelle clarté.

Oui, ta fuite, injuste Fortune,
N'enleve rien à la vertu :
Qu'elle abatte une ame commune,
Stanislas n'est point abattu.
Sensible à sa valeur sublime,
Reviens et répare ton crime ;
Le ciel t'en ouvre les chemins :
De son héroïque famille
Dans le sein d'une auguste fille
Il éternise les destins.

Ainsi, par d'heureux avantages,
Le sang des héros Jagellons
Va couler pendant tous les âges,
Joint au sang des héros Bourbons :
Cette source illustre et féconde
Donnera des vainqueurs au monde,
Et des maîtres à nos neveux ;
Et les souverains de la France
Compteront avec complaisance
Stanislas entre leurs aïeux.

Nymphes, dont les flots tributaires
Aiment à couler sous ses lois,
Redis aux Nymphes étrangères
Son nom, ses graces, ses exploits ;
Conserve sur tes vertes rives
Ces beautés champêtres et vives
Par qui ses yeux sont réjouis :

Sans doute le fier Borysthene
Envie à ton onde hautaine
L'avantage dont tu jouis.

Reçois ces vers ; et , pour les lire ,
Grand roi , reprends cette douceur
Qui me permit de les écrire
Quand j'en demandai la faveur.
Rien n'est flatté dans ma peinture :
Du fade encens de l'imposture
Ton goût fut toujours ennemi ;
Ma voix n'est , dans ce chant lyrique ,
Que l'écho de la voix publique ,
Et n'a répété qu'à demi.

IX. SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

COMPAGNE des Bourbons , brillante Renommée ,
Toi qui viens annoncer la gloire de mon roi ,
Souffre , dans ce beau jour , qu'à la France charmée
Je l'annonce avec toi.

Tous mes vœux sont remplis , tu m'ouvres la bar-
rière ;
Ta lumière immortelle a pénétré mes sens ,
Et des cieux , avec toi , je franchis la carrière
Sur les ailes des vents.

Des rives de la Seine aux campagnes de l'Ebre ,
Des Alpes à l'Escaut , et du Rhin aux deux mers ,
Je vois ces champs heureux , cet empire célèbre ,
L'honneur de l'univers.

Tu parles ; je les vois ces fideles provinces

S'attendrir, s'embellir à son brillant récit ;
Par-tout du plus grand roi , du plus chéri des princes
L'heureux nom retentit.

« Qu'il regne ; que tout cede à la présence auguste
« D'un roi forcé de vaincre , et d'instruire les temps
« Qu'il auroit pu passer du trône d'un roi juste
« Au char des conquérants.

« Moins sensible au renom que lui fait la victoire ,
« Qu'au repos des humains , à bien de ses sujets ,
« Du destin des vainqueurs il ne veut que la gloire
« D'arbitre de la paix.

« Qu'il vive ; que son regne et célèbre et paisible
« Passe l'âge et l'éclat des regnes les plus beaux ,
« Ainsi que sa sagesse et son cœur né sensible
« Surpassent les héros ! »

A ces vœux redoublés, que cent concerts secondent ,
Le vaste sein des airs répond de toutes parts ,
Et du fond des forêts les cavernes répondent
A l'airain des remparts.

Quel pompeux appareil et de jeux et de fêtes !
Les arts , peuple brillant , servent tous tes desirs ;
Ta vaillance commande au destin des conquêtes ,
Et ton goût aux plaisirs.

O ciel ! quel changement ! Nymphe immortelle ,
arrête !
Quel coup de foudre annonce un orage imprévu !
Tes rayons sont éteints ; tout cede à la tempête :
Le jour a disparu.

Aux acclamations des fêtes renaissantes

SUR LA CONVALESCENCE DU ROI. 207

Quel silence profond fait succéder l'horreur !
Il cesse ; le tumulte et des voix gémissantes
Redoublent la terreur.

Quelque fléau subit frappe-t-il la patrie ?
Le cri de sa douleur s'élève dans les airs ,
Tel qu'il part d'un vaisseau que les vents en furie
Vont plonger dans les mers.

Une foible lueur a percé les ténèbres :
Quel spectacle ! quel deuil ! citoyens et guerriers ,
Tout gémit , tout frissonne , et des ombres funèbres
Entourent nos lauriers.

Quel sombre égarement ! où court ce peuple en
larmes ?
Que vois-je ! un tombeau s'ouvre ; ô douleur ! je
frémis.
Quel tombeau ! je succombe aux plus vives alarmes ,
Il est près de Louis.

Ciel ! peux-tu l'ordonner ! eh ! quels sont donc les
crimes
D'un peuple humain, fidele aux vertus comme aux
lois ,
Pour frapper d'un seul coup cet amas de victimes
Qui t'adresse sa voix ?

Occupé de Louis plus que du diadème ,
L'état n'offre à mes yeux qu'une famille en pleurs
Près d'un pere expirant, qu'on pleure pour lui-même
Du plus profond des cœurs.

De l'empire des lis tutélaire génie ,
Viens , suspends tes lauriers , fruit d'un temps plus
serein :

Un siècle de succès nous est moins que la vie
Du plus cher souverain.

Tu veillois sur ses jours quand son ardeur guerrière
Sous les foudres de Mars l'exposoit en soldat ;
Sauve ces mêmes jours , le trésor , la lumière ,
Et l'ame de l'état.

O bonheur ! quelle aurore a dissipé les ombres ?
L'Espérance descend vers ce peuple abattu ;
Le plus beau jour succède aux voiles les plus sombres :
Louis nous est rendu !

Respirez , renaissiez , provinces alarmées ,
Couronnez-vous de fleurs , signalez vos transports ;
Employez vos clairons , triomphantes armées ,
Aux plus tendres accords.

Pour chanter l'heureux jour qui ranime la France
De Pindare ou d'Horace il ne faut point la voix ;
Le cri d'un peuple heureux est la seule éloquence
Qui sait parler des rois.

S'il falloit , ô Destin ! cette épreuve cruelle
Pour peindre tout l'amour dans nos cœurs imprimé ,
Quel peuple fut jamais plus tendre , plus fidele ?
Quel roi fut plus aimé ?

Réduits au froid bonheur de l'austere puissance ,
Les maîtres des humains , au sommet des grandeurs ,
Ignorent trop souvent quel rang on leur dispense
Dans le secret des cœurs.

S'ils savent être aimés ; suivis de la Contrainte ,
Ont-ils de ce bonheur la douce sûreté ?
L'Esclavage , autour d'eux établissant la feinte ,
Chassa la Vérité

Ainsi, toujours glacés, toujours inaccessibles
 Au premier des plaisirs pour qui l'homme est formé,
 Ils meurent sans aimer, et sans être sensible
 Au bonheur d'être aimé.

A peine quelques pleurs honorent leur poussière ;
 Leur fin expose au jour les cœurs de leurs sujets :
 Le flambeau de la mort est la seule lumière
 Qui ne trompe jamais.

Vous jouissez, grand roi, d'un plus heureux partage
 L'instant qui juge tout, et qui ne flatte rien,
 A dévoilé pour vous et l'ame et le langage
 De chaque citoyen.

Un bonheur tout nouveau va vous suivre sans cesse,
 Don plus satisfaisant, plus cher que la grandeur,
 Pour un roi qui connoît le charme et la tendresse
 Des sentiments du cœur.

Vous saviez que dans vous tout respectoit le maître,
 Que par-tout le héros alloit être admiré :
 Goûtez ce bien plus doux, ce bonheur de connoître
 Que l'homme est adoré.

X. SUR LA MÉDIOCRITÉ.

SOUVERAINE de mes pensées,
 Tes lois sont-elles effacées ?
 Toi, qui seule régnois sur les premiers mortels,
 Dans cette race misérable,
 Sur cette terre déplorable,
 Heureuse Liberté, n'as-tu donc plus d'autels ?

De mille erreurs vils tributaires ,
Les cœurs , esclaves volontaires ,
Immolent ta douceur à l'espoir des faux biens
Là je vois des chaînes dorées ,
Là d'indignes , là de sacrées ,
Par-tout je vois des fers et de tristes liens.

N'est-il plus un cœur vraiment libre
Qui , gardant un juste équilibre ,
Vive maître de soi , sans asservir ses jours ?
S'il en est , montre-moi ce sage ;
Lui seul obtiendra mon hommage ,
Et mon cœur sous sa loi se range pour toujours.

Tu m'exauces , nymphe ingénue ;
Dans une contrée inconnue ,
Sur des ailes de feu je me sens enlevé :
Quel ciel pur ! quel paisible empire !
Chante toi-même , prends ma lyre ,
Et décris ce séjour par tes soins cultivé.

Aux bords d'une mer fariense ,
Où la Fortune impériense
L'orte et brise à son gré de superbes vaisseaux ,
Il est un port sûr et tranquille ,
Qui maintient dans un doux asile
Des barques à l'abri du caprice des eaux.

Sur ces solitaires rivages
D'où l'œil , spectateur des naufrages ,
S'applaudit en secret de la sécurité ,
Dans un temple simple et rustique ,
De la nature ouvrage antique ,
Ce climat voit régner la Médiocrité.

Là , couduite par la Sagesse ,

Tu te fixas , humble déesse ,
Loin des palais bruyants du fastueux Plutus ;
Là , sous tes lois et sous ton culte
Tu rassemblas , loin du tumulte ,
Le vrai , les plaisirs purs , les sinceres vertus.

Séduits par d'aveugles idoles ,
Du bonheur fantômes frivoles ,
Le vulgaire et les grands ne te suivirent pas :
Tu n'eus pour sujets que ces sages
Qui doivent l'estime des âges
A la sagesse acquise en marchant sur tes pas.

Tu vis naître dans tes retraites
Ces nobles et tendres poètes ,
Dont la voix n'eût jamais formé de sons brillants ,
Si le fracas de la fortune ,
Ou si l'indigence importune
Eût troublé leur silence , ou caché leurs talents.

Mais en vain tu fuyois la gloire ;
La Renommée et la Victoire
Vinrent dans tes déserts se choisir des héros ,
Mieux formés par tes lois stoïques
Aux vertus , aux faits héroïques ,
Que parmi la noblesse et l'orgueil des faisceaux.

Pour Mars tu formois , loin des villes ,
Les Fabrices , et les Camilles ,
Et ces sages vainqueurs , philosophes guerriers ,
Qui , du char de la dictature
Descendant à l'agriculture ,
Sur tes secrets autels rapportoient leurs lauriers.

Trop heureux , déité paisible ,
Le mortel sagement sensible

Qui jamais loin de toi n'a porté ses desirs !
Par sa douce mélancolie
Sauvé de l'humaine folie,
Dans la vérité seule il cherche ses plaisirs.

Ignoré de la multitude ,
Libre de toute servitude ,
Il n'envia jamais les grands biens , les grands noms ;
Il n'ignore point que la foudre
A plus souvent réduit en poudre
Le pin des monts altiers , que l'ormeau des vallons

Sourd aux censures populaires ,
Il ne craint point les yeux vulgaires ,
Son œil perce au-delà de leur foible horizon ;
Quelques bruits que la foule en seme ,
Il est satisfait de lui-même
S'il a su mériter l'aveu de la Raison.

Il rit du sort, quand les conquêtes
Promenant de têtes en têtes
Les couronnes du nord , ou celles du midi :
Rien n'altère sa paix profonde ;
Et les derniers instants du monde
N'épouvanteroient point son cœur encor hardi.

Amitié, charmante immortelle ,
Tu choisis à ce cœur fidele
Peu d'amis , mais constants , vertueux comme lui :
Tu ne crains point que le caprice ,
Que l'intérêt les désunisse ,
On verse sur leurs jours les poisons de l'ennui.

Ami des frugales demeures ,
Sommeil, pendant les sombres heures
Tu répands sur ses yeux tes songes favoris ,

Ecartant ces songes funebres
 Qui, parmi l'effroi des ténèbres,
 Vont réveiller les grands sous les riches lambris.

C'est pour ce bonheur légitime
 Que le modeste Abdolonyme
 N'acceptoit qu'à regret le sceptre de Sidon ;
 Plus libre dans un sort champêtre,
 Et plus heureux qu'il ne sut l'être
 Sur le trône éclatant des aïeux de Didon.

C'est par ces vertus pacifiques,
 Par ces plaisirs philosophiques,
 Que tu sais, cher R***, remplir d'utiles jours
 Dans ce Tivoli solitaire,
 Où le Cher de son onde claire
 Vient à l'aimable Loire associer le cours.

Fidèle à ce sage système,
 Là, dans l'étude de toi-même,
 Chaque soleil te voit occuper tes loisirs :
 Dans le brillant fracas du monde,
 Ton nom, ta probité profonde
 T'eût donné plus d'éclat, mais moins de vrais plaisirs.



XI. A VIRGILE, SUR LA POÉSIE CHAMPÊTRE.

SUSPENDS tes flots, heureuse Loire,
 Dans ces vallons délicieux ;
 Quels bords t'offriront plus de gloire
 Et des coteaux plus gracieux ?

Pactole, Méandre, Pénée,
Jamais votre onde fortunée
Ne coula sous de plus beaux cieux.

Ingénieuses Réveries,
Songes rians, sages Loisirs,
Venez sous ces ombres chéries,
Vous suffirez à mes desirs.
Plaisirs brillants, troublez les villes;
Plaisirs champêtres et tranquilles,
Seuls vous êtes les vrais plaisirs.

Mais pourquoi ce triste silence?
Ces lieux charmants sont-ils déserts?
Quelle fatale violence
En éloigne les doux concerts?
Sur ces gazons et sous ces hêtres
D'une troupe d'amants champêtres
Que n'entends-je les libres airs?

Quel son me frappe? une voix tendre
Sort de ces bocages secrets,
On soupire : pour mieux entendre
Entrons sous ces ombrages frais.
J'y vois une Nymphe affligée,
Sa beauté languit négligée,
Et sa couronne est un cyprès.

Seuls confidents de sa retraite,
Les Amours consolent ses maux;
L'un lui présente la houlette,
L'autre assemble des chalumeaux :
Foibles secours ! rien ne la touche,
Des pleurs coulent ; sa belle bouche
M'en apprend la cause en ces mots :

D'Enterpe tu reçois les larmes :

Je vais quitter ces beaux vergers ;
Aux champs français perdant mes charmes ,
Je fuis sur des bords étrangers.
Tu n'entends point dans ces prairies
Les chants vantés des bergeries ;
C'est qu'il n'est plus de vrais bergers.

Dès qu'une frivole harmonie ,
Asservissant mes libres sons ,
Eut de la moderne (1) Ausonie
Banni mes premières chansons ,
De ces plaines dégénérées ,
France, je vins dans tes contrées :
J'espérois mieux de tes leçons.

Alcidor (2) sut calmer ma peine
Par ses airs naïfs et touchants ;
Galantes Nymphes de Touraine ,
Il charmoit vos aimables champs :
Mourant, il laissa sa musette
Au jeune amant de Timarete (3),
Dont l'Orne admira les doux chants.

Mais quand le paisible Elysée
Posséda Racan et Segrais ,
Lorsque leur flûte fut brisée ,
L'Idylle perdit ses attraits :
A peine la muse fleurie
D'un nouveau berger de Neustrie (4)

(1) On reproche les *concetti* et les pensées trop recherchées aux bergers italiens de Guarini, de Bonarelli, du cavalier Marin, etc.

(2) Acteur des bergeries de M. le marquis de Racan, né en Touraine.

(3) Bergere des Idylles de M. de Segrais, né à Caen.

(4) M. de F**.

Ni ne charge trop les portraits.

La nature sur chaque image
Doit guider les traits du pinceau ;
Tout doit y peindre un paysage ,
Des jeux , des fêtes sous l'ormeau :
L'œil est choqué s'il voit reluire
Les palais , l'or , et le porphyre ,
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Il veut des grottes , des fontaines ,
Des pampres , des sillons dorés ,
Des prés fleuris , de vertes plaines ,
Des bois , des lointains azurés ;
Sur ce mélange de spectacles
Ses regards volent sans obstacles ,
Agréablement égarés.

Là , dans leur course fugitive ,
Des ruisseaux lui semblent plus beaux
Que ces ondes que l'art captive
Dans un dédale de canaux ,
Et qu'avec faste et violence
Une sirène au ciel élance ,
Et fait retomber en berceaux.

Sur cette scène tout inculte ,
Mais par là plus charmante aux yeux ,
On aime à voir , loin du tumulte ,
Un peuple de bergers heureux ;
Le cœur , sur l'aile de l'Idylle ,
Porté loin du bruit de la ville ,
Vient être berger avec eux.

Là ses passions en silence
Laissent parler la Vérité ;

A la suite de l'Innocence
Là voltige la Liberté ;
Là , rapproché de la nature ,
Il voit briller la vertu pure
Sous l'habit de la volupté.

Oui , la Vertu vit solitaire
Chez les bergers ses favoris ;
Fuyant le faste et l'art austere ,
Elle y badine avec les Ris.
L'arouche vertu du portique ,
De ton mérite sophistique
Pourrions-nous être encore épris ?

Aux vrais biens , par un doux mensonge ,
L'églogue rend ainsi les cœurs :
La raison sait que c'est un songe ,
Mais elle en saisit les douceurs ;
Elle a besoin de ces fantômes :
Presque tous les plaisirs des hommes
Ne sont que de douces erreurs.

TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

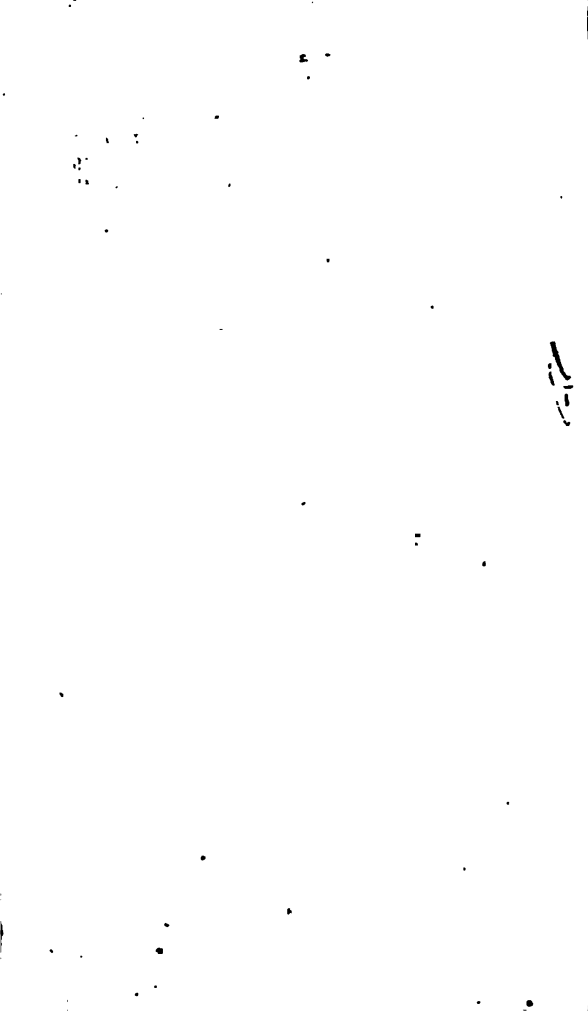
V.		Page	1
Vers - Vers.			
Le Carême in-promptu.			22
Le Lutrin vivant.			28
ÉPIQUES.			
I. La Chartreuse.			54
II. Les Ombres.			54
III. A ma muse.			65
IV. A M. le comte de Tressan.			80
V. Au P. Bougeant.			82
VI. A ma sœur.			100
VII. A M. Orry.			107
VIII. Sur un mariage.			109
IX. Au roi de Danemarck.			115
X. Au roi de Prusse.			117
XI. L'Abbaye.			118
XII. A M. de Boulongne.			129
XIII. A M. de Rochemore.			154
XIV. Au P. Bougeant.			156
XV. A MM. les ducs de Chevreuse et de Chaulnes.			139
XVI. A M. de Tournèem.			144
XVII. Sur l'égalité.			147
XVIII. A madame de Genonville.			150
XIX. A M. de Monregard.			152
XX. Le Chartreux.			165
OPÉES.			
I. Au roi, sur la guerre.			167
II. Sur l'amour de la patrie.			174
III. A M. le duc de S.-Aignan.			179
IV. A M. l'archevêque de Tours.			185

TABLE.

221

V. Sur la canonisation des saints Stanislas Kotska et Louis de Gonzague.	Page 186
VI. A une dame.	191
VII. Sur l'ingratitude.	196
VIII. Au roi Stanislas.	201
IX. Sur la convalescence du roi.	205
X. Sur la médiocrité.	209
XI. A Virgile.	215

FIN DE LA TABLE.





3574



